

MEMOIRES

Supplément DU *Régiment*

1829 CARDINAL 271

DE RETZ,

CONTENANT

Ce qui s'est passé de plus remarquable
en France, pendant les
premières Années

271 DU REGNE

DE LOUIS XIV.

TOME II.

Fr. 271



P.P.

A AMSTERDAM,

M. DCC. XVIII.



MEMOIRES

DU

CARDINAL

DE

R E T Z.

SECONDE PARTIE.

LE Parti ayant pris la forme il ne manquoit plus que l'établissement du Cartel, qui se fit sans negociation. Un Cornette de mon regiment ayant été pris prisonnier par un parti de celui de la *Villette* fut amené à *St. Germain* & la Reine commanda sur l'heure que l'on lui tranchât la tête. Le grand Prevôt qui ne douta point de la Conséquence, & qui étoit assez de mes amis m'en avertit, & j'envoiai en même temps un trompette à *Palluan* qui comandoit dans le quartier de *Sene* avec une Let-

II. Partie. A tre

tre très *Ecclesiastique*, mais qui faisoit entendre les inconveniens de la suite d'autant plus proches que nous avions aussi des prisonniers, & entre autres Monsieur d'Olonne, qui avoit été arrêté comme il vouloit se sauver habillé en laquais. Pasluau alla sur l'heure à *St. Germain*, où il représenta les Conséquences de cette execution. L'on obtint de la Reine à toute peine qu'elle fût différée jusques au lendemain, & on lui fit comprendre après l'importance de la chose. On échangea mon Cornette, ainsi le Cartel. s'établit Insensiblement.

Je ne m'étendrai pas à vous rendre Compte du detail de ce qui se passa dans le siege de Paris, qui comança le 9. de janvier 1649. & qui fut levé le 1. Avril de la même année. Je me contenterai de vous en dater seulement les jours les plus considerables; mais avant que de descendre à ce particulier, je crois qu'il est à propos de faire deux ou trois remarques qui meritent de la reflexion,

La premiere est, qu'il n'y eut jamais ombre de mouvement dans la ville, quoi que tous les passages des rivières fussent fermés & occupez par les ennemis, & que leurs partis courussent continuellement du côté de la terre. L'on peut dire même que l'on n'en reçut aucune Incommodité, & l'on doit ajoûter qu'il ne paroît pas que l'on y eut eu seulement peur, que le 23. de Janvier, le 9. & le 10. de Mars, où l'on vit dans les marchés une étincelle d'émotion plutôt causée par la malice & par l'intérêts des boulangers, que par le manquement de pain.

La seconde est, qu'aussitôt que Paris se fut

fût déclaré, tout le royaume branla. Le parlement d'Aix qui adreſſa le Comte d'Alais Gouverneur de Provence, s'unit à celui de Paris, celui de Rovent & Monsieur de Longueville étoit allé dès le 20. Janvier ſit la même choſe. Celui de Toulouſe fût ſur le penchant, & ne fut retenu que par la nouvelle de la Conférence de Ruel, dont je vous parlerai dans la ſuite. Le Prince de Harcourt qui eſt Mr. le Duc d'Elbeuf d'aujourd'hui ſe jeta dans Montreuil dont il étoit Gouverneur, & prit le parti du Parlement. Rheims Tours & poictiers prirent les armes en ſa faveur: le Duc de la Trimoville ſit publiquement des leveés pour lui: le Duc de Retz lui offrit ſes ſervices en Belle Ile, le Mans chaſſa ſon Evêque & toute la maiſon de *Lavardin* qui étoit attachée à la Cour. Bordeaux n'attendoit pour ſe déclarer, que les lettres que le Parlement de Paris avoit écrites à toutes les Compagnies ſouveraines & à toutes les Villes du Royaume, pour les exhorter à s'unir avec lui contre l'ennemy comun. Les lettres furent Interceptées du côté de Guienne.

La troiſieme remarque eſt, que durant le Cours de ces 3. mois de blocus, pendant leſquels le Parlement ſ'aſſembloit reglement tous les matins & quelquefois même les après diſnées; l'on n'y traita, au moins pour l'ordinaire, que de matieres ſi legeres & ſi frivoles, qu'elles euſſent pû eſtre terminées par un Commiſſaire en un quart d'heure à chaque matin. Les plus ordinaires étoient les avis que l'on recevoit à tous les inſtans des meubles ou de l'argent que l'on prétendoit eſtre

MEMOIRES

4 caches chez les partisans & chez les gens de la Cour. De mille il ne s'y en trouva pas dix de fondez, & cet entêtement pour des bagatelles joint à l'acharnement que l'on avoit à ne se point départir des formes en des affaires qui y étoient directement opposées, me fit connoître de très bonne heure, que les *Compagnies*, qui sont établies pour le repos ne peuvent jamais estre propres au mouvement. Je reviens au détail.

Le 18. Janvier je fus reçu au Parlement pour y avoir place & Voix de libérative en l'absence de mon Oncle, & l'après disnée nous signames un engagement chez Mr. de Bouillon, que les principales personnes prirent ensemble. En voicy le noms. Mr. de Beaufort, de Bouillon, de la Mothe, de Noirmontier, de Vitry, de Brissac, de S. Maurice, de Matha, de Cugnac, de Barriere, de Silery, de la Rochefoucaut, de Laigues, de Sevigny, de Bethune, de Luynes, de St. Germain, d'Achon, & de Fiesque.

Le 21. du même mois, l'on leut, l'on examina & l'on publia ensuite les remontrances par écrit que le parlement avoit ordonné, en donnant l'arrêt contre le Cardinal Mazarin, devoir être faites au Roi. Elles étoient sanglantes contre le Ministre, & elles ne servirent proprement que de manifeste: par ce que l'on ne les voulut pas recevoir à la Cour, ou l'on prétendoit que le parlement que l'on y avoit supprimé comme rebelle ne pouvoit plus parler en Corps.

Le 24. Mrs. de Beaufort & de la Mothe sortirent pour une entreprise qu'ils avoient formée sur Corbeil. Elle fut pré-
ve-

DU CARDINAL DE RETZ.

venue par Mr. le Prince qui y jetta des troupes.

Le 12. Mr. de Viiry étant sorti avec un parti de Cavallerie pour amener Madame sa femme qui venoit de Loubert a Paris, trouva dans la vallée de Fescamp des Alle-mans du Bois de Vincennes qu'il poussa jusques dans les Barieres du Chateau. Tancrède le prétendu fils de Mr. de Rohan, qui s'étoit déclaré pour nous la veille, fut tué malheureusement en cette petite occasion.

Le 1. de fevrier Mr. d'Elbeuf mit garnison dans Brie Comte Robert, pour favoriser le passage des vivres qui venoient de la Brie.

Le 28. du même mois Talon l'un des Avocats Généraux proposa au Parlement de faire quelques pas de respect & de soumission envers la Reine & sa proposition fut appuïée par Mr. le premier *President* & par Mr. le *President* de Mêmes. Mais elle fut rejetée de toute la Compagnie, même avec un fort grand bruit; parce qu'on la crut avoir été faite de concert avec la Cour. Je ne le Crois pas, mais j'avouë que le temps de la faire n'étoit pas pris dans les regles de la bien-seance. Aucuns des Généraux n'y étoit présent & je m'y opposai fortement par cette raison.

Le soir du même jour Clanleu que nous avions mis dans Charenton avec 3000. hommes eut avis que Mr. d'Orleans, & Mr. le Prince marchoient à lui avec 7000. hommes de Pié, 4000. Chevaux & du Canon. Je reçûs en même temps un billet de St. Germain qui portoit la même nouvelle, Mr.

6. M E M O I R E S

de Bouillon qui étoit au lit attaqué de la goutte ne croyant pas la place tenable fut d'avis d'en retirer les Troupes & de garder seulement le milieu du pont. Mr. d'Elbeuf qui aimoit Clanleu, & qui croioit qu'il lui feroit acquérir de l'honneur à bon marché, parce qu'il ne se persuadoit pas que l'avis fut véritable, ne fut pas de ce sentiment. Mr. de Beaufort se piqua de bravoure; le Marchal de la Mothe, à ce qu'il m'avoit depuis, crut que Mr. le Prince ne hazarderoit pas cette attaque à la vue de nos troupes, qui s'y pouvoient porter trop avantageusement. Mr. le Prince de Conti se laissa aller au plus grand bruit, comme tous les hommes foibles ont accoustumé de faire. L'on manda à Clanleu de tenir & on lui promit d'être à lui à la pointe du jour, mais on ne lui tint pas parole. Il faut un temps infini pour faire sortir des troupes hors de Paris; l'on ne fut en bataille sur la hauteur de Fescamp qu'à 7. heures du matin, quoi qu'on eut comencé à defiler des les 11. heures du soir. Mr. le Prince attaqua Charenton à la pointe du jour, il l'emporta après y avoir perdu Mr. de Châtillon qui étoit Lieutenant Général dans son Armée. Clanleu se fit tuer ayant refusé quartier. Nous y perdimes 30. Officiers, il n'y en eut que 12. ou 15. de tués de l'Armée de Mr. le Prince. Comme la nôtre commençoit à marcher elle vit la sienne sur deux lignes de l'autre Côté de la hauteur: aucun des parties ne se pouvant attaquer, parce qu'aucun ne se vouloit exposer à l'autre à la descente du Vallon. On se regarda & on s'escar-

s'escarmoucha tout le jour. Noirmoutier, à la faveur de ces escarmouches, detacha 1000. Chevaux, sans que Mr. le Prince s'en aperçût, & il alla du Côté d'*Estampes*, pour escorter un grand Convoi de toute sorte de Betail, qui s'y étoit assemblé. Il est à remarquer que toutes les Provinces accouroient à Paris, parce que l'argent y étoit en abondance, & que tous les peuples étoient presque également passionnés pour sa defence.

Le 10. Mr. de Beaufort & Mr. de la Mothe sortirent pour favoriser le retour de Noirmoutier, & ils trouverent le Maréchal de Gramont dans la plaine de *Villemaure* qui avoit 2000. hommes de Pié des Gardes Suisses & Françoises & 2000. Chevaux. *Nerlieu* cadet de Beauveau, bon Officier qui commandoit la Cavallerie de Mazarin, étant venu à la charge, fut tué par les Gardes de Mr. de Beaufort dans la porte de *Vitry*. *Briolle* Pere de celui que vous connoissez arracha l'épée à Mr. de Beaufort. Les ennemis plierent, leur infanterie même s'étonna, & il est constant que les picques des bataillons commençoient à se toucher & à faire un cliquetis, (qui est toujours marque de confusion,) quand le Maréchal de la Mothe fit faire alto. Il ne voulut pas exposer le Convoi, qui commençoit à paroître, à l'incertitude d'un combat. Le Maréchal de Gramont se retira & le Convoi entra dans *Paris* accompagné, je Crois, de plus de cent mille hommes qui étoient sortis au bruit qui avoit couru que Mr. de Beaufort étoit engagé.

Le 11. Brillac Conseiller des enquêtes homme de reputation dans le Parlement dit en pleine assemblée des Chambres, qu'il falloit penser à la Paix; que les Bourgeois se lassoient de fournir à la subsistance des troupes; que tout retomberoit à la fin sur la Compagnie, qu'il sçavoit de science certaine, que la proposition d'un accommodement seroit très agréée de la Cour: Aubry President de la Chambre des Comptes avoit parlé la veille de même sens dans le Conseil de l'hôtel de Ville, & vous allez voir que l'on se servoit à *St. Germain* de la crédulité de ces deux hommes, dont le premier n'avoit de capacité que pour le Palais, & l'autre n'en avoit pour rien; vous allez voir, dis-je, que l'on s'en servoit à *St. Germain*, pour Couvrir une entreprise que l'on avoit formée sur *Paris*. Le Parlement s'échauffa beaucoup touchant la proposition: l'on contesta de part & d'autre assez long-temps & il fut enfin conclu que l'on en délibereroit le lendemain matin.

Le lendemain qui fut le 12. Fevrier, Michel qui Commandoit à la Garde de la Porte St. Honoré vint avertir le Parlement, qu'il s'y étoit présenté un heraut revêtu de sa Cotte d'armes & accompagné de deux trompettes. Il demandoit à parler à la Compagnie, & avoit trois paquets, l'un pour elle, l'autre pour Mr. le Prince de *Conti*, & l'autre pour l'Hôtel de Ville. On étoit alors sur le point de s'asseoir, tout le monde s'y entretenoit de ce qui étoit arrivé la veille à 11. heures du soir dans les halles, ou le Chevalier de la Vallette, avoit été pris se-
mant

DU CARDINAL DE RETZ.

mant des billets injurieux pour le Parlement, & encore plus pour moi. Il fut amené à l'Hôtel de Ville où je le trouvai sur les degrez, comme je descendois de la Chambre de Madame de Longueville. Comme je le connoissois extrêmement je lui fis Civilité, & je fis même retirer une foule de Peuple qui le maltraitoient ; mais je fus bien surpris quand au lieu de repondre à mes honnêtés, il me dit d'un ton fier, je ne crains rien, je sers mon Roi. Je fus moins étonné de sa maniere d'agir quand on me fit voir les placards qui ne se fussent pas à la verité accordez avec des Complimens. Les Bourgeois m'en mirent entre les mains cinq ou six cent Copjes trouvées dans son Carosse. Il continua à me parler hautement, je ne changeai pas pour cela de ton avec lui, je lui temoignai la douleur que j'avois de le voir dans le malheur, & le Prevôt des Marchands l'envoya prisonnier à la Conciergerie. Cette aventure qui n'avoit pas déjà beaucoup de raport avec les bonnes dispositions de la Cour à la Paix, dont Brillac & le Président Aubry s'étoient vanté d'être si bien informés : cette aventure, dis-je, jointe à l'aparition d'un heraut qui sembloit comme sorti à point nommé d'une machine, ne marquoit que trop visiblement un dessein formé. Tout le Parlement le voyoit comme le reste du monde, mais tout le Parlement étoit propre à s'aveugler dans la pratique, parce qu'il est si accoustumé, par les regles de la justice ordinaire, à s'attacher aux formalités, que dans les extraordinaires, il ne les peut jamais desmêler de la

substance. Il faut prendre garde à ce heraut ; il ne vient pas pour rien ; voilà trop de circonstances ensemble ; l'on amuse par des propositions, l'on envoie des semeurs de billets pour soulever le Peuple : un heraut paroît le lendemain ; il y a du mystere. Voilà ce que la Compagnie disoit, qui ajoutoit, *mais que faire ? un Parlement refuser d'entendre un heraut de son Roi ? un heraut que l'on ne refuse même jamais de la part de son ennemi ?* Tous parloient sur ce ton, & il n'y avoit de difference que le plus haut & le plus bas. Ceux qui étoient devoüés à la Cour éclatoient, ceux qui étoient bien intentionnez pour le parti ne prononçoient pas si fermement les dernieres sillabes. On envoya prier Mr. le Prince de Conti, & Mrs. les Generaux de veür prendre leurs places, & cependant que l'on attendoit les uns dans la grande Chambre, les autres dans la seconde, les autres dans la quatriéme : Je pris le bon homme Broussel à part, & je lui ouvris un expedient qui ne me vint dans l'esprit qu'un quart d'heure devant que l'on eut prit séance.

Ma premiere veüe, quand je connus que le Parlement se dispoisoit à donner entrée au heraut, fut de faire prendre les armes à toutes les Troupes, de les faire passer dans les files en grande ceremonie, & de l'environner tellement, sous prétexte d'honneur, qu'il ne fut presque point vü & nullement entendu du Peuple : la seconde fut meilleure ; je proposai à Broussel, qui, comme des plus anciens de la grande Chambre, opinoit des premiers, de dire qu'il ne concevoit pas l'em-

l'embaras ou l'on temoignoît d'être dans ce rencontre; qu'il n'y avoit qu'un parti, qui étoit de refuser toute audience & même toute entrée au heraut, sur ce que ces sortes de gens n'étoient jamais envoyez qu'à des ennemis, ou qu'à des égaux; que cet envoyé n'étoit qu'un artifice grossier du Cardinal Mazarin, qui s'imaginoit qu'il aveugleroit assez & le Parlement & la Ville, pour les obliger à faire le pas du monde le plus irrespectueux & le plus Criminel sous prétexte d'obéissance. Le bon homme Broussel qui demeura persuadé de la force de ce raisonnement, quoi qu'il n'eut qu'une apparence très legere, le poussa jusques aux larmes. Toute la Compagnie s'en émeut; l'on comprit que cette raison étoit naturelle. Le Président de Mémes, qui voulut alleguer 25. ou 30. herauts envoyez par des Rois à leurs sujets, fut repoussé & sifflé, comme s'il avoit dit la chose la plus extravagante. On ne voulut pas presque écouter ceux qui opinerent au contraire, & il passa à refuser l'entrée de la Ville au heraut, & de charger Mrs. les gens du Roi d'aller à *St. Germain* rendre raison à la Reine de ce refus. Mr. le *Prince* de Conti & l'Hôtel de Ville se servirent du même prétexte, pour ne pas entendre ce heraut; & pour ne pas recevoir les paquets qu'il laissa le lendemain sur la barriere de la porte *St. Honoré*. Cet Incident joint à la prise du Chevalier de la Valette fit que l'on ne se ressouvint pas seulement de la resolution que l'on avoit faite la veille, de deliberer sur la proposition de Brillac. On n'eut que de la defiance pour

pour ces lueurs d'accommodement, & l'on s'aigrit bien davantage quelques jours après, quand on aprit le détail de l'entreprise. Le Chevalier de la Valette, esprit noir, mais déterminé & d'une valeur propre à entreprendre, avoit formé le dessein de nous tuer, Mr. de Beaufort & moi sur les degrez du Palais & de se servir pour cet effet de la confusion qu'il esperoit qu'un spectacle aussi extraordinaire que celui de se heraut jetteroit dans la Ville. La Cour a toujours nié le complot à l'égard de l'entreprise sur nos personnes; Mais elle avoua & repeta le Chevalier de la Valette à l'égard des placards; & ce que je sçai de science certaine est que Cohon Evêque de Dole dit l'avant veille à l'Evêque d'Aire, que Mr. de Beaufort & moi ne serions pas en vie dans trois jours & il lui parla dans la même conversation de Mr. le Prince, comme d'un homme qui n'étoit pas assez décisif & auquel on ne pouvoit pas dire toutes choses. Cela m'a fait juger que Mr. le Prince ne sçavoit pas le fond du dessein du Chevalier de la Valette. J'ai toujours oublié de lui en parler.

Le 19. Mr. le Prince de Conti dit au Parlement, qu'il y avoit au parquet des huissiers un Gentilhomme envoyé de Mr. l'Archiduc Leopold, Gouverneur des Pais bas pour le Roi d'Espagne & que ce Gentilhomme demandoit audience à la Compagnie. Les gens du Roi entrèrent au dernier mot du discours de Mr. le Prince de Conti, pour rendre Compte de ce qu'ils avoient fait à St. Germain, où ils avoient été receus admirablement bien. La Reine avoit extrêmement agréé

agréé les raisons pour lesquelles la Compagnie avoit refusé l'entrée au heraut & elle avoit assuré les gens du Roi que bien qu'en l'état où étoient les choses, elle ne put pas reconnoître les deliberations du Parlement pour des arrêts d'un Compagnie souveraine; elle ne laissoit pas de recevoir avec joye les assurances, que la compagnie lui donnoit de son respect & de sa soumission, & que pour peu que le Parlement donnât d'effect à ses assurances, elle lui donneroit toutes les marques de sa bonté & en general & en particulier. Talon advocat general, qui parloit toujours avec dignité & avec force, fit le rapport, avec tous les ornemens qu'il pût donner à son discours & il conclut par une assurance qu'il donna lui-même en termes fort pateriques à la Compagnie; que si elle vouloit faire une deputation à *St. Germain*, elle y seroit très bien reçue, & que ce pouroit être un grand acheminement à la paix. Le premier Président lui ayant dit ensuite, qu'il y avoit à la porte de la Grande Chambre un envoyé de l'*Archiduc*; Talon qui étoit habile en prit sujet de fortifier son opinion. Il marqua que la providence faisoit naître, ce lui sembloit, cette occasion pour avoir plus de lieu de temoigner encore au Roi la fidelité du parlement, en ne donnant point d'audiance à l'Envoyé, & en rendant simplement Compte à la *Reine* du respect que l'on conservoit pour elle en refusant. Come cette aparition d'un député d'Espagne dans le Parlement de Paris fait une scene qui n'est pas fort ordinaire dans notre histoire, reprenons un peu de plus loin.

Vous

Vous avés déjà veu que Saint Ibal, qui avoit correspondance avec le Comté de Fuenfaldagne m'avoit pressé de temps en temps de lier comerce avec lui, & je vous ay aussi rendu compte des raisons qui m'en avoient empêché. Comme je vis que nous étions assiégés, que le Cardinal envoyoit *Vantortes* en *Flandre* pour commander quelques négociations avec les Espagnols & que je conus que nôtre parti étoit allés formé pour n'être pas chargé en mon particulier de l'union avec les ennemis de l'état : je ne fus plus si scrupuleux. Je fis écrire à St. Ibal qui n'étoit plus en France, & qui tantôt étoit à la Haye tantôt à Brusselles, qu'en l'état où étoient les affaires, je Croyois pouvoir écouter avec honneur les propositions que l'on me pouvoit faire pour le secours de Paris, que je le priois toutefois de faire en sorte que l'on ne s'adressât pas à moi directement & que je ne parusse en rien de ce qui seroit public. Ce qui m'engagea d'écrire en ce sens à St. Ibal fut qu'il m'avoit fait dire lui-même par Montresor que les Espagnols qui scavoient qu'il n'y avoit que moi à Paris qui fut proprement Maître du peuple & qui voyoient que je ne leur faisois pas parler, commançoient à s'imaginer que je pouvois avoir à garder quelques mesures à la Cour qui m'en empêchoient & qu'ainsi ne contant rien à l'égard de Paris sur les autres généraux, ils pourroient bien donner dans les offres Immenses que le Cardinal leur faisoit faire tous les jours. Je conus par un mot que Me. de Bouillon laissa échapper, qu'elle en scavoit autant que Saint Ibal. Et de concert avec Mr. son Mary &

de

de concert avec elle je fis le ~~plus~~ dont je viens de vous rendre compte. J'insinuai de même concert, qu'on nous feroit plaisir de faire ouvrir la scene par Mr. D'Elbeuf. Comme il avoit été dans le temps du Cardinal de Richelieu 12. ou 15. ans en Flandres à la pension d'Espagne, la voye paroïssoit toute naturelle. Elle fut prise aussitôt qu'elle fut proposée, le Comte de Fuensaldagne fit partir dès le lendemain Arnolfini moine Bernardin qui se habilla en Cavallier sous le nom de Dom Joseph de Illescas. Il arriva chez Mr. d'Elbeuf à 2. heures après minuit & il lui donna un petit billet de Creance.

Il la lui expliqua telle que vous vous la pouvés imaginer. Mr. d'Elbeuf se crut l'homme le plus considerable du parti, & le lendemain au sortir du Palais il nous mena dîner tous chez lui, c'est à dire tous les plus considerables, en nous disant qu'il avoit une affaire considerable à nous communiquer. Mr. le Prince de Conti, Mrs. de Beaufort & de la Mothe, & les Prêfident le Coigneux, de Bellievre, de Nesmond, de Novion & Viole s'y trouverent, Mr. d'Elbeuf qui étoit grand saltimbanque de son naturel commença la Comedie par la tendresse qu'il avoit pour le Nom François qui ne lui avoit pas permis d'ouvrir seulement un petit billet qu'il avoit reçu d'un lieu suspect. Ce lieu ne fut nommé qu'après deux ou trois circonlocutions toutes pleines de scrupules & de misteres & le Prêfident de Nesmond, qui, avec le feu d'un esprit Gascon étoit l'homme du monde le plus simple, remplit la seconde scene d'aussi bonne foi qu'il y avoit eu d'art
à la

à la première. Il regarda le billet que Mr. d'Elbeuf avoit jetté sur la table très proprement recacheté, comme *l'holocauste du Sabbath*; il dit que Mr. d'Elbeuf avoit eu grand tort d'appeller des membres du Parlement à une action de cette nature. Enfin le Président le Coigneux qui s'impatienta de toutes ces niaiseries prit le billet qui avoit effectivement plus l'air d'un poulet que d'une lettre de negociation. Il l'ouvrit & après avoir leu ce qu'il contenoit, qui n'étoit qu'une simple Creance, & avoir entendu de la bouche de Mr. d'Elbeuf ce que le porteur de la Creance lui avoit dit, il nous fit une *pantalonade* digne des premières scenes de la piece. Il tourna en ridicule toutes les façons qui venoient d'être faites; il alla au devant de celles qu'il alloit faire, & l'on conclut d'une commune voix à ne pas rejeter le secours d'Espagne. La difficulté fut en la maniere de le recevoir, elle n'étoit pas dans la verité mediocre pour beaucoup de circonstances particulieres. Me. de Bouillon qui s'étoit expliquée la veille avec moi du commerce qu'elle avoit avec l'Espagne, m'avoit expliqué aussi les intentions de Fuenfaldagne qui étoient de s'engager avec nous, pourveu qu'il fût assuré de son côté que nous nous engagerions avec lui. Cet engagement ne se pouvoit prendre de notre part que par le Parlement ou par moi, il doutoit fort du Parlement dont il voyoit les deux principaux chefs, le premier Président & le Président de Même incapables d'aucunes propositions. Le peu d'ouverture que je lui avois donné jusques là à negocier avec moi faisoit qu'il ne fondoit guere, d'a-

avantage sur ma conduite. Il n'ignoroit ni le peu de pouvoir ni le peu de secret de Mr. d'Elbeuf, il savoit que Mr. de Beaufort étoit entre mes mains, & de plus que pour son crédit, à cause de son incapacité, ce n'étoit qu'une fumée. Les incertitudes perpétuelles de Mr. de Longueville & le peu de sens du Maréchal de la Morhe ne l'accomodoient pas. Il se fut lié à Mr. de Bouillon, mais Mr. de Bouillon ne lui pouvoit pas répondre de Paris, il n'y avoit aucun pouvoir, & même la Goutte qui l'empêchoit d'agir avoit donné lieu aux gens de la Cour à jeter des soupçons contre lui dans l'esprit du peuple. Toutes ces considérations qui embarassoient Fuenfaldagne & qui le pouvoient aisément obliger à chercher ses avantages du côté de St. Germain où l'on appréhendoit avec raison la jonction avec nous; toutes ces considérations dis je ne se pouvoient rectifier pour le bien du parti, que par un traité du Parlement avec l'Espagne qui étoit impossible, ou par un engagement que je prisse moi même tout à fait positif. Saint Ibal qui se ressouvenoit qu'il avoit autrefois écrit sous moi une instruction, par laquelle il proposoit cet engagement positif, ne doutoit pas que je ne fusse encore dans la même disposition; puis que je m'étois résolu à l'écouter, & quoi que Fuenfaldagne ne fut pas de son avis il ne laissa pas de charger l'envoyé de le tenter, & de témoigner même qu'il ne feroit aucun pas pour nous sans ce préalable. Cet Envoyé qui, devant que de voir Mr. d'Elbeuf avoit eu deux ou trois jours des Conférences avec Mr. & Me. de Bouillon s'en étoit

clairement expliqué avec eux & c'est ce qui avoit obligé la dernière à s'expliquer encore davantage avec moi sur le détail qu'elle n'avoit pas fait jusques là. Ce que la nécessité d'un secours prompt & pressant m'avoit fait résoudre de proposer autrefois, par l'instruction dont je viens de parler, n'étoit plus mon Compte; il ne pouvoit plus y avoir de secret dans un traité qui de nécessité devoit être commun avec des généraux, dont les uns m'étoient suspects & les autres redoutables. J'apercevois que Mr. de la Rochefoucault avoit fort aliéné les bons sentiments de Me. de Longueville & la force du Maréchal de la Motte. Je n'ai rien à vous dire de Mr. d'Elbeuf. Je considérois Mr. de Bouillon soutenu par l'Espagne avec laquelle il avoit, à cause de Sedan, les intérêts les plus naturels, comme un autre Duc de Mayenne, qui en auroit mille autres au premier jour tout à fait separés de ceux de Paris, & qui pourroit bien avec le temps, assisté de l'intrigue & de l'argent de Castille, chasser le *Coaljuteur de Paris*, comme le vieux Mr. de Mayenne en avoit chassé à la Ligue le Cardinal de Gondy son grand oncle. Dans la conference que j'eus avec Mr. & Madame de Bouillon touchant l'envoyé, je ne leur cachay rien de mes raisons, sans en excepter même la dernière, que j'affaïsonay, comme vous pouver juger, de toute la raillerie la plus douce & la plus honeste qu'il me fut possible. Madame de Bouillon qui ne faisoit, ou qui ni disoit jamais de galanterie que de concert avec son mari, n'oublia rien de tout ce qui l'eut rendue, l'une des plus

aymables personnes du monde, quand même elle eut été aussi laide qu'elle étoit belle, pour me persuader que je ne devois pas balancer à traiter; & que Mr. son Mari & moi joints ensemble emporteroient toujours si fort la balance, que les autres ne nous pourroient faire aucune peine. Mr. de Bouillon, qui connoissoit très bien ce que je pensois, & que je parlois selon mes veritables Interêts, revint tout d'un Coup à mon avis, par une maxime qui devoit être très commune & qui est cependant très rare. Je n'ay jamais veu que lui *qui ne contestât jamais ce qu'il ne croyoit pas pouvoir obtenir.* Il entra même obligement dans mes sentimens, il dit à Madame de Bouillon, „ que je jouois le droit du jeu „ au poste où j'étois, que la guerre civile „ pourroit s'éteindre le lendemain, que j'étois „ Archevêque de Paris pour toute ma vie, „ que j'avois plus d'interêts que personne à „ sauver la ville, mais que je n'en avois pas „ un moindre à ne m'en pas détacher dans „ ces suites, & qu'il convenoit, après ce „ que je venois de lui dire, que tout se pou- „ voit concilier.

Il me fit pour cela une ouverture qui ne m'étoit point venue dans l'esprit, & que je n'approuvai pas d'abord, parce qu'elle me parut impraticable: mais à laqu'elle je me rendis à mon tour, après l'avoir examinée. Ce fut d'obliger le parlement à entendre l'Envoyé, ce qui feroit presque tous les effect que nous pourrions souhaiter. Que les Espagnols qui ne s'y attendoient point seroient agreablement surpris. Que le parlement s'engageroit sans le croire, que les Généraux auroient lieu de trai-

ter après ce pas qui pouroit être interprété dans les suites, comme une approbation tacite, que le corps auroit donné aux démarches des particuliers. Que Mr. de Bouillon n'auroit pas de peine à faire concevoir l'envoyé l'avantage que ce lui seroit en son particulier de pouvoir mander par son premier Courier à Mr. l'Archiduc, que le Parlement des Pairs de France avoit reçu une lettre & un député d'un General du Roi d'Espagne dans les Pais Bas. On feroit comprendre au Comte de Fuenfaldagne qu'il étoit de la bonne conduite de laisser quelqu'un dans le parti, qui de concert même avec lui parut n'entrer en rien avec l'Espagne & qui par cette conduite pût parer à tout événement aux inconveniens qu'une liaison avec les ennemis de l'état emportoit nécessairement avec soi, dans un parti où la considération du Parlement faisoit garder des mesures plus justes sur ce point que sur tout autre. Que ce personnage me convenoit préferablement & par ma dignité & par ma profession, qu'il se trouvoit par bonheur autant de l'intérêt commun que du mien propre. La difficulté étoit de persuader au Parlement de donner audience au Député de l'Archiduc, & cette audience étoit toute fois la seule circonstance qui pouvoit suppléer dans l'esprit de ce Député au défaut de ma signature, sans laquelle il prétendoit qu'il n'avoit aucun droit de rien faire. Nous nous abandonnâmes en cette occasion Mr. de Bouillon & moi à la fortune, & l'exemple que nous avions tout recent du heraut exclu sous le pretexte du monde le plus frivole, nous fit

fit espérer que l'on ne refuseroit pas à l'envoyé l'entrée, pour laquelle l'on ne manqueroit pas de raisons très solides.

Nôtre *Bernardin* qui trouvoit beaucoup son compte à cette entrée, que l'on n'avoit pas seulement imaginée à Bruxelles, fut plus que satisfait de nôtre proposition. Il fit sa dépêche à l'Archiduc, telle que nous la pouvions souhaiter, & il nous promit de faire par avance & sans en attendre la réponse tout ce que nous lui ordonnerions. Il usa de ces termes & il avoit raison, car j'ay sceu depuis que son ordre portoit de suivre en tout & par tout sans exception les sentiments de Mr. & de Madame de Bouillon. Voilà où nous en étions, quand Mr. d'Elbeuf nous montra comme une grande nouveauté le billet que le Comte de Fuensaldaigne lui avoit écrit, & vous jugés que je ne balançai pas à opiner qu'il falloit que l'envoyé présentât la lettre de l'Archiduc au Parlement. La proposition en fut receüe d'abord comme une herésie, & sans exaggeration elle fut un peu moins que sifflée par toute la Compagnie. Je persistay dans mon avis, j'en alleguai les raisons qui ne persuaderent personne. Le vieux président le Coigneux qui avoit l'esprit le plus vif, & qui prit garde que je parlois de temps en temps d'une lettre de l'Archiduc de laquelle il ne s'étoit rien dit, revint tout d'un coup à mon avis sans m'en dire toute fois la véritable raison; qui étoit, qu'il ne doutoit point que je n'eusse vu le dessous de quelques cartes qui m'eut obligé à prendre cet avis. Comme la conversation se passoit avec assez de confusion, & que l'on étoit disputant

tout debout les uns aux autres, il me dit *que ne parlés vous à vos amis, l'on feroit ce que vous voudriez, je vois bien que vous scavez plus de nouvelles que celui qui croit vous les avoir apprises.* Je fus pour dire le vrai, terriblement honteux de ma bestise; car je vis bien qu'il ne me pouvoit parler ainsi que sur ce que j'avois dit de la Lettre de l'Archiduc au Parlement, qui dans le vrai n'étoit qu'un blanc signé que nous avions rempli chez Mr. de Bouillon. Je ferai la maille au Président le Coigneux, je fis signe à Mrs. de Beaufort & de la Motte. Les Présidents de Novion & de Bellievre se rendirent à mon sentiment qui étoit fondé sur ce que le secours d'Espagne que nous étions obligez de recevoir comme un remede à nos maux, que nous connoissions être dangereux & Empiriques, feroit infailliblement mortel à tous les particuliers, s'ils n'étoit au moins passé *par l'Alambic du Parlement.* Nous priâmes tous Mr. d'Elbeuf de faire trouver bon au Bernardin de conferer avec nous sur la forme seulement dont il auroit à se conduire; & nous le vîmes la même nuit chez eux, le Coigneux & moi. Nous lui disîmes en présence de Mr. d'Elbeuf en grand secret tout ce que nous voulions bien qui fut sceu, & nous avions concerté dès la veille chez Mr. de Bouillon tout ce qu'il devoit dire au Parlement. Il s'en acquita en homme d'entendement. Je vous ferai un précis du discours qu'il y fit après que je vous aurai rendu Compte de ce qui se passa, à ce sujet dans le Parlement. Lorsqu'il demanda audience, ou plutôt lors que Mr. le Prince

ce

ce de Conti la demanda pour lui, le Président de Mêmes homme de Capacité & Oncle de celui que vous voyez aujourd'hui, mais attaché jusques à la servitude à la Cour, & par l'ambition qui le devoit & par sa timidité qui étoit excessive: le Président de Mêmes dis je fit au seul nom de l'Envoyé de l'Archiduc une exclamation eloquence & patetique, au dessus de tout ce que j'ai lû en ce genre dans l'antiquité. Et en se tournant vers Mr. le Prince de Conti, est il possible, dit-il, Monsieur, qu'un Prince du Sang de France propose de donner seance sur les fleurs de lis à un député du plus cruel ennemi des fleurs de lis?

Comme nous avons bien preveu cette tempête, il n'avoit pas tenu à nous d'exposer Mr. d'Elbeuf à ces premiers coups; mais il s'en étoit tiré assez adroitement en disant que la même raison qui l'avoit obligé à rendre Compte à son Général de la Lettre qu'il avoit receüe ne lui permettoit pas d'en porter la parole en sa Province. Il falloit pourtant de necessité quelqu'un qui préparât les voyes, & qui jettât dans une Compagnie, où les premieres Impressions ont un merveilleux pouvoir, les premieres Idées de la Paix generale & particuliere, que cet Envoyé venoit annoncer. La maniere dont son nom fraperoit d'abord l'imagination des Enquêtes decidoit du refus ou de l'acceptation de son audience & tout bien pesé & considéré de part & d'autre. l'on jugea qu'il y avoit moins d'inconvenient à laisser croire un peu de concert avec l'Espagne

qu'à ne pas préparer par un Canal ordinaire, non odieux & favorable, les drogues que l'envoyé d'Espagne nous alloit débiter. Ce n'est pas que la moindre ombre de concert dans les Compagnies que l'on appelle régles ne soit très capable d'y empoisonner les choses même les plus justes & les plus nécessaires; & les Inconveniens étoient plus à craindre en cette occasion qu'en toute autre. J'y admirai le discernement de Mr. de Bouillon, chez qui la résolution se prit de faire l'ouverture par M. le Prince de Conti. Il ne balança pas un moment. Rien ne marque tant le jugement solide d'un homme, que de savoir choisir entre les grands inconveniens. Je reviens au Président de *Mêmes* qui s'attacha à Mr. le Prince de *Conti*, & qui se tourna ensuite vers moi en me disant, ces propres paroles: „ Quoi Monsieur, vous refusez l'entrée au heraut de „ notre Roi sous le pretexte le plus frivole! je ne doutai point de la seconde partie de l'apostrophe, je la voulus prévenir, & je lui repondis, vous me permettez Monsieur de ne pas traiter de frivoles des motifs qui ont été consacrés par un arrêt. La Cohue du Parlement s'éleva à ce mot qui releva celui du Président de *Mêmes*, mot qui étoit effectivement très imprudent, & il est constant qu'il servit fort, contre son intention, comme vous pouvez croire, à faciliter l'audience à l'Envoyé. Comme je vis que la Compagnie s'échauffoit, & lamentoit contre le Président de *Mêmes* je sortis sous je ne sçais quel pretexte, & je dis à un jeune Conseiller des Enquêtes & le plus impetueux

tuel esprit qui fut dans le corps, d'entre-
 tenir l'escarmouche, parce que j'avois éprou-
 vé plusieurs fois que le moyen le plus sûr,
 & le plus propre pour faire passer une affai-
 re extraordinaire dans les Compagnies est
 d'échauffer la jeunesse contre les vieux. Le
 jeune s'aquitta dignement de cette Commis-
 sion, il s'arrêta au Président de *Mêmes* &
 au premier Président, sur le sujet d'un cer-
 tain la Millière partisan fameux, qu'il fai-
 soit entrer dans tous les avis sur quelque
 matiere où il put opiner. Les Enquêtes
 s'échauffèrent pour la defiance de *Quatre-
 sons* (c'est le nom du jeune conseiller,) &
 les Présidens, qui à la fin s'impatien-
 tèrent de ses Impertinences, voulurent bien plier.
 Il fallut deliberer sur le sujet de l'Envoyé &
 malgré les conclusions des Gens du Roi, &
 les exclamations des deux Présidens, & de
 beaucoup d'autres, il passa à l'entendre. On
 le fit entrer sur l'heure même, on lui don-
 na place au bout du bureau, on le fit asseoir
 & couvrir. Il presenta la Lettre de l'*Archiduc*
 au Parlement qui n'étoit qu'une Lettre
 de creance, & il s'expliqua, en disant „ que S.
 „ A. J. son maître lui avoit donné charge de
 „ faire part à la Compagnie d'une negocia-
 „ tion que le Cardinal Mazarin avoit essayé
 „ de lier avec lui depuis le blocus de Paris :
 „ que le Roi Cath. n'avoit pas estimé qu'il
 „ fut sur ni honête d'accepter ses offres
 „ dans une saison où, d'un côté, on voyoit
 „ bien qu'il ne les faisoit que pour pouvoir
 „ plus aisément opprimer le Parlement, qui
 „ étoit en veneration à toutes les nations
 „ du monde ; & ou, de l'autre, tous les

traitez que l'on pourroit faire avec un Mi-
nistre condamné seroient nuls de droit :
d'autant plus qu'ils seroient faits sans le
concours du Parlement , à qui seul il ap-
partient d'enregistrer & de verifier les
traitez de Paix pour les rendre seuls &
authentiques. Que le Roi Catholique, qui
ne vouloit tirer aucun avantage des oc-
casions presentes avoit commandé à Mr.
l'Archiduc d'affurer Mrs. du Parlement
qu'il favoit être attachez aux veritables
Interêts de S. Majesté TRES-CRETIEN-
NE. qu'il les reconnoissoit de très bon
cœur pour arbitres de la Paix , qu'il se
soumettoit à leurs jugemens , & que s'ils
acceptoient d'en être les Juges , il laissoit
à leurs choix de deputer de leurs Corps
en tel lieu qu'ils voudroient sans en ex-
cepter même *Paris* , & que le Roi Catho-
lique y enverroit incessamment ses de-
putez , seulement pour y représenter ses
raisons. Qu'il avoit fait avancer , en at-
tendant leurs reponces , 18000. hommes
sur la frontiere , pour les secourir en cas
qu'ils en eussent besoin , avec ordre tou-
tefois de ne rien entreprendre sur les pla-
ces du Roi TRES CHRETIEN , quoi
qu'elles fussent la plus part comme aban-
données. Qu'il n'y avoit pas 6000. hom-
mes dans Peronne, dans St. Quentin, &
dans le Catelet, mais qu'il vouloit temoi-
guer dans ce rencontre la sincerité de ses
intentions pour le bien de la Paix , & qu'il
donnoit sa parole que dans le tems quel-
le se traiteroit il ne donneroit aucun mou-
vement à ses armées. Que si elles pou-
voient

voient être en attendant de quelque utilité au Parlement, il n'avoit qu'à en disposer par des Officiers François, s'il le jugeoit à propos, & qu'à prendre toutes les précautions qu'il croiroit nécessaires pour lever les ombrages que l'on peut toujours prendre avec raison de la conduite des étrangers. “

Devant que l'Envoyé fut entré il y avoit eu beaucoup de Contestations Tumultueuses dans la Compagnie & le Président de Mêmes n'avoit rien oublié pour jeter sur moi toute l'envie de la Collusion avec les Ennemis de l'état, qu'il relevoit de toutes les Couleurs, qu'il pouvoit trouver, assez vives & assez apparentes, de l'opposition du Héraut de France & de l'Envoyé d'Espagne. Il est vrai que la conjoncture étoit très fâcheuse, & quand il en arrive quelqu'une de cette nature, il n'y a de remède qu'à plier dans les momens où ce que l'on vous objecte peut faire plus d'impression que ce que vous pouvez répondre, & à le relever dans ceux où ce que vous pouvez répondre peut faire plus d'impression que ce que l'on vous objecte. Je suivis fort justement cette règle dans ce rencontre qui étoit délicat pour moi: car quoi que le Président de Mêmes me designât avec application & avec adresse je ne pris rien pour moi, tant que je n'eus rien pour lui faire tête que ce que Mr. le Prince de Conti avoit dit en général de la Paix generale, dont il avoit été résolu qu'il parleroit en demandant audience pour le Député; mais qu'il en parleroit peu, pour ne pas marquer trop de concert, avec l'Espagne.

pagne. Quand l'Envoyé s'en fut expliqué lui même aussi obligeamment pour le Parlement qu'il le fit & quand je vis que la Compagnie étoit Chatouillée du discours qu'il venoit de lui tenir; je pris mon temps pour rembarer le Président de Mêmes, & je lui dis que le respect que j'avois pour la Compagnie m'avoit obligé à dissimuler & à souffrir toutes ses picotteries, que je les avois fort bien entendues, mais que je ne les avois pas voulu entendre, & que je demeurerois encore dans la même disposition, si l'arrêt qu'il n'est jamais permis de prévenir; mais qu'il est toujours ordinaire de suivre ne m'ouvrait la bouche. Que cet arrêt avoit réglé contre son sentiment l'entrée de l'envoyé d'Espagne, aussi bien que le précédent, qui n'avoit pas été non plus selon ses avis & avoit porté l'exclusion du heraut; que je ne me pouvois imaginer qu'il voulut assujettir la Compagnie à ne suivre jamais que ses sentimens, que nul ne les honoroit plus que moi, mais que la liberté ne laissoit pas de se conserver dans l'estime même & dans le respect. Que je le suppliois de me permettre de lui donner une marque de celui que j'avois pour lui en lui rendant un compte de mes pensées qui le surprendroit peut-être sur les deux arrêts du heraut & de l'envoyé, sur lesquels il m'avoit donné tant d'attaques; que pour le premier je confessois que j'avois été assez innocent pour avoir failli à donner dans le panneau, & que si Mr. de Broussel n'eut ouvert l'avis auquel il avoit passé, je tombois, par un Excez de bonne intention, dans une

une imprudence qui eut peut être causé la perte de la Ville, & dans un crime assez convaincu par l'approbation solennelle que la Reine venoit de donner à la conduite contraire; que pour ce qui étoit de l'envoyé, j'avoüois que je n'avois été d'avis de lui donner audience, que parce que j'avois connu à l'air du bureau que le plus de Voix de la Compagnie alloit à la lui donner; que quoi que ce ne fut pas mon sentiment particulier, j'avois cru que je ferois mieux de me conformer par avance à celui des autres, & de faire paroître, au moins dans les choses où l'on voyoit bien que la contestation seroit inutile, de l'union & de l'uniformité dans le Corps. Cette maniere humble & modeste de repondre à cent mots aigus & piquants que j'avois essuyé depuis 12 ou 15. jours & même encore ce matin là du premier Président, & du Président de Mêmes fit un effet que je ne puis exprimer, & elle effaça pour assez long temps l'impression que l'un & l'autre avoient commencé de jetter dans la Compagnie; *que je pretendois de la gouverner par mes Cabales* Rien n'est si dangereux en toutes sortes de Communautéz, & si la passion du Président de Mêmes ne m'eut donné lieu de déguiser un peu le manège qui s'étoit fait dans les deux scènes assez extraordinaires du heraut & de l'envoyé; je ne sçai si la plupart de ceux qui avoient donné à la reception de l'un, & à l'exclusion de l'autre ne se fussent pas repenti d'avoir été d'un sentiment qu'ils eussent crû leur avoir été inspiré par un autre. Le Président de Mêmes voulut re-

partir

partir à ce que j'avois dit ; mais il fut presque étouffé par la clameur qui s'éleva dans les Enquêtes. Cinq heures sonnerent que personne n'avoit diné & que beaucoup n'avoient pas desjeuné encore. Mrs. les Présidents eurent le dernier, ce qui n'est pas avantageux en cette matiere.

L'arrêt qui avoit donné l'entrée au Deputé d'Espagne portoit qu'on lui demanderoit copie signée de lui de ce qu'il auroit dit au Parlement, qu'on la mettroit dans le registre, & qu'on l'envoieroit par une deputation solennelle à la Reine, en l'assurant de la fidelité du Parlement, & en la suppliant de donner la paix à ses peuples, & de retirer les troupes du Roi des environs de Paris. Comme il étoit fort tard & que l'on avoit bon apetit, ce qui influe plus qu'on ne se peut imaginer dans les deliberations ; l'on fut sur le point de laisser mettre cette clause, sans y prendre garde. Le President le *Coigneux* s'aperçût le premier de la consequence, & il dit en se tournant vers un grand nombre de Conseillers qui commençoient à se lever, *j'ai, Messieurs, à parler à la Compagnie, je vous prie de reprendre vos places, il y va du tout pour toute l'Europe.* Tout le monde s'étant rassis, il prononça d'un air froid & majestueux, qui n'étoit pas ordinaire à Mr. Gouin (on lui avoit donné ce sobriquet,) ces paroles pleines de bon sens ; „ le Roi d'Es-
„ pagne nous prend pour arbitres de la paix
„ generale, peut être qu'il se moque de
„ nous, mais il nous fait toujours honneur
„ de nous le dire. Il nous offre des trou-
„ pes, pour les faire marcher à notre secours,
„ &

31 , 32 PAGES MISSING IN BOOK

pagne se jouoit au Palais, Noirmoutier sortit avec 2000. chevaux pour amener à Paris un convoi de 500. Charettes chargées de farines qui étoient à Brai Comte Robert, où nous avions Garnison. Comme il eut avis que le Comte, depuis Maréchal de Grancey venoit du côté de Lagny, pour s'y opposer; il détacha Mr. de la Rochefoucault avec 17. escadrons, pour occuper un défilé par où les ennemis étoient obligés de passer. Mr. de la Rochefoucault qui avoit plus de Cœur que d'expérience s'emporta de chaleur. Il n'en demeura pas à son ordre, il sortit de son poste, il chargea les ennemis, & comme il avoit affaire à de vieilles troupes, il fut bientôt renversé, & il y fut blessé d'un grand coup de pistolet dans la gorge. Il y perdit Razan frère de Duras, le Marquis de Sillery son beau frère y fut pris prisonnier, Ragecourt Premier Capitaine de mon Regiment de Cavallerie y fut fort blessé, & le Convoi étoit perdu, si Noirmoutier ne fut arrivé avec le reste des troupes. Il fit filer les Charettes du côté de Villeneuve St. Georges, il marcha avec les Troupes en bon ordre par le grand chemin du côté du gros bois à la vue de Grancey qui ne crut pas devoir hazarder de passer un pont qui se rencontra sur le grand chemin devant lui. Il rejoignit son convoi dans la plaine de Cretil, & il l'amena, sans avoir perdu une charrette, à Paris où il ne rentra qu'à onze heures du soir.

Je vous ai déjà dit que Mr. de Bouillon & moi de concert avec les autres Generaux fîmes dépêcher par l'envoyé de l'Archiduc un Courier à Brusselle, qui partit à minuit.

Nous nous mîmes à table pour souper chez Mr. de Bouillon un moment après, lui, Me. Sa Femme & moi. Comme elle étoit fort gaye dans le particulier & que de plus le succès de cette journée lui avoit encore donné de la joye ; elle nous dit qu'elle vouloit faire débauche. Elle fit retirer tous ceux qui servoient, & elle ne retint que Briquemaut Capitaine des gardes de Mr. son Mari en qui l'un & l'autre avoient confiance. La vérité est qu'elle vouloit parler en liberté de l'état des choses qu'elle croioit bon. Je ne la détrompai pas tant que l'on fut à table, pour ne point interrompre son souper ni celui de Mr. de Bouillon qui étoit assez mal de la goutte. Comme l'on fut sorti de table je leur representai qu'il n'y avoit rien de plus delicat que le poste où nous nous trouvions, que si nous étions dans un parti ordinaire qui eut la disposition de tous les peuples du Royaume aussi favorable que nous l'avions, nous serions incontestablement maîtres des affaires. Mais que le Parlement qui faisoit d'un sens notre principale force, faisoit en deux ou trois manieres notre principale foiblesse, que bien qu'il parut de la chaleur dans cette Compagnie, il y avoit toujours un fond d'esprit de retour qui paroissoit à toute occasion, que dans la deliberation même du jour où nous parlions nous avions eu besoin de tout notre sçavoir faire pour faire que le Parlement ne se mit pas à lui même la corde au Col ; que je convenois que ce que nous en avions tiré étoit utile pour faire croire aux Espagnols qu'il n'étoit pas si inabordable pour eux qu'ils se l'étoient figuré, mais qu'il fal-

loit

loit aussi convertir, que si la cour se conduisoit bien, elle en tireroit un fort grand avantage, parce qu'elle se serviroit de la deference de la Compagnie, (qui lui rendroit compte de l'Envoyé par des deputez,) & ne d'un motif pour la porter à revenir avec bien-séance de sa premiere lenteur & de la députation si solemnelle que le Parlement avoit résolu de lui faire, comme d'un moyen pour entrer en negociation. Que je ne doutois point que le mauvais effect produit par le refus d'audience aux Gens du Roi envoyez à *St. Germain* le lendemain de la sortie du Roi contre les Interêts de la Cour, ne fut un exemple assez instructif pour elle, pour l'obliger à ne pas manquer l'occasion qui se presentoit: quand je n'en serois pas persuadé par celui que nous avions fait de l'exclusion du heraut qu'elle ne pouvoit pas ignorer toutesfois n'avoir pour fondement que le pretexte le plus mince. Que le premier President & le President de Mémes qui seroient chefs de la députation, n'oublieroient rien pour faire connoître au Mazarin ses veritables Interêts dans cette conjoncture. Que ces deux hommes n'avoient dans la tête que ceux du Parlement, que pourveu qu'ils se tirassent d'affaire, ils auroient même de la joye de nous laisser, en faisant un accommodement qui nous stipuleroit nôtre seureté sans nous la donner, ce qui en terminant la guerre civile retablirait la fermeté. Me. de Bouillon m'interrompit à ce mot & me dit, voila des inconveniens qu'il falloit, ce me semble, prévoir devant l'audience de l'Envoyé d'Espagne, puis que c'est elle qui les fait naître. Mr.

son Mari lui repartit brusquement, vous avez perdu la memoire de ce que nous dismes dernièrement sur cela, & ne prévîmes nous pas en general ces inconveniens? mais les ayant conciez avec la necessité que nous trouvâmes à meller en quelque façon que ce peut être l'Envoyé & le Parlement, nous prîmes celui qui nous parût le moindre, & je vois bien que Mr. le Coadjuteur pense à l'heure qu'il est à remedier même à ce moindre. Il est vrai Monsieur, lui repondis je & je vous proposerai le remede que je m'imagine, quand j'aurai achevé de vous expliquer tous les inconveniens que j'y vois. Vous avez remarqué que les journées passées, Brillac dans le Parlement & le President Aubry dans le Conseil de l'hôtel de ville firent des propositions de paix auxquelles le Parlement faillit à donner presque à l'aveugle, & il crut beaucoup faire que de se resoudre à ne point deliberer sans les Generaux. Vous verrez qu'il y a beaucoup de gens dans les Compagnies qui commencent à ne plus payer leurs tâches & beaucoup d'autres qui affectent de laisser couler des desordres dans la police. Le gros du peuple qui est ferme, fait que l'on ne s'aperçoit pas encore de ce demanchement des parties qui s'afoibliroient & se detruiroient en peu de temps, si on ne travailloit à les lier & à les consolider ensemble. La chaleur des esprits suffit pour faire cet effect au commencement; quand elles se ralentissent, il faut que la force supplée, & quand je parle de la force, j'entens celle qu'on tire de la consideration où l'on demeure auprès de ceux, de la part desquels vous
peut

peut venir le mal auquel vous cherchez le remede. Ce que vous faites presentement avec l'Espagne fait entrevoir au Parlement qu'il ne se doit pas compter pour tout. Ce que nous pouvons Mr. de Beaufort & moi dans le Peuple, lui doit faire connoître qu'il nous y doit compter pour quelque chose : mais ces deux veües ont leurs inconveniens, comme leur autorité. L'Union des Généraux avec l'Espagne n'est pas assez publique pour jetter dans les esprits toute l'impression qui y seroit necessaire, & qui cependant, si elle étoit plus declarée, seroit pernicieuse. Cette même union n'est pas assez secreete pour ne pas donner lieu à cette Compagnie d'en prendre avantage contre nous dans les occasions, qu'elle prendroit toutefois encore plutôt, si elle nous croyoit sans protection. Pour ce qui est du credit que Mr. de Beaufort & moi avons dans le Peuple, il est plus propre à faire du mal au Parlement qu'à l'empêcher de nous en faire. Si nous étions de la lie du Peuple nous pourrions peut être avoir la pensée de faire ce que Bussi le Clerc fit au temps de la Ligne, c'est à dire d'emprisonner, de saccager le Parlement. Nous pourrions avoir en veüe ce que firent les seize, quand ils pendirent le Président Brisson : si nous voulions être aussi dependants de l'Espagne que les seize l'étoient. Mr. de Beaufort est petit fit de Henri le Grand & je suis Coadjuteur de Paris. Ce n'est ni notre honneur, ni notre Compte & cependant il nous seroit plus facile d'exécuter & ce que fit Bussi le Clerc, & ce que firent les seize, que de faire que le

l'Parlement connoisse ce que nous pourrions faire contre lui, assez distinctement pour l'empêcher de faire contre nous ce qu'il croira toujours facile, jusques à ce que nous l'en ayons empêché. Et voila le destin des pouvoirs populaires : ils ne se font croire que quand ils se font sentir, & il est très souvent de l'intérêt & de l'honneur de ceux entre les mains de qui ils sont de les faire moins sentir que croire. Nous sommes en cet état. Le Parlement penche vers une Paix très peu seure & très hontense, nous seuleverions demain le Peuple si nous voulions. Le devons nous vouloir ? Et si nous ôtons l'autorité au Parlement, en quel abisme jettons nous Paris dans les suites ? Tournons le feuillet : si nous ne le soulevons pas, le Parlement croira-t-il que nous le puissions soulever, s'empêchera-t'il de faire des pas vers la Cour qui le perdront peut être, mais qui nous perdront infailliblement devant lui. Vous direz bien, Madame, que je marque beaucoup d'inconveniens & peu de remedes, à quoi je reponds que je vous ai parlé de ceux qui se trouvent déjà naturellement dans le traité que vous projettez avec l'Espagne & dans l'application que nous avons Mr. de Beaufort & moi à nous maintenir dans l'esprit des Peuples ; mais que comme je reconnois dans tous les deux de certaines qualitez qui en affoiblissent la force & la verité, j'ai crû être obligé Monsieur à rechercher dans votre capacité & dans votre experience ce qui y pourroit suppléer, & c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de vous rendre Compte d'un détail que vous auriez vû d'un coup

coup d'œil bien plus distinctement que moi ; si vôtre mal vous avoit permis d'assister une fois ou deux aux assemblées du Parlement, ou à un Conseil de l'Hôtel de Ville. Mr. de Bouillon qui ne croioit nullement les affaires en cet état me pria de lui mettre par écrit tout ce que j'avois commencé & tout ce que j'avois encore à lui dire. Je le fis sur l'heure même & il m'en rendit le lendemain une copie que j'ai encore écrite de la main de son Secrétaire. On ne peut être plus étonné ni plus affligé que le furent Monsieur & Madame de Bouillon, de ce que je venois de leur marquer de la disposition des affaires, & je n'en avois pas été moins surpris qu'eux. Il ne s'est jamais rien vu de si subit, la reponse douce & honnête que la Reine fit aux gens du Roi touchant le heraut, la protestation de pardonner sincèrement à tout le monde, les couleurs dont Talon Advocat général embellit cette reponse tournerent en un instant presque tous les esprits. Il y eut des moments où ils revinrent à leurs emportemens, soit par les accidens qui survinrent, ou par l'art de ceux qui les y ramenerent, mais le fond pour le retour y demeura toujours. Je le remarquai en tout & je fus bien aise de m'en ouvrir avec Mr. de Bouillon qui étoit le seul homme de tête de sa profession qui fut dans le parti, pour voir avec lui la conduite que nous aurions à y prendre. Je fis bonne mine avec tous les autres, je leur fis valoir les moindres circonstances presque avec autant de soin que l'Envoyé de l'Archiduc. Le Président

de Mêmes , qui à travers toutes les *bonnades* qu'il venoit de recevoir dans les deux dernières deliberations avoit connu que le feu qui s'y étoit allumé n'étoit que de paille, dit au Président de Bellievre, que pour le coup j'étois la duppe & que j'avois pris le frivole pour la substance. Le Président de Bellievre à qui je m'allois ouvert m'eut pû justifier, s'il l'eut jugé à propos, mais il fut lui même la duppe, & il railla le Président de Mêmes comme un homme qui prenoit plaisir à se flater lui même. Mr. de Bouillon, ayant examiné tout le reste de la nuit jusques à cinq heures du matin le papier que je lui avoit laissé à deux me rescrivit le lendemain un billet par lequel il me prioit de me trouver chez lui à trois heures après midi. Je ne manquai pas de m'y rendre, & je trouvai Me. de Bouillon pénétrée de douleur parce que Mr. son Mari l'avoit assurée, que ce que je marquois dans mon écrit n'étoit que trop bien fondé, supposé les faits dont il ne pouvoit pas croire que je ne fusse très bien informé, & qu'il n'y avoit à tout cela qu'un remede, que non seulement je ne prendrois pas, mais auquel même je m'opposerois. Le remede étoit de laisser agir le Parlement pleinement à sa mode & de contribuer même sous main à lui faire faire des pas odieux au Peuple, de commencer dès cet instant de le decréditer dans le public; de jouer le même personnage à l'égard de l'Hôtel de Ville, dont le Chef qui étoit le Président le Feron Prevôt des Marchands étoit déjà très suspect, & de se servir ensuite de la première occasion que l'on jugeroit

roit la plus favorable, pour s'asseurer, ou par l'exil ou par la prison, des personnes de ceux dont nous ne nous pourrions pas nous répondre à nous même. Voilà ce que Mr. de Bouillon nous proposa sans balancer, en ajoutant que Longueuil qui connoissoit mieux le Parlement qu'homme du Royaume & qui l'avoit été voir sur le midi lui avoit confirmé tout ce que je lui avois dit la veille, de la pente que ce Corps prenoit sans s'en apercevoir soi même & que le même Longueuil étoit convenu avec lui, que le seul remede efficace étoit de penser de bonne heure, *à le purger*. Ce fut son mot, & je l'eusse reconnu à ce mot. Il n'y a jamais eu d'esprit si décisif ni si violent, mais il n'y en a jamais eu qui ait pallié ses décisions & ses violences par des termes plus doux. Quoique le même expedient que Mr. de Bouillon me proposoit me fut déjà venu dans l'esprit & peut-être avec plus de raison qu'à lui, parce que j'en connoissois la possibilité plus que lui; je ne lui laissai aucun lieu de croire que j'y eusse fait réflexion, parce que je sçavois qu'il avoit le foible d'aimer à avoir imaginé une chose le premier & c'est l'unique défaut que je lui aie connu dans la negotiation. Après qu'il m'eut bien expliqué sa pensée, je le suppliai d'agréer que je lui misse la mienne par écrit, ce que je fis sur le champ ainsi. „ Je conviens de la possibi-

„ lité de l'exécution, mais je la tiens perni-

„ cieuse pour la suite & pour le public &

„ pour le particulier, parce que le même

„ Peuple dont vous vous serez servi pour

„ abattre l'autorité des Magistrats, nere-

„ connoîtra plus la vôtre, dès que vous se-
„ rez obligé de demander ce que les Ma-
„ gistrats en exigent; ce Peuple a adoré le
„ Parlement jusques à la guerre, il veut
„ encore la guerre & il a commencé à n'a-
„ voir plus tant d'amitié pour le Parlement,
„ il s'imagine lui même que cette diminu-
„ tion ne regarde que quelques membres
„ de ce Corps qui sont *Mazarins*. Il se
„ trompe : elle va à toute la Compagnie,
„ mais elle y va comme insensiblement &
„ par degré. Les Peuples sont las quelque
„ temps avant que de s'apercevoir qu'ils le
„ sont, la haine contre le Mazarin s'ostient
„ & couvre cette lassitude, nous égayons
„ les esprits par nos satyres, par nos vers, par
„ nos chansons, le bruit des Trompettes
„ des Tambours & des Timbales réjouit les
„ boutiques. Mais au fond paye t'on les
„ taxes, avec la ponctualité avec laquelle
„ on les à payées les premières semaines?
„ y a t-il beaucoup de gens qui vous aient
„ imité vous, Mr. de Beaufort & moi?
„ quand nous avons envoyé nôtre vaisselle
„ à la monnoye. N'observiez vous pas que
„ quelques-uns de ceux qui se croioient en-
„ core très bien intentionnés pour la cause
„ commune commencent à excuser dans les
„ faits particuliers ceux qui sont le moins
„ bien intentionnés? Voilà les marques d'une
„ lassitude qui est d'autant plus considérable,
„ qu'il n'y a pas encore six semaines que l'on a
„ commencé à courir, jugés de celle qui sera
„ causée par de plus longs voyages. Le Peuple
„ ne sent presque pas encore la sienne, il
„ est au moins très certain qu'il ne la con-
„ noît

noît pas. Ceux qui sont fatiguez s'ima-
ginent qu'il ne font qu'en colere, & cette
colere est contre un Parlement, c'est à-
dire contre un Corps qui étoit, il n'y a
qu'un mois, l'idole du Public & pour la
défence duquel il à pris les armes. Quand
nous nous serons mis à la place de ce
Parlement, quand nous aurons ruiné son
autorité dans l'esprit de la populace,
quand nous aurons établi la nôtre, nous
tomberons infailliblement dans les mê-
mes inconveniens; parce que nous serons
obligés de faire les mêmes choses que fait
aujourd'hui ce Parlement. Nous ordon-
nerons des taxes, nous leverons de l'ar-
gent, & il n'y aura qu'une difference qui
sera, que la haine & l'envie, que nous
contracterons dans le tiers de Paris, c'est-
à-dire dans le plus gros des bourgeois at-
taché en je ne sçai combien de manières
differentes à cette Compagnie, dès que
nous l'aurons attaquée, diminuée ou aba-
tue; que cette haine dis-je & cette envie
produiront & acheveront contre nous dans
les deux autres tiers en huit jours ce que
fix semaines n'ont encore que commen-
cé contre le Parlement. Nous avons
dans la Ligue un exemple fameux de ce
que je viens de vous dire. Mr. de Ma-
yenne trouvant dans le Parlement cet
esprit que vous lui voyez & qui va toujours
à unir les contradictions & à faire la guer-
re civile selon les conclusions des gens du
Roi, se lassa bien tôt de ce *Pédantisme*. Il
se servit, quoi que couvertement, des sei-
ze qui étoient les quarteniers de la Ville
pour

pour abattre cette Compagnie, mais il fut
obligé de faire pendre dans la suite quatre
de ces seize qui étoient trop attachez à
l'Espagne. Ce qu'il fit en cette occasion,
pour être moins dépendant de cette cou-
ronne, fit qu'il en eut plus de besoin pour
se soutenir contre le Parlement, dont les
resnes commençoient à se relever. Qu'ar-
riva-t'il de tous ces inconveniens? Mr. de
Mayenne fut obligé de faire un traité qui
à fait dire à toute la Postérité qu'il n'a-
voit scû faire ni la Paix ni la guerre.
Voilà le fort de Mr. de *Mayenne*, Chef
d'un parti formé pour la defense de la
Religion, cimenté par le sang de Mr. de
Guise; tenus l'un & l'autre universelle-
ment pour les *Machabées* de leurs temps
& d'un parti déjà repandu dans les Pro-
vinces. En sommes nous là? la Cour ne
nous peut elle pas ôter demain le prétexte
de la guerre civile? par la levée du
siège de Paris & par l'expulsion du Ma-
zarin. Les Provinces commencent à bran-
ler, mais enfin le feu n'y est pas encore
assez allumé pour ne pas continuer avec
plus d'application que jamais à faire de
Paris nôtre Capitale: & ce fondement
supposé, est il sage de songer à faire dans
nôtre parti une diversion qui a ruiné ce-
lui de la Ligue plus formé, plus établi,
& plus considérable que le nôtre. Mr. de
Bouillon dira encore que je propose les in-
conveniens sans en marquer les remèdes.
Les voici.

Je ne parlerai point du traité que vous
projetez avec l'Espagne, ni du ména-
gement

„ gement du Peuple ; j'en supposé la neces-
 „ sité, il y en a un qui m'est venu en l'es-
 „ prit & qui est très capable de nous donner
 „ dans le Parlement la considération qui
 „ nous y est nécessaire : nous avons une ar-
 „ mée dans Paris , qui, tandis quelle sera
 „ dans l'enclos des murailles, n'y sera con-
 „ siderée que comme Peuple. Il n'y a pas
 „ un Conseiller dans les Enquêtes qui ne s'en
 „ croye le Maître pour le moins autant
 „ que les Généraux. Je vous disois hier au
 „ soir , que le pouvoir , que les premiers
 „ prennent quelquefois dans les Peuples, n'y
 „ est jamais crû que par les effets ; parce que
 „ ceux qui le doivent avoir naturellement
 „ par leurs caracteres en conservent tou-
 „ jours le plus long-temps qu'il peuvent
 „ l'imagination, après qu'ils en ont perdu
 „ l'effectif. Faites reflexion sur ce que vous
 „ avez vû dans la Cour sur ce sujet. Y a-t-il
 „ un ministre ni un Courtisan qui jusques
 „ au jour des baricades n'ait tourné en ridi-
 „ cule tout ce qu'on lui disoit de la disposi-
 „ tion des Peuples, pour le Parlement ? &
 „ il est pourtant vrai qu'il n'y avoit pas un
 „ seul Ministre, ni un seul Courtisan, qui
 „ n'ait déjà vû des signes infailibles de la
 „ revolution. Il faut avouer que les ba-
 „ ricades les doivent convaincre. L'ont el-
 „ les fait ? les ont elles empêché d'assiéger
 „ Paris ? sur ce fondement, que le Caprice du
 „ Peuple, qui l'avoit porté à l'émotion ne
 „ le pourroit pas pousser jusques à la guerre.
 „ Ce que nous faisons aujourd'hui & tous
 „ les jours les pourroit detromper de leur
 „ Illusion ; en sont ils gueris ? ne dit on pas
 „ tous

„ tous les jours à la Reine, que le gros
„ bourgeois est à elle & qu'il n'y a dans Pa-
„ ris que la Canaille achetée à prix d'ar-
„ gent, qui soit au Parlement. Je vous ay
„ marqué la raison pourquoi les hommes se
„ flattent & se trompent eux mêmes en ces
„ matieres. Ce qui est arrivé à la Cour arri-
„ ve présentement au Parlement. Il y a
„ dans le mouvement tout le caractère de
„ l'autorité, il en prendra bientôt la sub-
„ stance, il le devroit prévoir & par les mur-
„ mures qui commencent à s'élever contre
„ lui & par le redoublement de la manie du
„ peuple pour Mr. de Beaufort & moi. Nul-
„ lement, il ne le connoitra jamais que par
„ une violence actuelle & positive qu'on lui
„ fera, & que par un Coup qui l'abatte. Tout
„ ce qu'il verra de moins lui paroitra une
„ tentative que nous aurons faite contre lui,
„ & dans laquelle nous n'aurons pû réussir.
„ Il en prendra du courage, il nous pousse-
„ ra effectivement. Si nous plions, il nous
„ obligera par là à le perdre, & ce n'est pas
„ là notre Compte. Au contraire nôtre Inte-
„ rêt est de ne lui point faire de mal pour
„ ne point mettre de diversion dans nôtre
„ parti, & d'agir toutefois d'une maniere
„ qui lui fasse voir qu'il ne peut faire son bien
„ qu'avec nous. Il n'y a point de moyens
„ plus efficaces à mon avis pour cela, que
„ de tirer nôtre armée de Paris, de la por-
„ ter en quelque lieu où elle puisse être hors
„ de l'insulte des ennemis, d'où elle puisse
„ toutefois favoriser nos convois, & de se
„ faire demander cette sortie par le Parle-
„ ment même, afin qu'il n'en prenne point
„ „ d'om-

„ d'ombrage ou qu'il n'en prenne que quand
 „ il sera bon pour nous qu'il en ait. Cette
 „ précaution jointe aux autres que vous avez
 „ desia résolues, fera que cette Compagnie
 „ sans s'en être presque aperçue, se trou-
 „ vera presque dans la nécessité d'agir de con-
 „ cert avec nous, & la faveur des peuples
 „ par laquelle seule nous la pouvons verita-
 „ blement retenir ne lui paroîtra plus une fu-
 „ mée, dès qu'elle la verra fortifiée & com-
 „ me épaisie par une armée qu'elle ne croira
 „ plus entre ses mains.

Voilà ce que j'escrivis sur la table du ca-
 binet de Me. de Bouillon, je le lus aussitôt
 après & je remarquai qu'à l'endroit où
 je proposois de faire sortir l'armée de Paris,
 elle fit signe à Mr. son Mari, qui à l'instant
 que j'eus achevé ma lecture la tira à part, &
 lui parla près d'un demi quart d'heure: après
 quoi il me dit vous avez une si grande con-
 noissance de l'état de Paris, & j'en ai si peu,
 que vous me devez excuser, si je n'en parle
 pas juste. Je vais fortifier nos raisons par
 un secret que nous vous allons dire pourveu
 que vous nous prometiez sur vôtre salut de
 nous le garder pour tout le monde & parti-
 culièrement à l'égard de Mr. de Bouillon. Il
 continua en ces termes; Mr. de Turenne
 nous écrit qu'il est sur le point de se déclarer
 pour le parti, qu'il n'y a plus que deux colo-
 nels dans son armée qui lui fassent peine,
 qu'il s'en vengera d'une manière ou d'autre
 avant qu'il soit huit jours, & qu'à l'instant
 il marchera à nous. Il nous a demandé le se-
 cret pour tout le monde hors pour vous, mais
 la Gouvernante (ajouta avec colere Me. de
 Bouil-

Bouillon) nous l'a commandée pour vous comme pour les autres. La Gouvernante le dont elle vouloit parler étoit la vieille Me. de Bouillon sa sœur ; en qui il avoit une confiance abandonnée & que Mr. de Bouillon haïssoit de tout son Cœur. Mr. de Bouillon reprit la parole, & me dit qu'en dites vous, ne sommes nous pas les Maîtres de la Cour & du Parlement ? je ne serai pas ingrat, répondit-elle, je paierai votre secret d'un autre qui n'est pas si important, mais qui n'est pas peu considerable. Je viens de voir un billet d'Hoquincourt à Mr. de Montbason ou il n'y a que ces mots, *Personne* est à la belle des belles & j'en ai reçu un ce matin de Bufff Lamet qui m'assure de Maizieres. Mr. de Bouillon se jeta à mon Col, nous ne nous doutames plus de rien, & nous conclumes en un quart d'heure le détail de toutes les précautions dont vous avez vu les propositions ci-dessus.

Je ne puis omettre à ce propos une parole de Mr. de Bouillon. Comme nous examinions les moyens de tirer l'armée hors des murailles, sans donner de la defiance au Parlement, Me. de Bouillon qui étoit transportée de joie de tant de bonne nouvelles ne faisoit plus aucune reflexion sur ce que nous disions. Mr. son Mari se tourna vers moi, & il me dit presque en colere, parce qu'il prit garde que ce que je venois d'apprendre de Mr. de Turenne m'avoit touché & d'orail ; je le pardonne a ma femme mais je ne vous le pardonne pas. *Le vieux Prince d'Orange disoit que le moment où l'on reçoit les plus heureuses nouvelles étoit celui où il falloit redoubler son attention pour les petites.* Le

Le 24. de ce mois de Fevrier les Deputez du Parlement, qui avoient receus leurs passeports la veille, partirent pour aller rendre Compte à la Reine de l'audiance accordée à l'envoyé de l'Archiduc. La Cour ne manqua pas de se servir de cette occasion pour entrer en traité. Quoi qu'elle ne traita pas dans ses passeports les Deputez, de President & de Conseillers, elle ne les traita pas aussi de gens qui l'eussent été & qui en fussent décheus, les nommant simplement par leurs noms ordinaires. La Reine dit aux Deputez qu'ils ne devoient point avoir entendu l'envoyé, mais que c'étoit une chose faite, qu'il falloit songer à une bonne paix, qu'elle y étoit très disposée, que Mr. le Chancelier étant malade depuis quelques jours elle donneroît dès le lendemain une reponce plus ample par écrit. Mr. d'Orleans & Mr. le Prince s'expliquerent encore plus positivement & promirent aux Deputez qui eurent avec eux des conferences très longues, de déboucher tous les passages, aussitôt que le Parlement auroit nommé des deputez pour traiter.

Le même jour nous eumes avis que Mr. le Prince avoit dessein de jeter dans la Riviere toutes les farines de Gonesse & des environs, parceque les paisans en apportoient une fort grande quantité dans la ville. Nous le prevenimes, l'on sortit avec toutes les troupes entre neuf & dix heures du soir, l'on passa toute la nuit en bataille devant St. Denis, pour empêcher le Maréchal du Pleffis, qui y étoit avec 800. chevaux composez de la Gendarmerie, d'incommoder nôtre Convoi.

On prit tout ce qu'il y avoit de chariots, de charettes & de chevaux dans Paris, Le Maréchal de la Mothe se détacha avec mille chevaux, il enleva tout ce qu'il y avoit dans Gonesse & dans tout le païs & rentra dans la Ville sans avoir perdu un seul homme ni un seul cheval. Les gens d'armes de la Reine donnerent sur la queue du Convoi, mais ils furent repoussez par St. Germain D'Achon jusques dans la Riviere de St. Denis.

Le même jour Flamarin arriva à Paris pour faire compliment de la part de Mr. le Duc d'Orleans à la Reine d'Angleterre sur la mort du Roi d'Angleterre son Epoux, que l'on n'avoit aprise que trois ou quatre jours auparavant, ce fut là le prétexte du Voyage de Flamarin, en voici la cause. La Riviere de qui il étoit intime se mit dans l'esprit de lier Commerce par son moyen avec Mr. de la Rochefoucault avec lequel Flamarin avoit aussi beaucoup d'habitude. Je savois de moment à autre tout ce qui se passoit entre eux, parce que Flamarin qui étoit amoureux de Me. de Pomereux lui en rendoit un Compte très fidelle. Comme le Cardinal Mazarin faisoit croire à la Riviere que le seul obstacle qu'il trouvoit au Cardinalat étoit Mr. le Prince de Conty, Flamarin crut ne pouvoir rendre un service plus considerable à son ami que de faire une negociation qui les pût disposer à quelque union. Il vit pour cet effect Mr de la Rochefoucault & il n'eut pas beaucoup de peine à le persuader. Il le trouva au lit incommodé de sa blessure & très fatigué de la guerre civile. Il dit à Flamarin qu'il n'y étoit entré que malgré lui & que

que s'il fut revenu de Poictou deux mois de-
 vant le siege de Paris, il eut asseurement em-
 pêché Me. de Longueville d'entrer dans cette
 mechante affaire ; mais que je m'étois servi
 de son absence pour l'y embarquer & elle
 & Mr. le Prince de Conti, par ce qu'il avoit
 trouvé les engagements trop avancez pour
 les pouvoir rompre ; que sa blessure étoit en-
 core un nouvel obstacle à son dessein de re-
 unir la maison Royale , que ce diable de
 Coadjuteur ne vouloit point de paix qu'il
 étoit toujours pendu aux oreilles de Mr. le
 Prince de Conti & de Me. de Longueville,
 pour en fermer toutes les voyes : que son
 mal l'empêchoit d'agir auprès d'eux Comme
 il eut fait. Il prit ensuite avec Flamarin
 toutes les mesures qui obligerent depuis , à ce
 qu'on a cru, Mr. le Prince de Conti à ceder
 sa nomination au Cardinalat à la Riviere. Je
 fus informé de tous ces pas par Me. de Po-
 mereux ; j'en tirai toutes les lumieres qui me
 furent nécessaires , & je fis dire après par le
 Prevôt des marchans à Flamarin de sortir
 de Paris , parce qu'il y avoit desja quelques
 jours que le temps de son passeport étoit
 expiré.

Le 26. Il y eut de la chaleur dans le Par-
 lement sur ce qu'y ayant eu nouvelle que
 Grancey avoit assiégué Brai Comte Robert
 avec 5000. hommes de pied & 3000. che-
 vaux , la plus part des Conseillers vouloient
 ridiculement que l'on s'exposât à une bataille
 pour la recourir. Mrs. les Generaux eurent
 toutes les peines à leur faire entendre rai-
 son. La place ne valoit rien & étoit inutile
 par deux ou trois considerations & Mr. de

Bouillon qui à cause de sa goûte ne pouvoit venir au Palais les envoya par écrit à la Compagnie qui se montra plus peuple en cette occasion qu'on ne le peut croire. Bourgogne qui étoit dans la place se rendit ce jour là même, & s'il eut tenu plus long tems, je ne fais si l'on eut pû s'empêcher de faire contre les regles de la guerre quelques tentatives bizarres pour étouffer les Criaileries de ces impertinents. Je m'en servis pour leur faire desirer à eux mêmes que notre armée sortit de Paris. J'apostai le Comte de Maloze pour dire au Président Charton, qu'il savoit de science certaine que si l'on n'avoit pas secouru Bray Comte Robert, c'étoit parce qu'il étoit impossible de faire sortir assez à temps les troupes de la ville; que c'avoit desia été l'unique cause de la perte de Charenton. Je fis dire au Président de Mêmes que l'on savoit de bon lieu que j'étois fort embarrassé parce que d'un côté je vois que la perte de ces deux places étoit imputée par le public à l'opiniâtreté que l'on avoit eüe de tenir nos troupes reservées dans l'enclos de nos murailles, & que de l'autre, je ne me pouvois résoudre à éloigner seulement de deux pas de ma personne tous les gens de Guerre qui étoient autant de Criailleurs pour moi à gages dans les rues & dans la salle du Palais. Toute cette poudre prit feu. Le Président Charton ne parla que de Campement, le Président de Mêmes finissoit tout à vis par la nécessité de ne pas laisser les troupes Inutiles. Les Generaux temoignerent être embarrassés de cette proposition, je fis semblant de la contrarier, nous nous fîmes prier huit

huit ou dix jours, après lesquels nous fîmes ce que nous souhaitions encore plus fortement que ceux qui nous en pressaient.

Noirmoutier sortit de Paris avec 1500. chevaux & y amena ce jour là de Dammartin & des environs une quantité immense de grains & de farine.. Mr. le Prince ne pouvoit pas être par tout, il n'y avoit pas assez de Cavallerie pour occuper toute la Campagne, & toute la Campagne favorisoit Paris, l'on y apporta plus de bled qu'il n'en eut fallu pour le maintenir six semaines. La police y manqua par la friponnerie des boulangers & par le peu de soin des Officiers.

Le 27. Le premier President fit la relation au Parlement de ce qui s'étoit passé à St. Germain, & l'on y resolut de prier Mrs. les Generaux de se trouver au Palais l'après dîné, pour deliberer sur les offres de la Cour. Nous eumes de la peine Mr. de Beaufort & moi à retenir le peuple qui vouloit entrer dans la grande chambre, & qui menacoit les deputez de les jeter dans la Riviere, en criant qu'ils les trahissoient & qu'ils avoient eu des conferences avec Mazarin. Il nous falut tout nôtre credit pour l'apaiser, & le bon est que le Parlement croioit que nous le soulevions. *Le pouvoir dans les peuples est fascheux, en ce qu'il nous rend responsables même de ce qu'ils font malgré nous.* L'experience que nous en fîmes ce matin là nous obligea à prier Mr. le Prince de Conty de mander au Parlement qu'il n'y pouroit pas aller l'après dînée, & qu'il le prioit de differer la deliberation jusques au lendemain matin, & nous crûmes qu'il seroit à propos que nous

nous trouvaillions chez Mr. de Bouillon, pour aviser à ce que nous avions à dire & à faire dans une conjoncture où nous nous trouvions entre un peuple qui crioit, un Parlement qui vouloit la paix, & les Espagnols qui pouvoient vouloir l'un & l'autre à nos depens selon leurs Interêts. Nous ne fumes gueres moins embarrassez dans nôtre assemblée chez Mr. de Bouillon que nous avions appréhendez de l'être dans celle du Parlement. Mr. de Conty Intruiet par Mr. de la Rochefoucault y parla comme un homme qui vouloit la guerre & y agît en homme qui vouloit la paix. Le personnage qu'il joua, & ce que je savois de Flamarin, ne me laissa aucun lieu de douter qu'il n'attendit quelque reponce de St. Germain. La moins forte proposition de Mr. d'Elbeuf fut de mener tout le Parlement en Corps à la bataille. Mr. de Bouillon n'avoit encore rien dit de Mr. de Turenne, parce qu'il ne s'étoit pas encore déclaré publiquement. Je n'osois m'expliquer sur les raisons qui me faisoient juger qu'il étoit nécessaire de couler sur tout generalement, jusques à ce que nôtre Camp fut formé hors des murailles, & que l'Armée d'Allemagne en marche, & celle d'Espagne sur la Frontiere nous missent en état de faire agir à nôtre gré le Parlement. Mr. de Beaufort à qui l'on ne se pouvoit ouvrir d'aucun secret important, à cause de Mr. de Montbazou qui n'avoit point de fidelité ne comprenoit pas pourquoi nous ne nous servions pas de tout le crédit que lui & moi avions parmi le Peuple. Mr. de Bouillon, parce qu'en son particulier il
eut

eut pû trouver mieux que personne ses Intérêts dans le bouleversement, ne m'aideroit qu'autant que la bienveillance le forçoit à prendre le parti de la moderation, c'est-à-dire à faire résoudre que nous ne troublâssions pas la deliberation que nous devions faire le lendemain au Parlement, par aucune émotion populaire. Comme on ne doutoit point que la Compagnie n'embrassât, même avec précipitation l'offre que la Cour lui faisoit de traiter, l'on n'avoit presque rien à répondre à ceux qui disoient que l'unique moyen de l'empêcher c'étoit d'aller au devant de la délibération, par une émotion populaire. Mr. de Beaufort y donnoit à pleines voiles, Mr. d'Elbeuf qui venoit de recevoir une Lettre de la Riviere pleine de mepris faisoit le Capitan. Je me trouvai dans l'embaras dont vous pouvés juger, en faisant reflexion sur les inconveniens qu'il y avoit pour moi, ou à ne pas prévenir une emotion qui me seroit infailliblement imputée, ou à la combattre dans l'esprit des gens à qui je ne pouvois dire les raisons les plus solides que j'avois pour ne la pas approuver. Le premier parti que je pris fut d'approuver les incertitudes & les ambiguités de Mr. le Prince de Conti; mais comme je vis que cette maniere de galimatias pourroit bien empêcher que l'on ne prit la resolution de faire l'émotion & qu'elle ne seroit pas capable de faire que l'on prit celle de s'y opposer; ce qui étoit pourtant necessaire, vû la disposition où étoit le Peuple, qu'un mot du moins accredité d'entre nous pouvoit enflammer; je crus qu'il n'y avoit point à balan-

cer. Je me declarai publiquement, j'exposai à toute la Compagnie ce que vous avez vû que j'avois dit à Mr. de Bouillon. J'insistai à ce que l'on n'innovât rien, jusques à ce que nous sçussions positivement par la réponse de Fuenfaldaigne ce que nous pouvions attendre des Espagnols. Je suppléai par cette raison aux autres, que je n'osois dire & que j'eusse tiré encore plus aisément & du secours de Mr. de Turenne & du Camp, que nous avions projettez auprès de Paris. J'éprouvai en cette occasion, *que l'une des plus grandes incommoditez des guerres civiles est qu'il faut encore plus d'application à ce que l'on ne doit pas dire à ses amis qu'à ce que l'on doit faire contre ses ennemis.* Je fus assez heureux pour les persuader, parce que Mr. de Bouillon revint à mon avis, convaincu qu'une confusion telle qu'elle eut été dans la conjoncture, fut retombée sur les auteurs, mais ce qu'il me dit sur ce sujet après que tout le monde s'en fut allé me convainquit à mon tour qu'aussi-tôt que nos troupes seroient hors de Paris, que nôtre traité avec l'Espagne seroit conclu & que Mr. de Turenne se seroit déclaré, il étoit resolu de s'affranchir de la Tirannie ou plutôt du Pédantisme du Parlement. Je lui repondis qu'avec la declaration de Mr. de Turenne, je lui promettois de me joindre à lui pour ce sujet, mais qu'il jugeoit bien que jusques là je ne pourrois me separer du Parlement, voyant clairement ma ruine, que j'étois au moins assuré de conserver mon honneur en demeurant uni à ce corps, avec lequel il semble que les particuliers ne peuvent fail-

lir,

lir, au lieu qu'é si je contribuois à le perdre
 sans avoir de quoi suppléer par un parti
 dont le fond fut François & non odieux, je
 pouvois être réduit fort aisément à devenir
 dans Bruxelles une *Copie des exilés de la*
Ligue. Que pour lui Mr. de Bouillon, il y
 trouveroit mieux son Compte que moi par sa
 capacité dans la guerre & par les établisse-
 ment que l'Espagne lui pourroit donner, mais
 qu'il devoit toutefois se ressouvenir, de Mr.
 d'Aumale qui étoit tombé à rien dès qu'il
 n'avoit eu que la protection d'Espagne: qu'il
 étoit nécessaire pour lui & pour moi de faire
 un fond certain au dedans du Royaume,
 avant que de songer à se détacher du Parle-
 ment & se résoudre même à en souffrir jus-
 ques à ce que nous eussions vû clair à la
 marche de l'Armée d'Espagne, au campe-
 ment de nos troupes & à la declaration de
 Mr. de Turenne, qui étoit la pièce decisive,
 en ce quelle donnoit au parti un corps inde-
 pendent des étrangers, ou plutôt parce qu'elle
 formoit elle même un parti purement
 François, & capable de soutenir les affaires
 par son propre poids. Ce fut cette dernière
 considération qui emporta Madame de Bouil-
 lon qui étoit rentrée dans la chambre de son
 mari aussi-tôt que les Généraux en furent
 sortis. Elle s'irrita bien fort, quand elle
 sçut que la Compagnie s'étoit séparée sans
 résoudre de se rendre Maîtres du Parlement,
 & qu'elle dit à Mr. de Bouillon, je vous l'a-
 vois bien dit que vous vous laisseriez aller à
 Mr. le Coadjuteur. Il lui repondit, voulez vous
 que Mr. le Coadjuteur hazarde pour nos in-
 térêts de devenir l'aumosnier de Fuenfaldai-

gne? est il possible que vous n'ayez pas compris ce qu'il vous prêche depuis trois jours? je pris la parole sans émotion, en disant à Madame de Bouillon, ne convenez vous pas, Madame, que nous prendrons des mesures plus certaines, quand nos troupes seront hors de Paris? quand nous aurons la réponse de l'Archiduc, & quand la déclaration de Mr. de Turenne sera publique? oui me répondit elle, mais le Parlement fera demain des pas qui rendront tout les préalables que vous attendés fort inutiles. Non Madame lui répondis-je, je soutiens que quelques pas qu'il fasse, nous demeurerons en état, pourvû que les préalables réussissent, de nous moquer du Parlement. Me le promettez vous? reprit elle, je m'y engage de plus lui dis je & je vous le vais signer de mon sang. Vous l'en signerez tout à l'heure, s'écria t'elle. Elle me lia le ponce avec de la soye, quoique son mari lui pût dire. Elle m'en tira du sang avec le bout d'une aiguille & elle m'en fit signer un billet de cette teneur.

„ Je promets à Me. la Duchesse de Bouillon de demeurer uni avec Mr. son mari
„ contre le Parlement, en cas que Mr. de
„ Turenne s'approche avec l'armée qu'il commande à vingt lieues de Paris & qu'il se
„ déclare pour la Ville. Mr. de Bouillon
jetta cette belle promesse dans le feu, mais il se joignit avec moi pour faire connaître à sa femme que si nos préalables réussissoient, nous demeurerions sur nos pieds, quoi que pût faire le Parlement, & que s'ils ne réussissoient point, nous aurions la joie de n'avoir
voir

voir pas causé une confusion où la honte & la ruine n'étoient pas infailibles & où l'avantage de la maison de Bouillon étoit fort problématique.

Comme la conversation finissoit, je reçus un billet du Vicaire de St. Paul qui me donnoit avis que Touchepres Capitaine des gardes de Mr. d'Elbeuf avoit jetté quelque argent parmi les garçons de boutiques de la rue St. Antoine pour aller crier le lendemain contre la Paix dans la salle du Palais. Mr. de Bouillon de concert avec moi écrivit sur l'heure à Mr. d'Elbeuf ces quatre ou cinq mots sur le dos d'une carte, pour lui faire voir qu'il avoit été bien pressé; *il n'y a point de seureté pour vous demain au Palais.*

Mr. d'Elbeuf vint en même temps à l'Hôtel de Bouillon, pour apprendre ce que ce billet vouloit dire, & Mr. de Bouillon lui dit, qu'il venoit d'avoir avis que le Peuple s'étoit mis dans l'esprit que Mr. d'Elbeuf & lui avoient intelligence avec le Mazarin, & qu'il ne croioit pas qu'il fût judicieux de se trouver dans la foule, que l'attente de la deliberation attireroit infailliblement le lendemain dans la salle du Palais.

Mr. d'Elbeuf qui sçavoit bien qu'il n'avoit pas la voix publique & qui ne se tenoit pas plus en seureté chez lui qu'ailleurs témoigna qu'il appréhendoit que son absence dans une journée de cette nature ne fût mal interprétée. Mr. de Bouillon, qui ne l'avoit proposée que pour lui faire craindre l'émotion, prit l'ouverture de la difficulté qu'il lui en fit, pour s'asseurer encore plus de lui par une autre Voye, en lui disant

fant qu'il étoit effectivement persuadé qu'il feroit mieux d'aller au Palais, mais qu'il ne devoit pas y aller comme une duppe: qu'il falloit qu'il y vint avec moi, qu'il le fît faire & qu'il trouveroit un expedient naturel & comme imperceptible à moi même.

Le lendemain 28. Fevrier j'allai au Palais avec Mr. d'Elbeuf, & je trouvai dans la salle une foule de Peuple qui crioit *vive le Coadjuteur*, point de Paix & point de Mazarin. Comme Mr. de Beaufort entra en même temps par le grand degré, les échos de nos noms qui se repandoient faisoient croire aux gens que ce qui ne se rencontroit que par un pur hazard avoit été concerté pour troubler la deliberation du Parlement & comme *en matiere de sédition tout ce tout ce qui la fait croire l'augmente*; nous faillîmes à faire en un moment ce que nous travaillions à empêcher depuis huit jours.

Le premier Président & le Président de Même qui avoient supprimé de concert avec les autres deputez la reponce par écrit que la Reine leur avoit faite, pour ne point aigrir les esprits par des expressions un peu trop fortes à leur gré, qui y étoient contenues; ornerent de routes les couleurs qu'ils purent les termes obligeants avec lesquelles elle leur avoit parlé. On opina ensuite & après quelques Contestations sur le plus ou moins de pouvoir que l'on donneroit aux deputez; on résolut de le leur donner plein & entier, de prendre pour la Conference tel lieu qu'il plairoit à la Reine de choisir & de nommer pour deputez quatre Présidents, deux Con-

seillers

DU CARDINAL DE RETZ. 61

seillers de la grande chambre, un de chaque chambre des Enquetes, un des requetes, un ou deux des Generaux, deux de chacune des Compagnes souveraines & le Prevôt des marchans. On resolut d'en donner avis à Mr. de Longueville & aux deputez des Parlements de Rouen & d'Aix, & d'envoyer dès le lendemain des gens du Roi demander l'ouverture des passages selon ce qui avoit été promis par la Reine. Le Président de Mémes surpris de ne trouver aucune opposition ni de la part des Generaux, ni de la mienne dit au premier Président, voila un grand concert & j'aprehende les suites de cette fausse moderation. Je crois qu'il fut encore plus étonné, quand les huissiers étant venus dire que le peuple menaçoit de tuer tous ceux qui seroient d'avis d'une conference avant que le Mazarin fut hors du Royaume, nous sortîmes Mr. de Beaufort & moi, nous fîmes retirer les seditieux & la Compagnie sortit sans aucun peril. Je fus surpris moi même de la facilité que nous y trouvâmes. Cette audience donnée au Parlement faillit à le perdre.

Le 2. de Mars Champlatreux fils du premier Président apporta au Parlement de la part de son pere une Lettre de Mr. le Duc d'Orleans & une de Mr. le Prince où ils temoignoient tous deux la joye qu'ils avoient du pas que le Parlement avoit fait, mais en même temps ils nioient que la Reine eut promis l'ouverture des passages. Je ne puis exprimer la fureur qui parut dans le corps & dans les particuliers à cette nouvelle. Le premier Président fut piqué de ce procedé, il s'en

s'en expliqua avec beaucoup d'aigreur au Président de Nesmond que le Parlement lui avoit envoyé pour le prier d'en écrire à Mrs. les Princes. On manda aux gens du Roi. qui étoient partis le matin pour aller demander à St. Germain les passeports nécessaires aux deputez, de declarer que l'on ne vouloit entrer en aucunes conferences, que la parole donnée au premier Président ne fut executée. Je crus qu'il seroit à propos de prendre le moment pour faire faire à la Compagnie quelque pas qui marquât à la Cour que toute sa vigueur n'étoit pas éteinte. Je sortis de ma place sous prétexte d'aller à la cheminée, & je priai Pelletier frere de la Houffaye de dire au bon homme Broussel de ma part de proposer, veu le peu de bonne foi que l'on voyoit dans la conduite de la cour, de continuer les levées & de donner de nouvelles Commissions. La proposition fut reçue avec aplaudissement. Mr. le Prince de Conty fut prié de les délivrer & l'on nomma même six Conseillers pour y travailler sous lui.

Le 3. Mars l'on s'apliqua avec ardeur pour faire payer les taxes auxquelles personne ne vouloit plus satisfaire, dans l'esperance que la conference donneroit la paix. Mr. de Beaufort ayant pris le temps de concert avec Mr. de Bouillon, avec le Marechal de la Mothe & avec moi pour essayer d'animer le Parlement parla à sa mode contre la contravention, & il ajouta qu'il repondoit au nom de ses collegues & au sien de deboucher dans 15. jours tous les passages, s'il plaisoit à la Compagnie de prendre une ferme resolution

lution de ne se plus laisser amuser par des propositions trompeuses qui ne servoient qu'à suspendre le mouvement de tout le Royaume, qui, sans les bruits de negociation & de conferences, se seroit desia declaré pour la Capitale. Il est inconcevable ce que ces vingt ou trente paroles produisirent dans les esprits. Il n'y eut personne qui n'eut jugé que le traité alloit être rompu, ce ne fut plus cela. Un moment après les gens du Roi revinrent de St. Germain. Ils rapporterent des passeports pour les deputez, & un galimathias à proprement parler pour la subsistance de Paris: car au lieu de l'ouverture des passages on accorda de laisser passer 100. muids de bled par jour pour la ville. Encore affecta l'on d'omettre dans le premier passeport qui en fut expedie le mot de par jour, pour s'en pouvoir expliquer selon les occurrences. Ce Galimathias ne laissa pas de passer pour bon dans le Parlement. On ne se ressouvint plus de tout ce qui s'y étoit dit & fait un quart d'heure auparavant & l'on se prepara pour aller dès le lendemain à la conference que la Reine avoit assignée à Ruel. Nous nous assemblâmes chez Mr. de Bouillon dès le soir même, Mr. le Prince de Conti, Mrs. de Beaufort & d'Elbeuf, le Marechal de la Mothe, de Brissac, le President de Bellieure & moi, pour resoudre s'il étoit à propos que les Generaux deputassent. Mr. d'Elbeuf qui avoit envie d'avoir la Commission insista beaucoup pour l'affirmative, il fut tout seul de son sentiment, parce que nous jugeâmes qu'il seroit sans comparaison plus sage de demeurer pleinement dans la liberté de le faire & de

de ne le pas faire selon les occasions que nous en aurions. Et de plus y eut il rien eu de moins indicieux que d'envoyer à la conference de Ruel, dans le temps que nous étions sur le point de conclurre avec l'Espagne, & que nous disions à tous moments à l'Envoyé que nous ne souffrions cette conference que parce que nous étions asseurez que nous la romprions par le moyen du peuple, quand il nous plairoit, Mr. de Bouillon qui commençoit à sortir, & qui étoit allé ce jour là même reconnoître le poste où il vouloit former un Camp, nous en fit ensuite la proposition comme d'une chose qui ne lui étoit venue dans l'esprit que du matin. Mr. le Prince de Conti n'eut pas la force d'y consentir, par ce qu'il n'avoit pas consulté son oracle; & n'eut pas la force d'y résister, par ce qu'il n'osoit contester à Mr. de Bouillon une proposition de Guerre. Mrs. de Beaufort, de la Mothe, de Brissac & de Bellieure que nous avions averti & qui scavoient le dessous des Cartes, y donnerent avec approbation, Mr. d'Elbeuf s'y opposa par de mechantes raisons. Je me joignis à lui pour mieux couvrir nôtre jeu, en représentant à la Compagnie que le Parlement se pourroit plaindre de ce qu'on feroit un mouvement de cette sorte sans sa participation. Me. de Bouillon me répondit d'un ton de colere qu'il y avoit plus de trois semaines que le Parlement se plaignoit au contraire de ce que les Generaux ni les troupes n'osoient se montrer hors des portes; qu'il ne s'étoit point emeu de leurs Crieries, tant qu'il avoit cru qu'il y auroit du peril à les exposer à la Campagne,

pagne, mais qu'ayant reconnu un poste où elles seroient autant en seureté qu'à Paris & d'où elles pourroient agir encore plus utilement, il étoit raisonnable de satisfaire le public.

Le lendemain 4. Mars les deputez sortirent pour Ruel, & nôtre armée sortit pour le Camp formé entre Marne & Seine, l'infanterie fut portée à Ville Juifue & à Bicestre, & la Cavallerie à Vitry & à Jury. On fit un pont de Batteaux sur la Riviere au Port l'Anglois defendu par des redoutes où il y avoit du Canon. Ceux qui dans le Parlement étoient bien intencionnez pour le parti se persuaderent qu'elle alloit agir avec beaucoup de vigueur, & ceux qui étoient à la Cour se figurerent que le peuple qui ne seroit plus échauffé par les gens de Guerre en seroit plus souple. St. Germain même donna dans le panneau, & le Président de Mémes y fit fort valloir tout ce qu'il avoit dit en sa place à Mrs. les Generaux pour les obliger à prendre la Campagne avec leur troupes. Senetterre qui étoit le plus habile homme de la Cour, ne les laissa pas long temps dans cette erreur, il penetra par son bon sens nôtre dessein, il dit au premier Président & au Président de Mémes qu'ils étoient duppez & qu'ils s'en apercevroient au premier jour. Je dois à la verité ce temoignage pour une parole qui marque la capacité de cet homme. Le premier Président qui étoit tout d'une pièce & qui ne voyoit jamais deux choses à la fois, s'étant écrié sur le coup de Ville Juifue avec un transport de joye, que le Coadjuteur n'auroit plus tant de crieurs à gage dans la salle du Palais & le Président

de Mêmes ayant ajouté, ni tant de Coupe-jarets : Seneterre repartit à l'un & à l'autre l'intérêt du Coadjuteur n'est pas de vous tuer Messieurs, mais de vous assujettir. Le peuple lui suffiroit pour le premier, le camp lui est admirable pour le second. S'il n'est pas plus homme de bien qu'on le croit ici nous avons pour long temps la Guerre civile. Le Cardinal avoua dès le lendemain que Seneterre avoit veu clair, car Mr. le Prince conceut d'une part que nos troupes qui ne se pouvoient attaquer au poste qu'elles avoient pris lui feroient plus de peine que si elles étoient demeurées dans la ville, & nous Commançames de l'autre à parler plus haut dans le Parlement que nous ne l'avions accoutumé.

L'après dîner du 4. Mars en fournit une occasion. Les deputés étant arrivés sur les quatre heures du soir à Ruel apprirent que Mr. le Cardinal Mazarin étoit un des nommez par la Reine, pour assister à la Conference. Ceux du Parlement prétendirent qu'ayant été condamné par la Compagnie ils ne pouvoient conferer avec lui. Mr. le Tellier leur dit de la part de Mr. le Duc D'Orleans que la Reine trouvoit étrange que le Parlement ne se contentât pas de traiter comme d'égal avec son Roi, mais qu'il voulut encore borner son autorité, jusques à se donner la licence d'exclurre même des députés. Le premier Président, demeurant ferme & la Cour persistant de son côté, l'on fut sur le point de rompre, & le Président le Coigneux & Longueville avec lesquels nous avions un Commerce secret nous ayant donné avis de ce
qui

qui se passoit nous leurs mandâmes de ne se point rendre & de faire voir. même comme en confidence au Président de Mêmes & à Mesnardau qui étoient tous deux très dépendants de la Cour un bout de lettre de moi à Longueuil dans lequel j'avois écrit comme par apostille ces parolles ; „ nous avons pris „ nos mesures , nous sommes en état de par- „ ler plus décisivement que nous n'avons crû „ le devoir jusques ici , & je viens encore „ depuis ma lettre écrite d'apprendre une nou- „ velle qui m'oblige à vous avertir que le „ Parlement se perdra s'il ne se conduit très „ sagement. Cela joint au discours que nous fîmes le 1. au matin devant le feu de la grande chambre obligea les députés à ne se point relâcher sur la présence du Cardinal à la conference, ce qui étoit un article si odieux au peuple, que nous eussions perdu tout crédit auprès de lui, si nous l'eussions souffert, & par cette consideration nous aurions été forcez de fermer les portes aux Deputez après leur retour s'ils l'eussent fait. Comme la Cour vit que le premier Président & ses collegues avoient demandé escorte pour revenir à Paris, elle se radoucit. Mr. le Duc d'Orleans envoya querir Mr. le premier Président & le Président de Mêmes. On chercha des expedients & l'on trouva celui de donner deux Deputés de la part du Roi, & deux de la part de l'assemblée qui confere-roient dans une des chambres de Mr. le Duc D'Orleans sur les propositions qui seroient faites de part & d'autre & qui en feroient après le raport aux autres deputez & du Roi & des Compagnies. Ce temperament qui

ne fauvoit pas au Cardinal le chagrin de n'avoir pû conferer avec le Parlement & qui l'obligea de quitter Ruel & de s'en retourner à St. Germain fut accepté avec joye.

Je vous marquerai les principales deliberations que l'on fit dans le cours de la conference, & je les mêlerai par l'ordre des jours dans la suite des Lettres du Parlement avec les autres incidens qui se trouveront avoir du raport avec les uns & les autres.

Ce même jour cinquième Mars Dom Francisco Pizarro second Envoyé de l'Archiduc arriva à Paris avec les reponses que lui & le Comte de Fuensaldagne faisoient aux premiers Deputés de Dom Joseph d'Illescas, un plein pouvoir de traiter avec tout le monde, & une instruction de quatorze Pages de petites lettres pour Mr. de Bouillon: outre une lettre de l'Archiduc fort obligeante pour Mr. le Prince de Conti, & un billet pour moi très galant, mais très substantiel, du Comte de Fuensaldagne. Il portoit que le Roi son Maître me declaroit qu'il ne se vouloit point fier à ma parole, mais qu'il prendroit toute confiance en celle que je donnerois à Madame de Bouillon. L'instruction me la temoignoit toute entiere, & je connus la main de Mr. & de Madame de Bouillon dans le Caractere de Fuensaldagne. Nous nous assemblâmes deux heures après l'arrivée de l'Envoyé dans la Chambre de Mr. le Prince de Conti à l'Hôtel de Ville, pour y prendre nôtre resolution. La scene fut assez curieuse. Mr. le Prince de Conti & Madame de

Lon-

Longueville iuspirez par Mr. de la Rochefoucault vouloient se lier presque sans restriction avec l'Espagne; parce que les mesures qu'ils avoient crû prendre avec la Cour par le Canal de Flamarin ayant manqué, ils se jettoient à corps perdu à l'autre extrémité. Mr. d'Elbeuf qui ne cherchoit que de l'argent taupoit à tout ce qui lui en montrait. Mr. de Beaufort persuadé par Me. de Monbazon qui le vouloit vendre cher aux Espagnols faisoit du scrupule de s'engager par un traité signé avec les ennemis de l'Etat. Le Maréchal de la Mothe déclara qu'il ne pouvoit rien resoudre sans Mr. de Longueville. Et Madame de Longueville doutoit que Mr. son mari y voulut entrer. C'étoient les mêmes personnes qui avoient conclu tout d'une voix 15. jours avant que de demander à l'Archiduc un plein pouvoir pour traiter avec lui. Mr. de Bouillon leur dit qu'il ne pouvoit concevoir que l'on pût seulement balancer à traiter avec l'Espagne après les pas que l'on avoit fait vers l'Archiduc, qu'il les prioit de se ressouvenir qu'ils avoient tous dit à son Envoyé: Qu'ils n'attendoient que ce pouvoir & les propositions pour conclurre avec lui, qu'il les envoyoit en la forme du monde la plus honête, qu'il faisoit plus, qu'il faisoit marcher ses troupes sans attendre leur engagement, qu'il marchoit lui même, & qu'il étoit déjà sorti de Bruxelles. Qu'il les supplioit de considerer que le moindre pas en arriere après des avances de cette nature pouvoit faire prendre aux Espagnols des mesures aussi contraires à nô-

tre feureté qu'à nôtre honneur : que les démarches si peu concertées du Parlement nous donnoient tous les jours de justes apprehensions d'en être abandonnez , que j'avois ces jours passez avancé & justifié que le credit que Mr. de Beaufort & moi avions dans le Peuple étoit plus propre à faire du mal , qu'il n'étoit pas de nôtre intérêt de faire , qu'à nous donner la consideration dont nous avions besoin. Qu'il confessoit que nous en tirerions dorénavant de nos troupes davantage que nous n'en avions tiré jusques ici, mais que les troupes n'étoient pas encore assez fortes pour nous en donner à proportion de ce que nous en avions besoin, si elles n'étoient elles même soutenuës par une protection puissante, au moins dans le commencement. Qu'ainsi il falloit traiter & même conclure avec l'Archiduc , mais non à toutes conditions ; que ses Envoyez nous portoient la carte blanche , mais que nous devions aviser à ce dont nous la devions remplir. Qu'ils nous promettoient tout , parce que dans les traitez le plus fort peut tout promettre , mais que le plus foible s'y doit conduire avec beaucoup de reserve ; parce qu'il ne peut pas tout tenir. Qu'il connoissoit les Espagnols , qu'il avoit déjà eu des affaires avec eux , que c'étoient les gens du monde avec qui étoit le plus nécessaire de conserver , particulièrement à l'abord , de la reputation , qu'il seroit au desespoir que leurs Envoyez , eussent seulement la moindre lueur du balancement de Mrs. de Beaufort & de la Mothe & de la facilité de Mrs. de Conti & d'Elbeuf. Qu'il
les

les conjuroit les uns & les autres de lui permettre de ménager pour les premiers jours les esprits de Dom Joseph d'Illescas & de Dom Francisco Pizarro, & comme il n'étoit pas juste que Mr. le Prince de Conti & les autres s'en raportassent à lui seul; il les prioit de trouver bon qu'il n'y fit pas un pas que de concert avec le Coadjuteur, qui avoit déclaré publiquement dès le premier jour de la guerre civile, qu'il n'en tireroit jamais quoique ce soit pour lui, ni dans le mouvement ni dans l'accommodement & que par cette raison le Coadjuteur ne pouvoit être suspect à personne.

Ce discours de Mr. de Bonillon gagna tout le monde. On nous chargea lui & moi d'agiter les matieres avec l'Envoyé d'Espagne, pour en rendre Compte le lendemain à Mr. le Prince de Conti & aux autres généraux. J'allai au soir de chez Mr. le Prince de Conti chez Mr. de Bouillon avec lui & Madame sa femme que nous ramenâmes aussi de l'Hôtel de Ville. Nous consultâmes sur la maniere dont nous devions agir avec les envoyés. Elle n'étoit pas sans embarras dans un parti dont le Parlement faisoit le corps, & dont la constitution présente étoit en conférence ouverte avec la Cour. Mr. de Bouillon m'assuroit que les Espagnols n'entre-roient pas dans le Royaume que nous ne fussions engagez à ne poser les armes qu'avec eux, c'est-à-dire en traitant la Paix générale, & quelle assurance prendre à cet engagement? dans une conjoncture où nous ne pouvions pas assurer que le Parlement ne fit la Paix particulière d'un moment à

l'autre. Nous avions dequoy chicaner & retarder les demarches ; mais comme nous n'avions pas encore de second Courier de Mr. de Turenne dont le dessein nous étoit bien plus connu que le succès qu'il pouvoit avoir, & que d'ailleurs nous étions avertis qu'Anetonville qui commandoit la Compagnie des gens d'armes de Mr. de Longueville & qui étoit son negociateur en titre d'office avoit déjà fait un voyage secret à St. Germain ; nous ne voyons pas de fondement assez solide pour y appuyer du côté de la France. Pour le projet que nous aurions pu faire de nous soutenir sans le Parlement ou plutôt contre le Parlement, Mr. de Bouillon y eut pu trouver son compte, mais j'observai qu'il se faisoit justice dans son intérêt, ce qui est une des qualitez les plus rares. Il repondit à Me. de Bouillon qui n'étoit pas sur cela si juste que lui ; „ si je „ disposois en Maître du Peuple de Paris & „ que je trouvasse mes Interêts dans une „ conduite qui perdit Mr. le Coadjuteur & „ Mr. de Beaufort : ce que je pourrois faire pour leur service & ce que je devrois faire pour mon honneur, seroit d'accorder ce qui seroit de mon avantage avec ce qui pourroit empêcher leur ruine. Nous ne sommes pas en cet état, je ne puis rien dans le Peuple, ils y peuvent tout. Il y a 4. jours que l'on ne nous dit autre chose si ce n'est que leur intérêt n'est pas de s'employer pour assujettir le Parlement, & l'on vous le prouve en vous disant que l'un ne veut pas se charger chez la postérité de la honte d'avoir mis Paris entre

„ les

„ les mains du Roi d'Espagne pour deve-
 „ nir lui même l'aumosnier du Comte de
 „ Fuenfaldagne; & que l'autre seroit enco-
 „ re beaucoup plus idiot qu'il n'est, ce qui
 „ est beaucoup dire, s'il se pouvoit resou-
 „ dre à se naturaliser Espagnol portant com-
 „ me il le porte le nom de Bourbon. Voi-
 „ la ce que Mr. le Coadjuteur vous a
 „ repeté dix fois depuis quatre jours, pour
 „ vous faire entendre que ni lui ni Mr. de
 „ Beaufort ne veulent opprimer le Parle-
 „ ment par le Peuple, parce qu'il sont per-
 „ suadez qu'ils ne se pourroient maintenir
 „ que par la protection d'Espagne dont le
 „ premier soin dans la suite seroit de les
 „ decrediter eux mêmes dans le public.
 Aije bien compris vôtre sentiment? me dit
 Mr. de Bouillon en se tournant vers moi,
 & puis il me dit en continuant „ ce qui nous
 „ convient, ce fondement posé, est d'empê-
 „ cher que le Parlement ne nous mette
 „ dans la necessité de faire ce qui par ces
 „ raisons n'est pas de nôtre interêt. Nous
 „ avons pris pour cet effet des mesures, &
 „ nous avons lieu d'esperer qu'elles reussi-
 „ ront, mais si nous nous trouvons trom-
 „ pez par l'évenement, & si le Parlement
 „ se porte malgré nous à une Paix honteuse
 „ où nous ne recontrions pas même nô-
 „ tre seureté que ferons nous? je vous le
 „ demande d'autant plus justement, que
 „ cette resolution est la prealable de celle
 „ qu'il faut prendre dans ce moment, sur la
 „ maniere dont il est à propos de conclure avec
 „ les envoyez de l'Archiduc. Je repondis à
 Mr. de Bouillon ces propres paroles que j'é-

crivis un quart d'heure après les avoir dites sur la table même du Cabinet de Mr. de Bouillon.

Si nous ne pouvons retenir le Parlement par les considérations & par les mesures que nous avons déjà tant rebattues, mon avis seroit que plutôt que de nous servir du Peuple pour l'abattre, nous le devrions laisser agir, suivre sa pente, & nous abandonner à la sincérité de nos intentions. Je fais que le monde qui ne juge que par les événemens ne leur fera pas justice, mais je sçai aussi qu'il y a beaucoup de rencontres où il faut elperer uniquement de son devoir les bons événemens. Je ne repeterai point ici les raisons qui marquent si clairement ce me semble les regles de notre devoir en cette comoncture. La Lettre est gratuite pour Mr. de Beaufort & pour moi, il ne m'appartient pas d'y vouloir lire ce qui vous touche, mais je ne laisserai pas de prendre la liberté de vous dire que j'ai observé qu'il y a des heures dans chaque jour où vous avez aussi peu de disposition que moi à vous faire Espagnol. Il faut d'autre part se défendre, s'il se peut, de la tyrannie que nous avons cruellement irritée: il faut que Mrs. les Généraux signent dès demain un traité avec l'Espagne par lequel elle s'engage de faire entrer incessamment son armée en France jusques à Pont à Verre, & de ne lui donner de mouvement, au moins en deça de ce poste, que celui qui sera concerté avec nous.

Comme j'achevois de prononcer cette période, Briquemant entra qui nous dit qu'il y avoit dans la Chambre un Courier de Mr. de

de Turenne qui avoit crié très haut en entrant dans la Cour, *bonnes nouvelles*, & qui ne s'étoit pas voulu toutefois expliquer avec lui en montant les degrés. Le Courier qui étoit un Lieutenant du Regiment du Turenne voulut nous le dire avec apparat & il s'en acquitta assez mal. La Lettre de Mr. de Turenne à M^{le}. de Bouillon étoit très-succinte. Un billet qu'il m'écrivoit n'étoit pas plus ample & un papier plié en mémoire pour Mr. de Bouillon sa sœur étoit en chiffre. Nous en apprîmes assez pour ne pas douter qu'il ne se fut déclaré; que son armée, qui étoit la meilleure sans contredit qui fut en Europe, ne se fut engagée avec lui, & qu'Erlac Gouverneur de Brisac qui avoit fait tous ses efforts au contraire n'eût été obligé de se retirer dans sa place avec mille ou 1200. hommes: ce qui étoit tout ce qu'il avoit pû débaucher. Un quart d'heure après que le Courier fut entré il se ressouvint qu'il avoit une lettre dans sa poche du Vicomte de Lamet, qui servoit dans la même armée, mon parent proche & mon ami intime. Il me donnoit en son particulier toutes les assurances imaginables, & il ajoutoit, qu'il marchoit avec 2000. Chevaux droit à nous, & que Mr. de Turenne le devoit suivre un tel jour & en un tel lieu avec le gros, c'est ce que Mr. de Turenne mandoit en chiffre à Mademoiselle de Bouillon.

Vous êtes surprise sans doute de ce que Mr. de Turenne qui en toute sa vie n'avoit, je ne dis pas été de parti, mais qui n'avoit jamais voulu ouïr parler d'intrigues,

s'a-

s'avise de se déclarer contre la Cour étant général de l'armée du Roi, & de faire une action sur laquelle je suis assuré que le Balafre & l'Amiral de Coligni auroient balancé. Vous serez bien plus surprise quand je vous aurai dit que je suis encore à deviner son motif, que Mr. son Frere & Madame la Bellesœur m'ont juré, que tout ce qu'ils en sçavoient étoit que ce ne fut point à leurs considérations, & que Mad. de Bouillon qui étoit son unique confidente ou n'en à rien sçu ou en a toujours fait un mystère. La maniere dont il se conduisit dans cette déclaration qu'il ne soutint que quatre ou cinq jours est aussi fort surprenante. Je n'en ai jamais rien pû tirer de clair ni de lui ni de ceux qui lui manquerent. Il a fallu un mérite aussi éminent que le sien, pour n'être pas obscurci par un événement de cette nature, & cet exemple nous apprend que la malignité des ames vulgaires n'est pas toujours assez forte pour empêcher le credit que l'on doit faire en beaucoup de rencontres aux Extraordinaires. Je reprends le fil du discours que je faisois à Mr. & à Madame de Bouillon quand le Courier de Mr. de Turenne nous interrompit.

Je lui disois donc; Mon avis est que les Espagnols s'engageant à l'avenir jusques à Pont le Verre, à n'agir, au moins en deça de ce poste que de concert avec nous, nous ne fassions aucune difficulté de nous engager à ne poser les armes que lorsque la paix generale sera conclüe, pourveu qu'ils demeurent aussi dans la parole qu'ils ont fait porter au Parlement, qu'ils s'en rapporteront à son

son arbitrage. Cette parole n'est qu'une chanson, mais cette chanson nous est bonne parce qu'il ne nous sera pas difficile d'en faire quelque chose de solide. Il n'y a qu'un quart d'heure que mon sentiment n'étoit pas que nous allassions si loin avec les Espagnols, & quand le courier de Mr. de Turenne est entré, j'étois sur le point de vous proposer un expedient qui les eut à mon avis satisfait à beaucoup moins. Mais comme la nouvelle que nous venons de recevoir nous fait voir que Mr. de Turenne est assuré de ses troupes, & que la Cour n'en a point qu'elle lui puisse opposer, que celles qui nous assiegent : je suis persuadé que non seulement nous leur pouvons accorder le point, mais que nous devrions nous le faire demander, s'ils ne s'en étoient point avisés. Nous avons deux avantages 1. que les deux Interêts que nous avons dans nôtre parti qui sont celui du public & celui du particulier s'y accordent fort bien ensemble, ce qui n'est pas Commun 2. que les deux chemins pour arriver aux uns & aux autres s'uniront & se retrouveront même d'assez bonne heure : ce qui est encore plus rare. L'intérêt véritable du public en la paix Generale & des Compagnies est le rétablissement de l'ordre. Votre intérêt Mr. c'est celui des autres. Le mien est de contribuer à tous ceux que je viens de marquer, & d'y contribuer de telle sorte, que nous en soyons & que nous en paroissions les auteurs. Tous les autres avantages sont attachez à celui là, & pour les avoir il faut à mon avis faire voir qu'on les méprise. Vous avez la profession publique que j'ai
 fai-

faite de ne vouloir jamais rien tirer en mon particulier de cette affaire je la tiendrai jusques au bout. Vous n'êtes pas à même condition, vous voulez Sedan & vous avez raison, Mr. de Beaufort veut l'Amirauté, & il n'a pas tort. Mr. de Longueville a d'autres prétentions, à la bonne heure. Mr. le Prince de Conty & Me. de Longueville ne veulent plus dépendre de Mr. le Prince, ils n'en dépendront plus. Pour venir à toutes ces fins, le premier preallable est de n'en avoir aucune, de songer uniquement à faire la paix Generale, de signer dès demain avec les ennemis tout les engagements les plus positifs & les plus sacrez; de joindre, pour faire encore plus de plaisir au peuple, à l'article de la paix l'exclusion du Cardinal Mazarin, comme de son Ennemi mortel; de faire avancer en diligence l'Archiduc à Pont le Verre, & Mr. de Turenne en Champagne; d'aller sans perdre un moment proposer au Parlement ce que Dom Joseph D'illescas lui a desja proposé touchant la paix Generale; de le faire opiner à nôtre mode, à quoi il ne manquera pas dans l'état où il nous verra; d'envoyer ordre aux deputez de Ruel ou d'obtenir de la Reine un lieu pour la tenue de la conference pour la paix Generale, ou de revenir dès le lendemain reprendre leurs places au Parlement. Je ne desespere pas que la Cour qui se verra à la derniere extremité n'en prenne le parti, auquel cas n'est il pas vrai qu'il n'y peut rien avoir de plus glorieux pour nous? si elle s'y pouvoit resoudre, je sçais bien que le Roi d'Espagne ne nous en feroit pas les arbitres comme nous le fait dire, mais je sçais bien aussi que

que ce que je vous disois tantôt n'être qu'une chanson ne laisseroit pas d'obliger les Ministres à garder des égards qui ne peuvent être que très avantageux à la France. Que si la Cour refuse cette proposition pourra t'elle soutenir ce refus deux mois durant, toutes les Provinces qui branlent desia ne se declareront elles pas, & l'armée de Mr. le Prince est elle en état de tenir contre celle d'Espagne, contre celle de Mr. de Turenne, & contre la nôtre ? Ces deux dernieres jointes ensemble nous inettent au dessus des apprehensions que nous avons eues jusques icy des forces étrangères. Elles dépendront beaucoup plus de nous que nous ne dépendrons d'elles, nous serons maitres de Paris par nous même, & d'autant plus seurement que nous le serons par le Parlement qui sera toujours le milieu, par lequel nous tiendrons le peuple, dont l'on n'est jamais plus assuré que quand on ne le tient pas immédiatement. La declaration de Mr. de Turenne est l'unique voye qui nous peut conduire à ce que nous n'aurions pas seulement ôsé imaginer, qui est l'union de l'Espagne avec le Parlement pour nôtre defence, en ce que la proposition pour la paix Generale devient solide & réelle, par la declaration de Mr. de Turenne. Elle met la possibilité à l'exécution, elle nous donne lieu d'engager le Parlement avec lequel nous ne pouvons rien faire, qui au moins ne soit bon en un sens: mais il n'y a que ce moment où cet Engagement soit & possible & utile. Le premier Président & le Président de Mémes sont absents & nous ferons passer ce qui nous plait dans

dans la Compagnie, sans comparaison plus aisément qu'ils s'ils étoient présents. S'ils exécutent fidèlement ce que le Parlement leur aura commandé par l'arrêt que nous lui aurons fait donner, duquel je vous ai parlé ci devant, nous aurons nôtre Compte, & nous réunirons le corps, pour le grand œuvre de la paix Generale. Si la cour s'opiniâtre à rebutter nôtre proposition, & que ceux des deputez qui sont attachés à elle ne veuillent pas suivre nôtre mouvement & refusent de courir avec nous la même fortune nous ne trouverons pas moins nôtre avantage d'un autre sens. Nous demeurerons avec le corps du Parlement dont les autres sont les deserteurs, nous en ferons encore plus Maîtres: voilà mon avis que je m'offre de signer & de proposer au Parlement, pourveu que vous ne laissiez point échaper la Conjoncture dans laquelle seule il est bon. Car s'il arrivoit du changement du côté de Mr. de Turenne devant que je l'y eusse porté; je combatrois ce sentiment avec d'autant plus d'ardeur que je le propose.

Me. de Bouillon qui m'avoit trouvé jusque là trop modéré à son gré fut surprise au dernier point de cette proposition qui lui parut bonne, parce qu'elle lui parut grande.
 „ Mr. son Mary me dit, il n'y a rien de plus
 „ beau que ce que vous me proposez, cela
 „ est possible, mais pernicieux pour tous les
 „ particuliers. L'Espagne nous promettra
 „ tout, mais elle ne nous tiendra rien, dès
 „ que nous lui aurons promis de ne travail-
 „ ler avec la Cour qu'à la paix Generale. Cet-
 „ te paix est son unique veüe & elle nous
 „ abandonne.

„ abandonnera toutes les fois qu'elle la pourra
 „ avoir. Si nous faisons tout d'un coup ce
 „ grand effect que vous proposez, elle la pou-
 „ ra avoir infailliblement en 15. jours par-
 „ ce qu'il sera impossible à la France de ne
 „ la pas faire même avec précipitation. Ce qui
 „ sera d'autant plus facile que je sçais de
 „ science certaine que les Espagnols la veu-
 „ lent en toutes manieres & même avec des
 „ conditions si peu avantageuses pour eux, que
 „ vous en seriez étonné. Cela supposé en quel
 „ état nous trouverons nous le lendemain
 „ que nous aurons fait ou plutôt procuré la
 „ paix Generale? nous aurons de l'honneur
 „ je l'avoue, mais ces honneur nous empê-
 „ chera t'il d'être les obiets de la haine & de
 „ l'exeration de nôtre cour? la Maison d'Au-
 „ triche reprendra t'elle les armes quand on
 „ vous arrêtera vous & moi quatre mois
 „ après. Vous me repondrez que nous pou-
 „ vons stipuler des conditions avec l'Espagne
 „ qui nous mettront à couvert de ces insult-
 „ tes, mais je crois avoir prévenu cette ob-
 „ jection, en vous assurant par avance,
 „ qu'elle est si pressée dans le dedans par ses
 „ necessitez domestiques, qu'elle ne balance-
 „ ra pas un moment à sacrifier à la paix to-
 „ tes les promesses les plus solennelles qu'elle
 „ nous auroit dû faire. A ces inconve-
 „ nients je n'y trouve aucun remede. Si
 „ l'Espagne nous manque dans la parole
 „ qu'elle nous aura donné de l'exclusion du
 „ Mazarin, où en sommes nous? & la gloire
 „ de la paix Generale se comparera t'elle
 „ dans l'esprit du peuple, à la conservation
 „ d'un ministre pour la perte duquel nous

„ avoir pris les armes? Vous savés quelle
„ horreur il a pour le Cardinal : je veux que
„ l'on nous tienne parole & que l'on exclue
„ du ministère le Cardinal, n'est il pas vrai
„ que nous demeurerons toujours exposés
„ à la vengeance de la Reine, aux ressentiments
„ de Mr. le Prince, & à toutes les
„ suites qu'une Cour outragée peut donner
„ à une action de cette nature? il n'y a de
„ véritable gloire que celle qui peut durer,
„ la passagere n'est qu'une fumée, celle que
„ nous tirerons de la paix est des plus legeres,
„ si nous ne la soutenons par des établissemens
„ qui joignent à la reputation de la
„ bonne intention celle de la sagesse. Sur
„ tout j'admire votre desintéressement, &
„ je l'estime mais je suis assuré, que vous
„ n'approuveriez pas le mien s'il alloit aussi
„ loin que le vôtre. Votre maison est établie
„ considérez la mienne & jetez les yeux
„ sur l'état où est cette Dame & sur celui où
„ sont le pere & les enfans. Je repondis à
„ ces raisons par toutes celles que je crus trouver
„ en abondance dans la consideration que
„ les Espagnols ne pouroient s'empêcher d'en
„ avoir pour nous, en nous voyant Maîtres
„ de Paris, de 8000. hommes de pied,
„ de 3000. chevaux à sa porte, & de l'armée
„ de l'Europe la mieux aguerrie qui marchoit
„ à nous. Je n'oubliai rien pour le persuader
„ de mes sentimens. Il fit tout ce qu'il pût pour
„ persuader les siens qui étoient de faire
„ toujours croire aux Envoyés de l'Archiduc
„ que nous étions tout à fait résolus à nous
„ engager avec eux pour la paix Generale, mais
„ de leur dire en même temps que nous
„ croions

croions qu'il feroit beaucoup mieux d'y engager le Parlement, ce qui ne se pouvoit faire que peu à peu & comme insensiblement, & d'amuser par ce moyen les envoyez en signant avec eux un traité qui ne seroit que comme un preallable de celui que l'on projettoit avec le Parlement lequel par consequent ne nous obligeroit encore à rien de tout à fait positif à l'égard de la paix Generale. Et cependant cela les contenteroit suffisamment pour faire avancer leurs troupes. Celles de mon frere ajouta Mr. de Bouillon s'avanceront en même temps, la cour étonnée en viendra à un accommodement comme dans nôtre traité avec l'Espagne. Nous nous laissons toujours un porte de derriere ouverte par la clause qui regardera le Parlement. Nous nous en servirons & pour l'avantage du public & pour le nôtre, si la Cour ne se met à la raison.

Ces considerations quoi que sages & mêmes profondes ne me convinquirent pas, parce que la conduite que Mr. de Bouillon en inferoit me paroissoit impraticable. Je concevois bien qu'il amuseroit les envoyez; mais je ne me figurois pas comment il amuseroit le Parlement, qui traitoit actuellement avec la Cour, qui avoit desia ses deputez à Ruel, & de qui toutes les faillies retomboient toujours même avec précipitation à la paix. Je connderois qu'il n'y avoit qu'une declaration publique qui le put retenir en la pente où il étoit, que selon les principes de Mr. de Bouillon, cette declaration ne se pouvoit point faire, & que ne se faisant point & le Parlement par consequent allant son chemin, nous tomberions, si quelqu'une des

cordes manquoit, dans la nécessité de recourir au peuple, ce que je tenois pour le plus mortel de tous les inconveniens.

Mr. de Bouillon m'interrompit à ces mots, *si quelqu'une de nos cordes manquoit*, pour me demander ce que j'entendois par là, & je lui repondis, par exemple, si Mr. de Turenne mourroit à l'heure qu'il est, si son armée se revoltoit comme il n'a pas tenu à Er-lac que cela ne fut. Que deviendrions nous, si nous n'avions engagé le Parlement? Des Tribuns du peuple le premier jour & le second des Valets du Comte de Fuensaldagne. C'est ma vieille chanson, *tout avec le Parlement, rien sans lui*. Nous disputames sur ce ton 3. ou 4. heures pour le moins, mais nous ne nous persuadames point, & nous convinmes d'agiter le lendemain la question chez Mr. le Prince de Conty, en presence de Mrs. de Beaufort, d'Elbeuf, de la Mothe, de Brissac, de Noirmoutier, & de Bellievre. Je sortis de chez lui fort embarrassé. J'étois persuadé que son raisonnement dans le fond n'étoit pas solide, & je le suis encore. Je croiois que la conduite que ce raisonnement inspiroit donnoit ouverture à toutes sortes de traités & scachant que les Espagnols avoient confiance en lui, je ne doutois point qu'il ne donnât à leurs envoyez tous les jours, tous les amusemens qu'il lui plairoit. J'eus encore bien plus d'appréhension en re-
venant chez moi où je trouvai une lettre en chiffre de Me. de Lesdiguieres qui me faisoit des offres immenses de la part de la Reine, comme le payement de mes dettes, des abbayes, la nomination au Cardinalat. Un petit bil-
let

let à part portoit ces paroles. *La déclaration de l'armée d'Allemagne met tout le monde ici dans la Consternation.* Je jugeay que l'on ne manqueroit pas de faire des tentatives auprès des autres, comme on faisoit auprès de moi, & je crus que puisque Mr. de Bouillon commençoit à songer aux *Petites Portes* dans un temps où tout nous rioit, les autres auroient peine à ne pas prendre les grandes, que je ne doutois pas qu'on ne leur ouvrit avec soin, depuis la déclaration de Mr. de Turenne. Ce qui m'affligeoit plus que tout le reste étoit que je ne voyois pas le fond de l'esprit & du dessein de Mr. de Bouillon. J'avois cru jusques là l'un plus vaste & l'autre plus élevé qu'ils ne me paroissent en cette occasion, qui étoit pourtant la décisive, parce qu'il y alloit d'engager ou de ne pas engager le Parlement. Il m'avoit pressé plus de 20. fois de faire ce que je lui offrois présentement, & la raison qui me donnoit lieu de lui offrir ce que j'avois toujours rejeté étoit la déclaration de Mr. son Frere, qui lui donnoit encore plus de force qu'à moi. Au lieu de la prendre il s'affoiblit, parce qu'il croioit que le Mazarin lui lâcheroit Sedan. Il s'attacha dans cette veüe à ce qui lui pouvoit donner purement, il préfera les petits Intérêts à celui qu'il pouvoit trouver à donner la paix à l'Europe. Ce pas m'a obligé de vous dire, que quoi qu'il ait eu de très grandes qualités, je doute qu'il ait été aussi capable qu'on l'a cru des grandes choses qu'il n'a pas faites. *Il n'y a point de qualitez qui déparent tant un grand homme, que de ne pas juste à prendre le momens décisif de la re-*

putation. On ne le manque presque jamais que pour mieux prendre celui de sa fortune. C'est en quoi l'on se trompe pour l'Ordinaire doublement. Il ne fut pas à mon avis habile en cette occasion, parce qu'il y voulut être fin. Cela arrive assez souvent. Nous nous trouvâmes le lendemain chez Mr. le Prince de Conty. Me. de Longueville qui étoit accouchée de son fils plus de six semaines auparavant, & dans la chambre de laquelle l'on avoit parlé plus de vint fois d'affaires ne se trouva point à ce Conseil & je crus du mystère à son absence. La matiere y ayant été débattue par Mr. de Bouillon & par moi sur les mêmes principes agitez chez lui; Mr. le Prince de Conty fut du sentiment de Mr. de Bouillon, avec des circonstances qui me firent juger qu'il y avoit de la negociation, Mr. d'Elbeuf fut doux comme un agneau, & il me parut qu'il eut encheri s'il eut ôsé, sur l'avis de Mr. de Bouillon. Le Chevalier de Frache frere de la vieille Fiennes, qui ne servoit dans nôtre parti que de double éspion sous le titre toutefois de commandant du Regiment d'Elbeuf m'avoit averti, comme j'entrois dans l'hôtel de ville, qu'il croioit son Maître commodé. Mr. de Beaufort fit assez connoître par ses manieres que Mad. de Montbazon avoit essaié de moderer ses emportemens; mais comme j'étois assuré que je l'emporterois toujours sur elle dans le fond du cœur; l'irresolution qu'il témoigna d'abord ne m'eut pas embarrassé, & enjoignant sa voix, à celle de Mrs. de Brissac, de la Mothe, de Noirmoustier, & de Bellieure, qui entrèrent tout-à-fait dans mon sentiment, j'eusse emporté

porté de beaucoup la balance, si la considération de Mr. de Ruenne qui étoit dans ce moment *la grosse Corne* du parti, & si Mr. de Bouillon qui avoit toujours gardé les anciennes mesures avec Fuenfaldagne ne m'eussent obligé de me faire honneur de ce qui n'étoit qu'un parti de nécessité. J'avois été la veille chez les Envoyez de l'Archiduc, pour essayer de penetrer s'ils étoient toujours aussi attachez à traiter avec nous sur le seul engagement que nous prendrions nous même sur la Paix Generale, qu'ils me l'avoient toujours dit, & que Mr. & Madame de Bouillon me l'avoient prêché. Je les trouvai l'un & l'autre absolument changez. Ils vouloient toujours un engagement pour la Paix Générale, mais ils le vouloient à la mode de Mr. de Bouillon, c'est-à-dire à deux fois. Il leur avoit mis dans l'esprit, qu'il seroit bien plus avantageux pour eux en cette maniere, parce que nous y engagerions le Parlement. Enfin je reconnus la main de l'ouvrier, & je vis bien que ces raisons jointes à l'ordre qu'ils avoient de se rapporter à lui de toutes choses, l'emporteroient de bien loin sur tout ce que je pourrois dire au contraire. Je ne m'ouvris point avec eux par cette considération & j'allai entre minuit & une heure chez le Président de Bellieure, pour le mener chez Croix afin d'être moins interrompus. Je leur exposai l'état des choses. Ils furent tous deux sans hesiter de mon sentiment; ils crurent que le contraire nous perdrait infailiblement & ils convinrent qu'il falloit toutefois s'y accommoder pour le present, parce que nous

dependoit absolument de l'Espagnol, & de Mr. de Turenne qui l'un & l'autre n'avoient encore de mouvements que ceux qui leur étoient inspirez par Mr. de Bouillon. Ils voulurent esperer que nous obligerions Mr. de Bouillon dans le Conseil du lendemain à revenir à nôtre sentiment, ou que nous le persuaderions nous même à Mr. de Turenne quand il nous auroit joint : mais je me flattai d'autant moins de cette esperance que ce que je craignois le plus de cette conduite pouvoit très naturellement arriver, avant que Mr. de Turenne peut être à nous. Croissi qui avoit un esprit d'expedients me dit vous avez raison, mais voici une pensée qui me vient. Dans le traité preliminaire que Mr. de Bouillon veut qu'on signe avec les Envoyez y signerez vous ? non lui répondis-je, eh bien, reprit il, prenez cette occasion pour faire entendre à ces Envoyez les raisons que vous avez de ne pas signer. Ces raisons sont les mêmes qui feroient voir à Fuenfaldagne, s'il étoit ici, que le veritable interêt de l'Espagne est la conduite que vous proposez. Peut-être que les Envoyez demanderont du temps pour en rendre compte à l'Archiduc, & en ce cas j'ose repondre que Fuenfaldagne approuvera nôtre sentiment, auquel il faudra que Mr. de Bouillon se soumette. Il n'y a rien de plus naturel que ce que je vous propose, & les Envoyez même ne s'apercevront d'aucune division dans le parti, parce que vous ne paroîtrez alleguer vos raisons que pour ne pas signer & non pour combattre l'avis de Mr. de Bouillon.

Comme cet expedient n'avoit que peu ou point

point d'inconvénient, je me résolus à tout hazard de le prendre. Je priaï Mr. de Biffac dès le lendemain matin d'aller dîner chez Madame de Bouillon & de lui dire sans affectation qu'il me voyoit un peu ébranlé sur le sujet de la signature avec l'Espagne. Je ne doutai point que Mr. de Bouillon ne fut ravi de me voir balancer à l'égard du traité particulier des Généraux, qu'il ne m'en pressât, & qu'il ne me donnât lieu de m'expliquer en présence des Envoyez.

Voilà la disposition où j'étois, quand nous entrâmes en conférence chez Mr. le Prince de Conti. Quand je connus que tout ce que nous disions Mr. de Bellievre & moi ne persuadoit pas Mr. de Bouillon; je fis semblant de me rendre à ses raisons & à l'autorité de Mr. le Prince de Conti notre Généralissime. Nous convinmes de traiter avec l'Archiduc aux termes proposez par Mr. de Bouillon, qui étoient, qu'il s'avanceroit jusques à Pont à Verre, & plus loin même, lors que les Généraux le souhaiteroient, & qu'eux n'oublieroient rien de leur part pour obliger le Parlement à entrer dans ce traité, ou plutôt à en faire un nouveau pour la Paix Générale; c'est-à-dire pour obliger le Roi à en traiter sous des conditions raisonnables, du détail desquelles le Roi Catholique se remettroit même à l'arbitrage du Parlement. Mr. de Bouillon se chargea de faire signer ce traité aussi simple que vous le voyez aux Envoyez, il ne me demanda pas seulement si je le signerois ou non. Toute la Compagnie fut satisfaite d'avoir le secours d'Espagne à si bon marché, & de demeurer dans

la liberté de recevoir les propositions que la déclaration de Mr. de Turin me obligeoit la Cour de faire à tout le monde avec profusion. On prit heure à minuit pour signer le traité dans la Chambre de Mr. le Prince de Conti à l'Hôtel de Ville. Les Envoyez s'y trouverent à point nommé, & je pris garde qu'ils m'observerent extraordinairement. Croissi qui tenoit la plume pour dresser le traité ayant commencé à l'écrire, le Bernardin se tournant vers moi me demanda si je ne le signerois pas; à quoi lui ayant répondu que Mr. de Fuenfaldagne me l'avoit défendu de la part de Mr. de Bouillon; il me dit d'un ton sérieux que c'étoit toutefois un préalable absolument nécessaire & qu'il avoit encore reçu depuis deux jours des ordres très expres sur cela de l'Archiduc. Je reconnus en cet endroit l'effet de ce que j'avois fait dire à Mr. de Bouillon par Mr. de Brissac. Mr. son Mari me pressa au dernier point. Je ne manquai pas cette occasion pour faire connoître aux Envoyez d'Espagne leurs intérêts en leur prouvant que je trouvois si peu de feureté pour moi même, aussi bien que pour tout le parti en la conduite que l'on prenoit, que je ne me pouvois résoudre à y entrer, au moins par une signature, en mon particulier. Je leur repetai l'offre que j'avois fait la veille, de m'engager à tout sans exception, si on vouloit prendre une résolution finale & décisive. Je n'oubliai rien pour leur donner ombrage (sans paroître toutefois le marquer) des ouvertures que le chemin qu'on prenoit donnoit aux accommodements particuliers,

Quoi

Quoi que je ne die les choses que par forme de recit & sans le vouloir avoir aucun dessein de combattre ce qui avoit été résolu, elles ne laisserent pas de faire une forte impression sur l'Esprit du Bernardin & au point que Mr. de Bouillon m'en parut embarrassé. Dom Francisco Pizarro qui avoit apporté de Bruxelles des ordres de se conformer entièrement aux sentiments de Mr. de Bouillon pressa son Collegue de s'y rendre. Il y consentit sans beaucoup de résistance. Je l'y exhortai moi-même, quand je vis qu'il y étoit résolu, & j'ajoutai que pour lever tout scrupule & toute la difficulté que je faisois de signer, je leur donnois ma parole, que si le Parlement s'accommodoit, je leur fournirois par des expédients que j'avois en main, tout le temps nécessaire pour retirer leurs troupes. Je fis cette offre pour deux raisons, l'une, parce que j'étois persuadé que Fuensaldagne qui étoit habile homme, ne seroit nullement de l'avis de ces Envoyez, & n'engageroit pas son armée dans le Royaume ayant aussi peu des Généraux & rien de moi. L'autre raison fut que j'étois bien aise de faire voir même à nos Généraux que j'étois si résolu à ne point souffrir de perfidie, que je m'engageois publiquement à ne pas laisser accabler, ni surprendre les Espagnols, en cas même d'accommodement du Parlement : quoique dans la même conférence j'euss plus de vingt fois protesté que je ne me separerois point de lui. Cette résolution étoit l'unique cause pour laquelle je ne voulois pas signer un traité dont il n'étoit point.

Mr.

Mr. d'Elbeuf me dit tout haut vous ne pouvez trouver que dans le Peuple les expédients dont vous venez de parler à ces Messieurs. C'est où je ne les chercherai pas, lui repondis-je, Mr. de Bouillon en repondra pour moi. Mr. de Bouillon qui eut voulu que je signasse prit la parole. Je sai, dit il, que ce n'est pas votre intention, mais je suis persuadé que vous faites contre votre intention sans le croire, & que nous gardons en signant plus d'égard pour le Parlement que vous n'en gardez vous même en ne signant pas. Car, (il abaissa sa voix à cette dernière parole, afin que les Envoyez n'en entendissent pas la suite,) nous nous reservons une porte de derrière pour sortir d'affaires avec le Parlement. Il ouvrira cette porte, lui repondis-je, quand vous ne le voudrez pas, comme il y paroît déjà, & vous la voudrez fermer quand vous ne le pourrez pas. On ne se joit pas ainsi de cette Compagnie. Mr. le Prince de Conti nous appella à cet instant. On leut le traité & on le signa. Voila ce qui nous en parut. Dom Gabriel de Toledé me dit depuis, que les Envoyez avoient donné 2000. pistoles à Madame de Montbazon & autant à Mr. d'Elbeuf.

Je revins chez moi chagrin de ce qui venoit de se passer. Le Président de Bellievre & Montresor qui m'y attendoient ne le furent pas moins que moi. Le premier me dit une parole que l'événement a justifiée & qui est digne de reflexion. „ Nous avons „ manqué aujourd'hui d'engager le Parle- „ ment, moyennant quoi tout étoit sûr, „ tout

„ tout étoit bon. Prions Dieu que tout aille
 „ bien : car si une seule de nos cordes nous
 „ manque, nous sommes perdus. Comme
 Mr. de Bellievre achevoit de parler, Noir-
 moustier entra dans ma chambre & nous dit
 que depuis que j'étois sorti de l'Hôtel de
 Ville, un valet de chambre de Laigues y
 étoit arrivé qui me cherchoit & qui ne
 m'ayant pas trouvé étoit remonté à cheval,
 sans avoir voulu parler à personne. Vous re-
 marquerés que Laigues, qui avoit une grande
 valeur mais peu de sens, & qui s'étoit fort
 lié avec moi depuis qu'il avoit vendu sa
 Compagnie aux gardes, se mit en tête de ne-
 gocier en Flandres, aussi tôt que le Bernar-
 din nous fut venu trouver. Il crut que cet
 employ le rendroit considérable dans le
 parti, il me le demanda, il m'en fit presser
 par Montresor, qui le destina dès cet in-
 stant à la charge d'Amant de Madame de
 Chevreuse qui étoit à Bruxelles. Il me re-
 presenta qu'il ne m'y seroit pas inutile dans
 la suite, que la place étoit vuide, qu'elle se
 pourroit remplir par un autre qui ne de-
 pendroit pas de moi. Enfin quoi que j'eusse
 beaucoup de repugnance à laisser aller à
 Bruxelles un homme qui avoit mon Carac-
 tere; je m'y laissai aller à ses prieres & à
 celles de Montresor, & nous lui donnâmes
 la Commission de résider auprès de l'Ar-
 chiduc. Ce valet de Chambre qu'il m'en-
 voyoit apportoit une dépêche qui me fit
 pitié. Elle ne parloit que des bonnes inten-
 tions de l'Archiduc, de la sincérité de Fuen-
 saldagne & de la confiance que nous de-
 vions prendre en eux. Enfin je n'ai jamais
 rien

rien vu de si sot. Il croioit déjà gouverner Fuenfaldague. Le beau plaisir ! d'avoir un negociateur de cette espèce dans une Cour où nous devions avoir plus d'une affaire. Noirmoustier, qui étoit son ami intime avoua que la lettre étoit impertinente, mais il ne pensa pas qu'elle le rendroit lui-même fort impertinent ; car il se mit dans la fantaisie d'aller aussi à Bruxelles, en disant qu'il confessoit qu'il y avoit de l'inconvenient d'y laisser Laigues, mais qu'il y auroit de la malhonnêteté à le révoquer & même à lui Envoyer un Collegue, qui ne fut pas son ami particulier, & d'un grade tout-à-fait supérieur au sien. Voilà ce qu'il disoit & voici ce qu'il pensoit. Il esperoit de se distinguer beaucoup par cet emploi qu'il mettroit dans la negociation, sans le tirer de la guerre ; qui lui donneroit toute la confiance du parti à l'égard de l'Espagne, & qui lui donneroit en même temps toute la consideration de l'Espagne à l'égard du parti. Nous fîmes tous nos efforts pour lui ôter cette pensée : il le voulut absolument, & il le salut. Il portoit le beau nom de la Trimouille, il étoit Lieutenant général, il brilloit dans le parti, il y étoit entré avec moi & par moi. *Voilà le malheur des guerres civiles on y fait souvent des fautes par une bonne conduite :* La conference de Bruxelles commença aussi mal, qu'il se pouvoit. Les deputez prétendirent qu'on ne leur tenoit pas la parole qu'on leur avoit donnée, de déboucher les passages, & qu'on ne laissoit pas même passer librement les cent muids de Bled. La Cour soutint quel-

le n'avoit point promis l'ouverture des passages & qu'il ne tenoit pas à elle que les cent muids de bled ne passassent. La Reine, demanda pour condition préalable à la levée du siege, que le Parlement s'engageât à aller tenir ses seances à St. Germain tant qu'il plaisoit au Roi, & qu'il promit de ne s'assembler de trois ans; mais les deputez refuserent tout d'une voix ces deux propositions, sur lesquelles la Cour se modera dès l'après-dînée même; Mr. le Duc d'Orleans ayant dit aux Députez que le Reine se relâchoit de la translation du Parlement & qu'elle se contenteroit, que lors qu'on seroit d'accord de tous les articles il allât tenir un lit de justice à St. Germain, pour verifiser la declaration qui contiendrait les articles. On moderoit aussi les trois années de defences de s'assembler à deux. Les Députez ne s'opiniâterent pas sur le premier, mais ne se rendirent pas sur le second, soutenant que le privilege de s'assembler étoit essentiel au Parlement. Ces contestations jointes à plusieurs autres irritèrent si fort les esprits, lors qu'on les feut à Paris, que l'on ne parloit de rien moins au feu de la Grand-Chambre que de revoquer le pouvoir des Députez, & de Mrs. les Generaux. Ceux ci se voyant recherchés par la Cour qui n'en avoit pas fait beaucoup de cas jusque à la declaration de Mr. de Turenne ne doutoient point qu'ils ne fissent leurs conditions encore beaucoup meilleures, lors qu'elle seroit plus embarrassée, & ils n'oublierent rien pour faire crier le Parlement & le peuple. De plus afin aussi que le Cardinal craint que tout ne dependoit pas de la

conference de Ruel; j'y contribuois de mon côté, dans la veüe de regler, ou plutôt de moderer un peu la précipitation avec laquelle le premier Président & le Président de Mémes couroient à tout ce qui paroïssoit accommodement.

Celle du 8. Mars fut tres considerable. Mr. le Prince de Conty dit au Parlement, que Mr. de Bouillon que la goutte avoit repris l'avoit prié de dire à la Compagnie les offres que faisoit Mr. de Turenne & de sa personne & de ses troupes contre le Cardinal Mazarin l'ennemi de l'Etat. J'ajoutai que comme je venois d'être averti que l'on avoit dressé la veille une declaration à St. Germain par laquelle Mr. de Turenne étoit déclaré criminel de leze Majesté; je croïois qu'il étoit nécessaire de casser cette declaration, d'autoriser ces armes par un arrêt solennel, d'enjoindre à tous les sujets du Roi de lui donner passage & subsistance, & de travailler en diligence à lui faire un fond pour le payement de ces troupes, & pour prévenir le mauvais effect que huit cens mille livres que la Cour venoit d'envoyer à Erlac pour les debaucher y pouroit produire. Cette proposition passa tout d'une voix, la joye qui parut dans les yeux & dans les avis de tout le monde ne se peut exprimer. On donna un arrêt sanglant contre Courcelles, Lavaradin & Amilly qui faisoient des troupes pour le Roi dans le pais du Maine. L'on permit aux communes de s'assembler au son du Tocfin, & de courir sus à tous ceux qui feroient des assemblées sans ordre du Parlement. Ce ne fut pas tout. Le Président de Bel-

Bellievre ayant dit à la Compagnie qu'il avoit reçu une lettre du premier Président, par laquelle il l'asseuroit que ni lui ni les autres députez ne feroient rien qui fut indigne de la confiance qu'elle leur avoit temoignée; il s'éleva un cri plutôt qu'une voix publique qui ordonna au Président de Bellievre d'envoyer dire expressément au premier Président de n'entendre à aucune proposition nouvelle, ny même de rien résoudre sur les anciennes, jusques à ce que tous les arrerages du bled promis eussent été entièrement fournis & délivrez, que tous les passages eussent été débouchez & tous les chemins ouverts pour les couriers & pour les vivres.

Le 9. on donna arrêt de faire surceoir la conférence, jusqu'à l'entière execution des promesses & de l'ouverture des passages, non seulement pour le bled; mais même pour toutes sortes de victuailles. Les plus moderez eurent peine à obtenir que l'on ajoutât à l'arrêté cette clause-ci: que l'on attendroit pour le publier, que l'on eut seu de Mr. le premier Président, si les passeports pour les bleds n'avoient pas été expediez depuis la dernière nouvelle qu'on avoit eüe de lui. Mr. le Prince de Conty dit le même jour au Parlement, que Mr. de Longueville l'avoit prié de l'asseurer qu'il partirait de Rouen sans remise, le 15. du Mois avec 7000. hommes de pied & 3000. chevaux, & qu'il marchoit droit à St. Germain. La Compagnie en temoigna une joye incroyable & pria Mr. le Prince de Conty de presser encore plus Mr. de Longueville. Le 10. M. le Doyen du Parlement de Normandie entra

au Parlement & dit que Mr. de Longeville lui avoit donné charge de déclarer à la Compagnie que le Parlement de Rennes avoit reçu avec joye la lettre & l'arrêt de celui de Paris & qu'il n'attendoit que Mr. de la Trimouille pour donner celui de jonction contre l'ennemi comun. Après qu'il eut fait ce discours, & ajouté que le Mans qui s'étoit aussi déclaré pour le parti avoit des Envoyez auprès de Mr. de Longueville; on le remercia de la part de toute la Compagnie, comme ayant porté des nouvelles tres agreables. Le 11. un Envoyé de Mr. de la Trimouille demanda audience au Parlement à qui il offroit de la part de son maître 8000. hommes de pied & 2000. chevaux qu'il prétendoit être en état de marcher dans deux jours, pourveu qu'il plût à la Compagnie de permettre à Mr. de la Trimouille de se saisir des deniers Royaux dans les Receptes Générales de Poictiers, de Niort & des autres lieux dont il étoit desia assuré. Le Parlement lui fit de grands remerciements & lui donna arrêt d'union, avec plein pouvoir sur les Receptes Générales & le pria d'avancer ces levées avec diligence.

L'Envoyé n'étoit pas sorti du Palais, quand le Président de Bellievre dit à la Compagnie que le premier Président la suplioit de lui envoyer un nouveau pouvoir d'agir à la conférence, parce que l'arrêt du jour précédent lui avoit ordonné & à lui & aux autres députez de surseoir. Le Président de Bellievre n'eut autre reponce sinon qu'on leur donneroit ce pouvoir, quand la quantité de bled qui avoit été promise auroit été reçue.

Un

Un instant après Roland bourgeois de Rheims, qui avoit maltraité personnellement & chassé de la ville Mr. de la Vieville Lieutenant de Roi dans la Province, parce qu'il s'étoit déclaré pour St. Germain, présenta requête au Parlement contre les Officiers qui l'avoient deféré à la Cour pour cette action. Il en fut loué de toute la Compagnie & on lui promit la protection.

Voilà bien de la chaleur dans le parti & vous croyez inapparemment qu'il faudra au moins un peu de temps pour l'évaporer avant que la paix se puisse faire. Nullement : elle est faite & signée le même jour 11. de Mars par les Députez qui avoient demandé le 10. un nouveau pouvoir, parce que l'ancien étoit révoqué par ces mêmes Députez auxquels on avoit refusé ce nouveau pouvoir. Voici le dénouement de ce contre temps que la postérité aura peine à croire & auquel on s'accoutuma en 4. jours.

Aussitôt que Mr. de Turenne se fut déclaré, la Cour travailla à gagner les Généraux avec beaucoup plus d'application qu'elle n'avoit fait jusques là, mais elle ne réussit pas à son gré. Me. de Montbazon pressée par Vineuil en plus d'un sens promettoit pour Mr. de Beaufort : Mais elle fit entendre à la Reine qu'elle auroit beau coup plus de peine à l'avoir, tant que je ne serois pas du marché. La Rivière ne témoignoit plus de mépris pour Mr. d'Elbeuf. Le Maréchal de la Mothe n'étoit accessible que par Mr. de Longueville, duquel la Cour ne s'assuroit pas à beaucoup près tant par la négociation d'Antonville que nous nous en assurions par la Correspondance de Vari-

carville. Mr. de Bouillon faisoit paroître depuis l'éclat de Mr. son frere plus de pente à s'accommoder avec la Cour. Vassé qui commandoit, ce me semble, son Regiment de Cavallerie l'avoit insinué par des Canaux differens à St. Germain : mais ces conditions paroïssoient bien hautes & il en falloit de grandes, pour les deux freres, qui, au poste où ils étoient n'étoient pas d'humeur à se contenter de peu des choses. Les incertitudes de Mr. de la Rochefoucault ne plaisoient pas à la Riviere, qui d'ailleurs consideroit que le compte que l'on feroit avec Mr. le Prince de Conty ne seroit jamais bien seur pour les suites, s'il n'étoit aussi arrêté par Mr. le Prince, qui sur l'article du Cardinalat de Mr. son Frere n'étoit pas de trop facile composition. Ce que j'avois répondu aux offres que j'avois reçu par Me. de Lesdignieres ne donnoit pas de lieu à la Cour de croire que je fusse aisé à ébranler.

Enfin Mr. le Cardinal Mazarin trouvoit toutes les portes de la negociation ou fermées, ou embarrassées. Ce desespoir de reussir, pour ainsi dire, fut par l'évenement plus utile à la Cour que la negociation la plus fine lui eut pû être; car il ne l'empêcha pas de negocier; le Cardinal ne s'en pouvant jamais empêcher par son naturel. Il fit toutefois que contre son ordinaire il ne se fia pas à la negociation & ainsi il amusa nos Généraux; tandis qu'il envoyoit huit cens mille livres qui enleverent à Mr. de Turenne son armée, & qu'il obligeoit les Députés de Ruel à signer une paix contre les ordres de leurs Corps. Le Président de Mémes m'a assuré plusieurs fois

fois, que cette conclusion de la paix fut purement l'effect d'un concert pris la nuit d'entre le 8. & le 9. de Mars entre le Cardinal & lui, & que le Cardinal lui ayant dit qu'il connoissoit clairement que Mr. de Bouillon ne vouloit negocier que quand Mr. de Turenne seroit à la portée de Paris & des Espagnols, c'est à dire en état de se faire donner la moitié du Royaume : lui Président de Mémes lui avoit repondu ; il n'y a de salut qu'à faire le Coadjuteur Cardinal. A cela le Cardinal repondoit, *il est pis que l'autre car on voit au moins un temps en l'autre negociation, mais celui là ne traitera jamais que pour tout le général.* Sur cela le Président de Mémes lui repliquoit, puis que les choses sont en cet état, il faut que nous payons de nos personnes pour sauver l'Etat, il faut que nous signions la paix : car après ce que le Parlement a fait aujourd'hui, il n'y a plus de mesures & peut être qu'il nous revoquera demain. Nous hazardons tout. Si nous sommes desavouez, l'on nous fermera les portes de Paris, on nous fera notre procez, on nous traitera de prevaricateurs & de traîtres. C'est à nous de nous donner des conditions qui nous donnent lieu de justifier notre procedé. Il y va de notre Interêt puis qu'il s'agit de la vie du Roy, nous les scaurons bien faire valoir contre les factieux : mais faites les telles qu'il vous plaira, je les signerai toutes, & je vai de ce pas dire au premier Président que c'est mon sentiment & l'unique expedient pour sauver le Royaume. S'il nous reussit, nous avons la paix, si nous sommes desavouez, nous affoiblirons

toûjours la faction & le mal n'en tombera que sur nous. Le Président de Mêmes en me contant ce que je viens de vous dire ajoutoit, que la *Commotion* où le Parlement avoit été le 8. jointe à la declaration de Mr. de Turenne, & à ce que le Cardinal lui avoit dit de la disposition de M. de Bouillon & de la mienne lui inspiroit cette pensée; que l'arrêt donné le 9. lequel ordonnoit aux Députés de surceoir la conférence jusqu'à ce que les bleds promis eussent été fournis, la lui confirmoit; que la chaleur qui avoit paru dans le peuple le 10. l'y fortifioit, & qu'il avoit persuadé, quoi qu'avec peine, le premier Président.

Il accompagnoit ce recit de tant de circonstances, que je crois qu'il disoit vrai. Feu Mr. le Duc d'Orleans & Mr. le Prince m'ont dit que l'opiniâtreté avec laquelle le premier Président & le Président de Mêmes defendirent le 8. le 9. & le 10. quelques Articles n'avoit gueres de raport à cette resolution que le Président de Mêmes disoit avoir prise dès le 8. Longueil un des Députés étoit persuadé de la verité de ce que disoit le Président de Mêmes. Le Cardinal Mazarin à qui j'en ai parlé depuis la guerre, me le confirma en se donnant pourtant la gloire d'avoir rectifié cet avis qui étoit, ajouta-t'il, de soit très dangereux, si je n'eusse pénétré dans les sentiment de Mr. de Bouillon & dans les vôtres. Je sçavois que vous ne vouliez pas perdre le Parlement par le Peuple & que Mr. de Bouillon vouloit preferablement à toutes choses attendre son frere.

La Paix fut donc signée après plusieurs contestations le 11. Mars, & les Deputez consentirent avec beaucoup de difficulté que le Cardinal Mazarin y signât avec Mr. le Duc d'Orléans & Mr. le Prince qui étoient les Deputez nommez par le Roi. Voici les Articles.

I.

Le Parlement se rendra à St. Germain, il y sera tenu un lit de justice où la déclaration contenant les Articles de la Paix sera publiée, après quoi il retournera à faire ses fonctions ordinaires à Paris.

I I.

N'y sera faite aucune assemblée de Chambres pour toute l'année 1649. excepté pour la reception des Officiers & pour les Mercuriales.

I I I.

Tous les arrêts rendus par le Parlement depuis le 6. Janvier seront nuls, à la reserve de ceux qui auront été rendus contre particuliers sur faits concernant la justice ordinaire.

I V.

Toutes les Lettres de Cachet, declarations & arrêts du Conseil, rendus au sujet des mouvements présens seront nuls & comme non venus.

V.

de guerre levez pour la defence
 enciez aussi-tôt après l'ac-
 Sa Majesté fera aussi
 de la Ville.

pourront reprendre que par ordre du Roi. Le Deputé de l'Archiduc sera renvoyé incessamment sans reponse.

V. I I.

Tous les papiers & meubles qui ont été pris aux particuliers & qui se trouveront en nature seront rendus.

V. I I I.

Le Prince de Conti, les Princes, Ducs & tous ceux sans exception qui ont pris les armes n'en pourront être recherchés sous quelque prétexte que ce puisse être étant déclaré par les dessus dits dans quatre jours, à compter de celui auquel les passages seront ouverts, & par Mr. de Longueville en dix, qu'ils veulent bien être compris dans le present traité.

I X.

Le Roi donnera une décharge generale pour tous les deniers Royaux qui ont été pris, pour tous les meubles qui ont été vendus, pour toutes les armes & munitions qui ont été enlevées à l'arsenal & ailleurs.

X.

Le Roi fera expedier des Lettres pour la revocation du semestre du Parlement d'Aix conformément aux Articles accordez entre les Députez de sa Majesté & ceux du Parlement & du Pais de Provence du 21. Février.

X I.

La Bastille sera remise au Roi, &c.

Mr. de
pris

Mr. son Mari s'écria, ah ! qui l'eut dit ! y avez vous seulement jamais pensé ? Non Madame lui répondis-je, je n'ai pas crû que le Parlement pût faire la Paix aujourd'hui, mais j'ai crû comme vous savez, qu'il la feroit très mal, si nous le laissions faire. Il ne m'a trompé qu'au temps. Mr. de Bouillon prit la parole ; il ne l'a que trop dit, il ne nous l'a que trop prédit, nous avons fait la faute toute entiere. Je vous confesse que ce mot de Mr. de Bouillon m'inspira une nouvelle espèce de respect pour lui, car *il est de mon sens d'un plus grand homme de sçavoir avouer sa faute que de sçavoir ne la pas faire.* Comme nous consultations sur ce qu'il y'avoit à faire, Mr. le Prince de Conti, Mr. d'Elbeuf, Mr. de Beaufort, & Mr. de la Mothe entrerent dans la chambre, qui ne sçavoient rien de la nouvelle & qui venoient chez Mr. de Bouillon lui communiquer une entreprise que St. Germain d'Achon avoit formée sur Lagny où il avoit quelque intelligence. Ils furent bien surpris de la signature de la Paix & d'autant plus que tous leurs negociateurs, selon le stile ordinaire de ces sortes d'agents, leur avoient faits voir depuis deux ou trois jours, que la Cour étoit persuadée que le Parlement n'étoit qu'une représentation, & qu'au fond il falloit conter avec les Généraux. Vassé en avoit averti Mr. de Bouillon : Madame de Montbazon avoit reçu cinq ou six billets de la Cour qui portoient la même chose. Il faut avouer que Mr. le Cardinal Mazarin Joua & couvrit très bien son jeu en cette rencontre, & il en est d'autant plus à estimer qu'il avoit à se défendre de l'imprudence

dence de la Riviere qui étoit très grande, & de l'impetuosité de Mr. le Prince qui en ce temps là n'étoit pas mediocre: Le propre jour que la Paix fut signée le Prince s'emporta contre les Députés d'une manière capable de rompre l'accommodement. Je reviens au Conseil que nous tinmes chez Mr. de Bouillon. Je vous ai déjà dit qu'il ne balança pas un moment à reconnoître qu'il n'avoit pas jugé sainement de l'état des choses. Il le dit publiquement comme il me l'avoit dit à moi seul. Il n'en fut pas ainsi des autres; nous eûmes le plaisir lui & moi de remarquer, qu'ils répondoient à leurs pensées plutôt qu'à ce qu'on leur disoit, ce qui ne manque presque jamais en ceux qui savent qu'on peut leur reprocher quelque chose avec justice. Il ne tint pas à moi de les obliger à dire leur avis les premiers. Je suppliai M. le Prince de Conti de considérer qu'il lui appartenoit par toutes sortes de raisons d'ouvrir & de fermer la scene, mais il parla si obscurément que personne n'y entendit rien. Mr. d'Elbeuf s'étendit beaucoup & ne conclut rien. Mr. de Beaufort employa son lieu commun qui étoit, d'assurer qu'il iroit toujours son grand chemin. Les Oraisons du Maréchal de la Mothe n'étoient jamais que d'une demie période, & Mr. de Bouillon dit que n'y ayant que moi dans la Compagnie qui connut bien le fond de la Ville & du Parlement, il croioit qu'il étoit nécessaire que j'agitasse la matière, sur laquelle il seroit plus facile après de prendre une bonne résolution. Voici ce que je dis

„ Nous avons fait ce que nous avons cru
„ de-

„ devoir faire, il n'en faut pas juger par les
 „ evenemens. La Paix est signée par des
 „ Deputez qui n'ont plus de pouvoir. Elle
 „ est nulle. Nous n'en savons point encore
 „ les Articles, au moins nous ne les savons
 „ pas parfaitement, mais il n'est pas diffi-
 „ cile de juger par ceux qui ont été Propo-
 „ sez ces jours passez, que ceux qui auront
 „ été arrêtez ne seront ni honnêtes ni sçeurs.
 „ C'est à mon avis sur ce fondement qu'il
 „ faut opiner, & cela supposé, je ne balan-
 „ ce point à croire que nous ne sommes
 „ plus obligez à tenir l'accommodement &
 „ que nous sommes même obligez à ne le
 „ pas tenir, par toutes les raisons & de l'hon-
 „ neur & du bon sens. Le Président Viole
 „ me mande qu'il n'y est pas seulement fait
 „ mention de Mr. de Turenne, avec lequel
 „ il n'y a que trois jours que le Parlement a
 „ donné un arrêt d'Union. Il ajoûte que
 „ Mrs. les Généraux n'ont que quatre jours
 „ pour déclarer s'ils veulent être compris
 „ dans la Paix. Mr. de Longueville & le
 „ Parlement de Rouen n'en ont que dix.
 „ Jugez si cette condition qui ne donne le
 „ temps ni aux uns ni aux autres de songer
 „ seulement à leurs intérêts n'est pas un pur
 „ abandonnement. On peut inferer de ces
 „ deux Articles quels seront les autres: &
 „ quelle infamie de les recevoir! Venons
 „ aux moyens de les refuser fondement
 „ & avantageusement pour le public & pour
 „ le particulier. Ces Articles seront rejet-
 „ tez universellement de tout le monde &
 „ même avec fureur, & c'est ce qui nous
 „ perdra si nous n'y prenons garde; parce
 „ qu'on

„ qu'on nous amusera. Le fond de l'esprit
„ du Parlement est la Paix, & vous pou-
„ vez avoir observé qu'il ne s'en éloigne
„ jamais que par faillie. Celle que vous y
„ verrez demain ou après demain sera ter-
„ rible, & si nous manquons de la prendre
„ au bond, elle tombera, comme les au-
„ tres, d'autant plus dangereusement que
„ la suite en sera décisive. Jugez de l'ave-
„ nir par le passé, voyez à quoi se sont ter-
„ minées toutes les émotions que vous avez
„ veues jusques ici dans cette Compagnie.
„ Je reviens à mon ancien avis qui est de
„ songer uniquement à la Paix générale, de
„ signer dès cette nuit un traité sur ce chef,
„ avec les Envoyez de l'Archiduc, de le
„ porter demain au Parlement, d'y ignorer
„ ce qui s'est passé aujourd'hui à la confe-
„ rence, (ce que nous pourons très-bien ne pas
„ sçavoir, puis que le premier Président
„ n'en a point encore fait part à personne.)
„ & de faire donner un arrêt par lequel il
„ soit ordonné aux Députez de la Comp-
„ gnie d'insister uniquement sur ce point, &
„ sur celui de l'exclusion du Cardinal Ma-
„ zarin : & en cas de refus de revenir à Pa-
„ ris prendre leurs places. Le peu de sa-
„ tisfaction que l'on y a eû du procedé de
„ la Cour & de la conduite même des Dé-
„ putez fait, que ce que la déclaration de
„ Mr. de Turenne toute seule rendoit très
„ possible, sera facile presentement : &
„ nous n'aurons pas besoin d'attendre, pour
„ animer davantage la Compagnie, que l'on
„ nous ait fait le raport des Articles qui l'ai-
„ griroient assurément. C'étoit ma première
„ pen-

„ pensée, & quand j'ai commencé à parler
 „ j'avois dessein de vous proposer, Mon-
 „ sieur, (dis-je à Mr. le Prince de Conti,)
 „ de vous servir du prétexte de ces Articles
 „ pour chauffer le Parlement : mais il est
 „ plus à propos d'en prévenir le raport,
 „ parce que le bruit que nous pourrions re-
 „ pandre cette nuit de l'abandonnement des
 „ Généraux jettera plus d'indignation dans
 „ les esprits, que le raport même, que les
 „ Députés déguiseront au moins de quel-
 „ ques méchantes couleurs.

Comme j'en étois là je reçus un paquet
 de Ruel, dans lequel je trouvai une secon-
 de Lettre de Viole avec un brouillon du
 traité contenant les Articles ci-dessus. Il
 ajoutoit par un Billet séparé, que le Cardinal
 Mazarin avoit signé les Articles. Toute la
 Compagnie douta encore moins, depuis la Le-
 cture de ces Lettres & de ces Articles, de la fa-
 cilité qu'il y auroit à enflammer le Parlement
 j'en conviens leur dis-je, mais je ne
 change pas pour cela de sentiment. Je suis
 encore plus persuadé qu'il ne faut point
 souffrir le retour des Députés, si l'on se re-
 sout à prendre le parti que je propose. En-
 voici la raison. Si vous leur donnez le temps
 de revenir à Paris devant que de vous de-
 clarer pour la Paix générale, il faut que
 vous leur donniez aussi le temps de faire
 leur raport, contre lequel vous ne pour-
 rez pas vous empêcher de déclamer. Que
 si vous joignez la déclaration contre eux,
 à ce grand éclat de la proposition de la Paix
 générale dont vous allez éblouir toutes
 les imaginations, il ne sera pas en nôtre
 pou-

pouvoir d'empêcher que le Peuple ne déchire à vos yeux & le premier Président & le Président de Mêmes. Vous passerez pour les Autheurs de cette tragedie, & serez formidables le premier jour & redoutés le second.

Mr. de Beaufort à qui Brillac venoit de parler à l'oreille m'interrompit à ce mot & me dit-il y a bon remede, il leur faut fermer les portes de la Ville. Il y a plus de quatre jours que tout le Peuple ne crie autre chose.

Ce n'est pas mon sentiment lui répondis-je, vous nous feriez passer dès demain pour les tirans du Parlement, dans l'esprit de ceux même de ce Corps qui auront été d'avis aujourd'hui, que vous le leur fermiez. Il est vrai reprit Mr. de Bouillon, le Président de Bellievre me le disoit cette après disnée. Il est nécessaire pour les suites, que le premier Président & le Président de Mêmes paroissent les deserteurs & non pas les Exilez du Parlement: il a raison, ajoutai-je encore, car en la premiere qualité ils y seront abhorrez toute leur vie, dans la seconde ils y feront plaints dans deux jours, & regrettez dans quatre. Mais on peut tout concilier dit Mr. de Bouillon. Laissons entrer les Députez, laissons leur faire leur raport, sans nous emporter, ainsi nous n'échaufferons pas le peuple. Vous convenez que le Parlement ne recevra pas les conditions qu'ils apporteront. Il n'y aura rien de si aisé que de les renvoyer pour essayer d'en obtenir de meilleures. En cette maniere nous ne précipiterons rien, nous nous donnerons du temps pour

pour prendre nos mesures, nous demeurerons sur nos pieds, & en état de revenir à ce que vous proposerez, avec d'autant plus d'avantage que nos armées de Mr. l'Archiduc, de Mr. de Longeville, & de Mr. de Turenne sont plus avancées.

Dès que Mr. de Bouillon commença à parler sur ce ton, je ne doutai point qu'il ne fut retombé dans l'aprehension de voir tous les Interêts particuliers confondus & anéantis dans celui de la Paix Générale, & je me ressouvins d'une reflexion que j'avois déjà faite, *qu'il est plus ordinaire aux hommes de se repentir en speculation d'une faute qui n'a pas eu un bon Evenement, que de revenir dans la pratique, de l'impression qu'ils ne manquent jamais de recevoir du motif qui les a porté à la commettre.* Je fis semblant de prendre tout de bon ce qu'il disoit, & je me contentai d'insister sur le fond, en faisant voir les inconveniens inseparables du delai, & que l'agitation du peuple qui nous pouroit à tout moment précipiter à ce qui nous deshonoreroit, nous perdrait. J'insistai sur l'instabilité du Parlement qui recevrait peut être dans quatre jours les articles qu'il détruiroit demain si nous le voulions : sur la facilité que nous aurions de procurer à toute la Chrétienté la Paix Générale ayant quatre armées en Campagne, dont trois étoient à nous & independantes de l'Espagne. J'ajoutai à cela que cette dernière qualité détruiroit à mon avis ce que Mr. de Bouillon avoit dit auparavant de la crainte qu'il avoit qu'elle ne nous abandonnât aussitôt qu'elle auroit lieu de croire que nous aurions
forcé

forcé le Cardinal Mazarin à desirer si nécessairement la Paix avec elle. Je conclus mon discours par l'offre que je fis de sacrifier de bon cœur la Coadjutorerie de Paris au sentiment de la Reine & à la passion du Cardinal, si on vouloit prendre le parti que je proposois. Je l'eusse fait avec joye à aussi grand honneur qu'eut été celui de contribuer à la Paix Générale & je ne fus pas fâché de plus de faire un peu route aux gens sur l'article des Interêts particuliers, dans une conjoncture où il est vrai qu'ils arrêtoient les plus glorieuses, les plus utiles, & les plus éclatantes actions du Monde. Mr. de Bouillon combattit mes raisons par toutes celles dont il les avoit desja combattues la première fois, & il finit en disant, je sçais que la déclaration de mon frere peut faire croire, que j'ai de grandes veüe & pour lui & pour moi & pour toute ma maison. Je n'ignore pas que ce que je viens de dire de la nécessité que je crois qu'il y a de le laisser avancer avant que nous prenions un parti décisif, doit confirmer tout le monde dans cette pensée. Je ne dis pas même que je ne l'aye & que je ne sois persuadé qu'il m'est permis de l'avoir: mais je consens que vous me fassiez tous passer pour le plus lâche des hommes, si je m'accommode jamais avec la Cour que vous ne m'ayez tous dit que vous êtes satisfaits, & je prie Mr. le Coadjuteur de me déshonorer, si je ne demeure fidèlement dans cette parole. Cette déclaration ne reussit pas à faire recevoir de toute la Compagnie l'avis de Mr. de Bouillon qui agreea cependant à tout le monde, en ce qu'en

qu'en laissant le mien pour la ressource, il
 laissoit les portes ouvertes aux negociations
 que chacun avoit ou esperoit avoir en sa ma-
 niere. *La plus commune des impru-*
dences est celle que l'on a de la possibilité des
ressources. J'eusse bien emporté, si j'eusse
 voulu, Mr. de Beaufort & Mr. le Maréchal
 de la Mothe; mais comme la consideration
 de l'armée de Mr. de Turenne, & celle de
 la confiance que les Espagnols avoient en
 Mr. de Bouillon faisoit qu'il y eut eu de la
 folie à se figurer seulement que l'on pût fai-
 re quelque chose de considerable sans lui: je
 pris le parti de me rendre avec respect, & à
 l'autorité de Mr. le Prince de Conty, & à
 la pluralité des Voix. On resolut très pru-
 demment que l'on ne s'expliqueroit point du
 détail le lendemain matin au Parlement, &
 que Mr. le Prince de Conty y diroit seule-
 ment en général que le bruit commun por-
 tant que la paix avoit été signée à Ruel, il
 avoit resolu d'y deputer pour ses Interêts &
 pour ceux de Messieurs les Généraux. Mr.
 de Bouillon jugea qu'il seroit à propos de
 parler ainsi, pour ne point temoigner au Par-
 lement que l'on fut contraire à la paix &
 pour se donner à soi même plus de lieu de
 trouver à redire aux articles en détail. On
 satisfaisoit le peuple par le dernier & l'on con-
 tentoit par le premier le Parlement, dont la
 pente étoit à l'accommodement, même dans
 les temps où il n'en aprouvoit pas les condi-
 tions: ainsi nous mitonnerons les choses
 (ce fut son mot,) jusques à ce que nous
 verrons le moment propre à les decider.
 Il se tourna vers moi en finissant, pour me

demander si je n'étois pas de ce sentiment, il ne se peut rien de mieux lui répondre, je suppose ce que vous faites : mais je crois, qu'il se pourroit quelque chose de mieux que ce que vous faites. Non, reprit Mr. de Bouillon vous ne pouvez être de cet avis, suppose que mon frere puisse être à nous dans trois semaines. Il ne sert à rien de discuter, lui repliquai-je, il y a arrêt, mais il ny a que Dieu qui nous puisse assurer qu'il soit de sa vie à nous. Je dis ce mot si à l'avanture que je fis même reflexion un moment après sur quoi je pouvois l'avoir dit; parce qu'il ny avoit rien qui parut plus certain que la marche de Mr. de Turenne. Je ne laissai pas d'en avoir quelque sorte de doute dans l'esprit. Nous sortîmes à trois heures après minuit de chez Mr. de Bouillon, où nous étions entrés à onze heures, un moment après que j'eus reçu les nouvelles de la paix qui ne fut signée qu'à 9.

Le lendemain 12. Mars Mr. le Prince de Conty dit au Parlement en 12. ou 15. paroles ce qui avoit été resolu chez Mr. de Bouillon. Mr. d'Elbeuf les paraphrasa. Mr. de Beaufort & moi qui affectâmes de ne nous expliquer de rien trouvâmes que ce que j'avois prédit du mouvement du peuple n'étoit que trop bien fondé. Mais, que j'avois prié d'être à sa teste, eut peine à se contenir dans la rue St. Honoré à l'entrée des Députés, & je me repentis plus d'une fois d'avoir jeté dans le monde, comme j'avois fait dès le matin, les plus odieux des articles & les circonstances de la signature du Cardinal Mazarin. Vous avez vu la raison pour laquelle
le

nous avions jugé à propos de les faire scier, mais il faut avouer que la guerre civile est une de ces maladies compliquées, dans lesquelles le remède que vous destinez pour la guérison d'un symptôme en aigrit quelquefois trois ou quatre autres.

Le 13. Les deputez de Ruel étant entrez au Parlement qui étoit bien emeu, Mr. d'Elbeuf desespéré d'un paquet qu'il avoit reçu de St. Germain la veille à onze heures du soir leur demanda brusquement contre ce qui avoit été arrêté chez Mr. de Bouillon, s'ils avoient traité de quelques Interêts des Généraux. Le premier Président ayant voulu repondre par la lecture du procez verbal de ce qui s'étoit passé à Ruel; il fut presque accablé par un bruit confus mais uniforme de toute la Compagnie, qui s'écria qu'il ny avoit point de paix & que le pouvoir des Députez avoit été revoqué, qu'ils avoient abandonné lachement & les Généraux & tous ceux à qui la Compagnie avoit accordé arrêt d'Union. Mr. le Prince de Conti dit assez doucement qu'il s'étonnoit qu'on eut conclu sans lui & sans les Généraux, à quoi M. le premier Président repliqua qu'ils avoient toujours protesté qu'ils n'avoient point d'autres intérêts que ceux de la Compagnie, & que de plus il n'avoit tenu qu'à eux d'y députer. Mr. de Bouillon qui commença à sortir de son logis ce jour-là, dit que le Cardinal Mazarin demeurant premier Ministre, il demandoit pour toute grace au Parlement de lui obtenir un passeport, pour sortir en seureté hors du Royaume. Le premier Président lui dit qu'on avoit eu soin de

ses intérêts, qu'il avoit insisté lui même sur la recompense de Sedan & qu'il en auroit satisfaction. Mais Mr. de Bouillon lui remontra que ce discours n'étoit qu'en l'air, & qu'il ne se sépareroit jamais des autres Généraux. Le bruit recommença avec une telle fureur, que le Président de Mémes que l'on chargeoit d'opprobre sur la signature du Cardinal Mazarin, trembloit comme la feuille. Mrs. de Beaufort & de la Mothe s'échaufferent par le grand bruit, & le premier dit en mettant la main sur la garde de son espée, vous avez beau faire, Mrs. les Députés, celui ci ne tranchera jamais pour le Mazarin. Vous voyez que j'avois raison, quand je disois chez Mr. de Bouillon, que dans le mouvement où seroient les esprits au retour des Députés, nous ne pourrions pas répondre d'un quart d'heure à l'autre. Je devois ajouter que nous ne pourrions pas répondre de nous même.

Comme le Président le Coigneux propo-
soit de renvoyer les Députés pour traiter des
intérêts de Mrs. les Généraux & pour faire
reformer les Articles qui ne plaisoient pas
à la Compagnie; l'on entendit un fort grand
bruit dans la sale du Palais qui fit peur à Mr.
Gouin, * ce qui l'obligea de se taire. Le Pré-
sident de Bellievre ayant voulu appuyer la
proposition de le Coigneux fut interrompu
par un second bruit plus grand que le pre-
mier. L'Huissier qui étoit à la porte de la
grande chambre entra, & dit d'une voix
tremblante que le Peuple demandoit Mr. de
Beaufort. Il sortit, il harangua la populace
&

* Le Président le Coigneux.

il l'apaisa pour un moment. Le fracas recommença aussi-tôt qu'il fut rentré, & le Président de Novion étant sorti hors du parquet des Huissiers pour voir ce que c'étoit y trouva un certain du Boisle-Machaut Avocat & si peu connu que je ne l'avois jamais ouï nommer. Ce Machaut qui s'étoit mis à la tête d'un nombre infini de Peuple, dont la plus grande partie avoit le poignard à la main lui dit qu'il vouloit qu'on lui donnât les Articles de la Paix, pour faire brûler par la main du boureau & dans la greve la signature du Mazarin. Que si les Députés avoient signé de leur gré, il les falloit pendre. Que si on les y avoit forcé, il falloit les desavouer. Le Président de Novion se trouva embarrassé. Il representa à du Boisle, qu'on ne pouvoit brûler la signature du Cardinal sans brûler celle de Mr. le Duc d'Orleans, mais que l'on étoit sur le point de renvoyer les Députés pour faire reformer les Articles. On n'entendoit cependant dans la sale, dans les galleries & dans la Cour du Palais que des voix confuses, point de Paix, point de Mazarin. Il faut aller à St. Germain querir nôtre bon Roi, il faut jeter dans la Riviere tous les Mazarins.

Mr. le premier Président témoigna une intrepidité extraordinaire, quoi qu'il se vit l'object de la fureur du Peuple. On ne vit pas un mouvement sur son visage, qui ne marquât une fermeté inébranlable & une présence d'esprit presque surnaturelle; ce qui est quelque chose de plus grand que la fermeté. Il prit les Voix avec la même liberté d'esprit qu'il l'auroit fait dans les au-

diances ordinaires , il prononça de même l'arrêt formé sur la proposition de M^s. le Coigneux & de Bellieure. Cet arrêt portoit que le Deputez retourneroient à Ruel pour y traiter des prétentions & des intérêts de M^s. les Généraux & de tous les autres qui étoient joints au parti, pour obtenir que Mr. le Cardinal Mazarin ne signât pas dans le traité qui se feroit tant sur ce chef que sur les autres qui se pourroient remettre en negociation. Cette declaration assez informelle ne s'expliqua point pour ce jour là plus distinctement, parce qu'il étoit plus de 5 heures du soir, quand elle fut achevée, (quoiqu'on fut au Palais dès les sept heures du matin) & parce que le Peuple étoit si fort animé, que l'on apprehendoit qu'il n'enfoncât les portes de la grande Chambre. On proposa à Mr. le premier Président de sortir par les greffes, par lesquels il se pourroit retirer en son logis sans être vu. A cela il répondit ces mots, la Cour ne se cache jamais. Si j'étois assuré de perir, je ne commettrois pas cette lâcheté, qui de plus ne serviroit qu'à donner de la hardiesse aux seditieux. Ils me trouveroient bien dans ma maison, s'ils croyoient que je les eusse apprehendé ici. Comme je le priois de ne se point exposer que je n'eusse fait mes efforts pour adoucir le peuple, il se tourna vers moi d'un air moqueur & il me dit cette parole memorable. *Hé ! mon bon Seigneur, dites le bon mot.* Il me temoignoit assez par là qu'il me croioit auteur de la sedition, en quoi il me faisoit une horrible injustice. Je ne me sentis pourtant en cette occasion touché

ché d'aucun mouvement, que de celui qui me fit admirer l'intrepidité de cet homme, que je laissai entre les mains de Caumartin, afin qu'il le retint, jusqu'à ce que je revinsse à lui. Je priai Mr. de Beaufort de demeurer à la porte du parquet des huissiers, pour empêcher le Peuple d'entrer & le Parlement de sortir. Je fis le tour par les buvettes, & quand je fus dans la grande salle, je montai sur un banc de Procureur où ayant fait un signe de la main, tout le monde cria silence pour m'écouter. Je dis tout ce que je pûs pour calmer la sedition. Du Boille s'avancant alors, & me demandant avec audace, si je lui repondois que l'on ne tiendrait pas la Paix qui avoit été signée à Ruel: je lui repondis que j'en étois très assuré, pourvû que l'on ne fit point d'émotion, mais que l'émotion continuant, on obligerait les gens le mieux intentionnés pour le parti, de chercher toutes les voyes d'éviter de pareils inconveniens. Je jouai en un quart d'heure trente personnages differens. Je menaçai, je commandai, je suppliai. Enfin comme je crus me pouvoir assurer du moins de quelques instans; je revins dans la grande chambre, je mis devant moi Mr. le premier Président en l'embrassant. Mr. de Beaufort en usa de la même maniere avec Mr. le Président de Mêmes, & nous sortîmes ainsi avec le Parlement en corps & les huissiers à la tête. Le Peuple fit de grandes clameurs, & nous entendîmes même quelques voix qui criaient *Republique*, mais on n'attenta rien contre nous. Mr. de Bouillon courut plus de peril que personne, ayant été couché en

joue par un misérable de la lie du Peuple qui le prenoit pour Mazarin.

Le 14. on arrêta, après de grandes contestations, que l'on feroit le lendemain au matin lecture de ce procez verbal de la conference de Ruel, & des mêmes Articles dont on n'avoit pas voulu seulement entendre parler la veille.

Le 15. ce procez verbal & ces Articles furent lus, ce qui ne se passa pas sans beaucoup de chaleur & de picoterics. On arrêta enfin de concevoir l'arrêt en ces termes.

La Cour a accepté l'accommodement & le traité. Elle a accordé que les Députés du Parlement retourneront à St. Germain, pour faire instance & obtenir la reformation de quelques Articles, sçavoir de celui d'aller tenir un lit de justice à St. Germain: de celui qui défend l'assemblée des chambres, que Sa Majesté sera très-humblement suppliée de permettre en certains cas: de celui qui permet les prêts, qui est le plus dangereux de tous pour le public, à cause des conséquences. Et les Députés y traiteront aussi des intérêts de Mrs. les Généraux & de ceux qui se sont declarez pour le parti conjointement avec ceux qu'il leur plaira de nommer, pour aller traiter particulièrement en leur nom.

Le 16. Comme on lisoit cet arrêt, Machaut remarqua qu'au lieu de mettre, *faire instance & obtenir* on avoit écrit *faire instance d'obtenir*, & il soutint que le sentiment de la Compagnie avoit été que les Députés fissent *instance & obtinssent* & non pas qu'ils fissent *instance d'obtenir*.

Le

Le premier Président, & le Président de Mêmes s'opiniâtrèrent pour le contraire : la chaleur fut grande dans les esprits & comme on étoit sur le point de deliberer; Saintot Lieutenant des Ceremonies rendit au premier Président une Lettre de Mr. le Tellier qui lui ternoignoit la satisfaction que le Roi avoit du jour précédent, & qu'il lui envoyoit des passeports pour les Députez des Généraux. Cette petite pluie abatit le vent qui s'étoit élevé, & on ne parla plus de la question. Miron Conseiller & Député du Parlement de Rouen qui dès le 13. s'étoit plaint en forme au Parlement de ce qu'on avoit fait la Paix sans appeller sa Compagnie & qui y étoit encore le 16 fut à peine écouité. Le premier Président lui dit simplement que s'il avoit les memoires concernant les intérêts de son corps, il pourroit aller à la conference. On se leva ensuite & les Députez partirent dès l'après dînée, pour se rendre à Ruel. Je vais vous raconter ce qui se passa à l'Hôtel de Ville. Le soir du 16. Le bruit qu'il y eut dans le Palais le 13. Obligea le Parlement à faire garder les portes du Palais par les Compagnies Colonelles de la Ville qui étoient encore plus animées contre la Paix Mazarine, (c'est ainsi qu'ils l'appelloient,) que les Canailles; mais que l'on ne redoutoit pourtant pas tant, parce que l'on sçavoit qu'au moins les Bourgeois dont elles étoient composées ne vouloient pas le pillage. Celles que l'on établit ce jour là à la garde du Palais furent choisies du voisinage comme les plus intéressées à l'empêcher, & il se trouva, qu'elles étoient en effet

très

très dependantes de moi , parce que je les avois toujours ménagées comme étant fort proches de l'Archevêché ; & qu'elles s'étoient en apparence attachées à Mr. de Champlastreux fils du premier Président, parce qu'il étoit leur Colonel. Ce rencontre m'étoit très fâcheux & faisoit qu'on auroit lieu de m'attribuer le desordre dont elles menaçoient quelquefois , & que l'autorité que Mr. de *Champlastreux* y eut deu avoir par sa charge lui pourroit donner par l'évenement l'honneur de l'obstacle qu'elles faisoient au mal. Cet embarras est rare & cruel, & c'est peut-être un des plus grands , où je me sois trouvé. Ces gardes si bien choisies furent dix fois sur le point d'insulter le Parlement & insultèrent des Conseillers & des Présidents en particulier. Ils menacèrent le Président de Thoré , sur le quai proche de l'horloge , de le jeter dans la rivière. Je ne dormois ni jour ni nuit en ce temps là pour empêcher le desordre. Le premier Président & ses adherans prirent une telle audace de ce qu'il n'arrivoit point de mal , qu'ils en prirent même avantage contre nous , & picoterent pour ainû dire les Généraux par des plaintes & par des reproches dans des moments où le peuple eut infailliblement déchiré malgré eux le Parlement, si les Généraux eussent reparti assés haut pour se faire entendre du peuple. Le Président de Mêmes les piqua sur ce que les troupes n'avoient pas agi avec assez de vigueur , & Payen Conseiller de la Grande Chambre dit des Impertinences ridicules à Mr. de Bouillon , qui les souffrit avec

avec une moderation merveilleuse , mais qui ne l'empêcha pas de faire une serieuse reflexion & de me dire en sortant du Palais, que j'en connoissois mieux le terrain que lui. Il vint le soir à l'hôtel de Ville, & y fit à Mr. le Prince de Conty , & aux autres Généraux le discours dont voici la substance.

„ Je n'eusse jamais cteu ce que je vois du
 „ Parlement. Il ne veut pas le 13. ouir seulement nommer la paix de Ruel , & il la
 „ reçoit le 15. à quelques articles près. Il
 „ fait partir le 16. sans limiter ny regler leur
 „ pouvoir, ces mêmes Députez qui ont signé la paix contre ses ordres. Ce n'est pas
 „ assez, ils nous chargent d'opprobre parce
 „ que nous nous plaignons de ce qu'il a traité
 „ sans nous, & parce qu'il a abandonné
 „ Mr. de Longueville & Mr. de Turenne.
 „ C'est peu, il ne tient qu'à nous de les laisser étrangler; il faut qu'au hazard de nos
 „ vies nous sauvions la leur, & je conviens
 „ que la bonne conduite le veut, ce n'est pas,
 „ Monsieur, dit-il, en se tournant vers moi, pour blamer ce que vous avez toujours dit sur ce sujet, c'est pour condamner ce que nous avons toujours répondu.
 „ Je conviens, Monsieur, continua t'il en s'adressant à Mr. le Prince de Conty, qu'il n'y a qu'à périr avec cette Compagnie. Si on la laisse en l'état où elle est, je me rendrai à l'avis que Mr. le Coadjuteur ouvrit dernièrement chez moi & je suis
 „ persuadé que si V. A. differe à l'exécuter, nous aurons dans deux jours une paix plus honteuse & moins seure que la première.

Comme la Cour qui avoit de moment à

autre des nouvelles de toutes les démarches du Parlement ne doutoit presque plus qu'il ne se rendit bien-tôt, & que par cette raison elle se refroidissoit beaucoup à l'égard des negociations particulieres; le discours de Mr. de Bouillon les trouva dans une disposition à prendre feu. Ils entrèrent dans son sentiment, on n'agita plus que la maniere, l'on convint de tout. Et il fut résolu que le lendemain à trois heures on se trouveroit chez Mr. de Bouillon, où l'on seroit plus en repos qu'à l'Hôtel de Ville, pour y concerter les formes dont nous porterions la chose au Parlement. Je me chargeai d'en conferer le soir avec le Président de Bellievre qui avoit toujours été de mon sentiment sur cet Article, & comme nous allions nous separer, Mr. d'Elbeuf reçut un billet de chez lui, qui portoit que Dom Gabriel de Toledo y étoit arrivé. Nous ne doutâmes pas qu'il n'aportât la ratification du traité que Mrs. les Généraux avoient signé & nous l'allâmes voir dans le Carosse de Mr. d'Elbeuf, Mr. de Bouillon & moi. Il apportoit effectivement la ratification de Mr. l'Archiduc, mais il venoit particulièrement pour essayer de renouer le traité pour la Paix générale que j'avois proposé. Comme il étoit d'un naturel assez impetueux, il ne se pût empêcher de témoigner même un peu aigrement à Mr. d'Elbeuf & un peu sèchement à Mr. de Bouillon, qu'on n'étoit pas fort satisfait d'eux à Bruxelles. Il leur fut aisé de le contenter en lui disant que l'on venoit de prendre la resolution de revenir à ce traité, qu'il étoit venu tout à propos

pos pour cela & que le lendemain il en verroit des effets. Il vint souper avec Madame de Bouillon qu'il avoit connu autrefois lors qu'elle étoit Dame du Palais de l'Infante, & il lui dit en confidence que l'Archiduc lui feroit obligé, si elle pouvoit faire en sorte que je reçusse dix mille pistoles que le Roi d'Espagne l'avoit chargé de me donner de sa part. Mme. de Bouillon n'oublia rien pour me le persuader, mais elle n'y réussit pas. Je m'en démêlai avec beaucoup de respect, mais d'une manière qui fit connoître aux Espagnols, que je ne prendrois pas aisément leur argent. Ce refus m'a coûté cher depuis, non par lui même en cette occasion, mais par l'habitude, qu'il me donna à prendre la même conduite dans des conjonctures où il eut été du bon sens de recevoir ce qu'on m'offroit; quand même je l'eusse dû jeter dans la Rivière. *Ce n'est pas toujours jeu seur de refuser de plus grand que soi.* Comme nous étions en conversation après souper dans le Cabinet de Mme. de Bouillon, Briquemant y entra avec un visage consterné. Il la tira à part, & ne lui dit qu'un mot à l'oreille. Elle fondit d'abord en larmes, & en se tournant vers Gabriel de Toledé, & vers moi; hélas s'écria-t'elle nous sommes perdus, Mr. de Turenne est abandonné. Le Courier entra au même instant qui nous conta succinctement la chose. Tous les Corps avoient été gagnés par l'argent de la Cour, & toutes les troupes lui avoient manqué, à la réserve de deux ou trois Regiments. Mr. de Turenne avoit fait beaucoup que de n'être point ar-

rêté

rété, & il s'étoit retiré lui cinq ou sixième chez Madame la Landgrave de Hesse sa parente, & son amie. Mr. de Bouillon fut atterré de cette nouvelle, & j'en fus presque aussi touché que lui. Je ne sçais si je me trompai, mais il me parut que Dom Gabriel de Toledé n'en fut pas trop affligé; soit qu'il crut que nous n'en ferions que plus dependans de l'Espagne, soit que son humeur gaye & enjouée, s'emportât sur l'interêt de parti. Mr. de Bouillon pensa un demi quart d'heure après aux expédiens de reparer cela, & nous envoyames chercher le Président de Bellievre qui venoit de recevoir un billet de Mr. le Maréchal de de Villeroi, qui lui mandoit cette nouvelle. Ce billet portoit que le premier Président & le Président de Mémes avoient dit, que si les affaires ne s'accommodoient pas, ils ne retourneroient plus à Paris. Mr. de Bouillon qui en perdant sa principale considération dans la perte de l'Armée de Mr. de Turenne, jugeoit bien que les esperances qu'il avoit conçues d'être l'arbitre du parti n'étoient plus fondées, revint tout à coup à la premiere disposition de porter les choses à l'extrémité. Il prit sujet de ce billet du Maréchal de Villeroi, pour nous dire que nous pouvions juger par ce que le premier Président & le Président de Mémes avoient dit, que ce que nous avions projeté la veille ne recevroit pas grande difficulté dans son execution. Je reconnois de bonne foi que je manquai beaucoup en cet endroit de la présence d'esprit qui y étoit nécessaire, car au lieu de me tenir couvert devant Dom

Gabriel de Tolède, & de me réserver à m'ouvrir à Mr. de Bouillon, quand nous serions demeurez le Président de Bellievre & moi seuls avec lui; je lui repondis, que les choses étoient bien changées, & que la desertion de l'Armée de Mr. de Turenne faisoit que ce qui la veille étoit facile dans le Parlement, y seroit le lendemain impossible & même ruineux. Je m'étendis sur cette matiere, & cette imprudence me jetta dans des embarras dont j'eus bien de la peine à me démêler. Dom Gabriel de Tolède qui avoit ordre de s'ouvrir avec moi s'en cacha au contraire avec soin, dès qu'il me vit changé sur la nouvelle de Mr. de Turenne, & il fit parmi les Généraux des Caballes qui me donnerent beaucoup de peine, comme je le dirai.

Mr. de Bouillon qui se sentoît, & qui ne pouvoit nier que ses délais n'eussent mis les affaires dans l'état où elles étoient, coula dans les commencements d'un discours qu'il adressoit à Dom Gabriel, comme pour lui expliquer le passé, il coula dis-je que c'étoit au moins une espece de bonheur, que la nouvelle de la desertion des troupes de Mr. de Turenne fut arrivée avant que l'on eût executé ce que l'on avoit résolu de proposer au Parlement. parce que, ajouta-t'il, le Parlement voyant que le fondement sur lequel on l'eût engagé lui eût manqué, auroit tourné tout à coup contre nous, au lieu que nous sommes en état de fonder de nouveau la proposition, & c'est surquoi nous avons, ce me semble, à délibérer. Ce raisonnement me parut d'abord faux, parce qu'il

qu'il supposoit qu'il y eut une nouvelle proposition à faire, ce qui étoit pourtant le fond de la question. Je n'ai jamais vû homme qui entendit cette figure comme Mr. de Bouillon. Il m'avoit souvent dit, que le *Comte Maurice avoit accoutumé de reprocher à Barneveldt, à qui il fit depuis trancher la tête, qu'il renverseroit la Hollande, en donnant toujours le change aux Etats par la supposition certaine de ce qui faisoit la question.* J'en fis ressouvenir en riant Mr. de Bouillon au moment dont il s'agit, & je lui soutins qu'il n'y avoit plus rien qui pût empêcher le Parlement de faire la Paix; que tous les efforts par lesquels on prétendoit l'arrêter l'y précipiteroient & qu'il falloit deliberer sur ce principe. La contestation s'échauffant Mr. de Bellievre proposa d'écrire ce qui se diroit de part & d'autre. Voici ce que je lui dictai.

Je vous ai dit plusieurs fois que *toute Compagnie est Peuple & qu'ainsi tout y dépend des instans*, vous l'avez éprouvé peut-être plus de cent fois depuis deux mois, & si vous aviez assisté aux assemblées du Parlement, vous l'auriez observé plus de mille. Ce que j'y ai remarqué de plus, est que les propositions n'y ont qu'une fleur & que telle qui y plaît fort aujourd'hui y déplaît demain à proportion. Ces raisons m'ont obligé jusqu'ici à vous presser de ne pas manquer l'occasion de la déclaration de Mr. de Turenne, pour engager le Parlement d'une manière qui le puisse. Rien ne pouvoit produire cet effet que la proposition de la Paix générale, qui nous donnoit lieu de demeurer armés dans le temps de la négociation. Quoi

Quoique Dom Gabriel ne soit pas François, il sçait assez nos manieres pour ne pas ignorer qu'une proposition de cette nature qui va à faire faire la paix à son Roi malgré son consentement demande de grands préalables dans un Parlement, au moins quand on la veut porter jusques à l'effet. Quand on ne l'avance que pour amuser les auditeurs, ou pour donner un prétexte aux particuliers d'agir avec plus de liberté, comme nous le fîmes dernièrement, lorsque Dom Joseph de Illéscas eut son audience du Parlement, on la peut hazarder plus legerement, parce que le pis est qu'elle ne fasse point son effet. Mais quand on pense à le faire effectivement réüssir, & quand même on s'en veut servir, en attendant qu'elle réüssisse, à fixer une Compagnie; je mets en fait qu'il y a encore plus de peril à la manquer en la proposant legerement, qu'il n'y a d'avantage à l'emporter en la proposant à propos. Le seul nom de l'Armée de Weymar étoit capable d'éblouir dès le premier jour le Parlement. Je vous le dis, vous eutes vos raisons de differer, je m'y suis soumis. Le nom & l'Armée de Mr. de Turenne l'eût encore apparemment emporté, il n'y a que trois ou quatre jours. Je vous le repetai, vous eutes vos considerations pour attendre. Je les crois justes, je m'y suis rendu. Vous revintes hier à mon sentiment, & je ne m'en départis pas, quoique je connusse que la proposition dont il s'agissoit avoit déjà beaucoup perdu de sa fleur: mais je crus que nous l'aurions fait réüssir, si l'Armée de Mr. de Turenne lui eût pas manqué, non pas

peut être avec autant de facilité que les premiers, mais au moins avec la meilleure partie de l'effet qui nous étoit nécessaire. Cela n'est plus, qu'est-ce que nous avons pour nous appuyer dans le Parlement? la proposition de la Paix générale, nos troupes? vous voyez ce qu'ils nous en ont dit eux-même aujourd'hui dans la Grand' Chambre. A l'égard de l'Armée de Mr. de Longueville, vous sçavez ce que c'est, nous la disons de 7000. hommes de pied, & de 3000. chevaux, & nous ne disons pas vrai de plus de la moitié. Vous n'ignorez pas que nous l'avons tant promise & que nous l'avons si peu tenue que nous n'en oserions plus parler. A quoi nous servira-t'il donc de faire au Parlement la proposition de la paix générale, qu'à lui faire croire & dire que nous n'en parlons que pour rompre la particuliere? ce qui sera le vrai moyen de la faire desirer à ceux qui n'en veulent point. Voilà l'esprit des Compagnies & plus de celle-là que de toute autre. Si nous executons ce que nous avons résolu, nous n'aurons pas 40. voix qui aillent à ordonner aux Députés de revenir à Paris, en cas que la Cour refuse ce que nous lui proposerons. Tout le reste n'est que paroles qui n'engageront à rien le Parlement, & la Cour en sortira aussi par des paroles: cependant nous ferons croire à tout Paris & à St. Germain que nous avons un très-grand concert avec l'Espagne.

Le Président de Bellievre ayant lu notre écrit en presence de Mr. & de Madame de Bouillon, & de Mr. de Brissac qui revenoit du Camp; nous nous aperçumes en moins

de

de rien; que Dom Gabriel qui y étoit aussi présent, n'avoit pas plus de connoissance de nos affaires que nous en pouvions avoir de celles de Tartarie. Il avoit d'ailleurs de l'esprit, de l'enjouement, de l'agrément, peut-être même de la capacité: mais je n'ai gueres vu d'ignorance plus crasse, au moins par rapport aux matieres dont il s'agissoit. C'est une grande faute que d'envoyer de tels Negociateurs. Il nous parut que Mr. de Bouillon ne contesta nôtre écrit qu'autant qu'il fut necessaire pour faire voir à Dom Gabriel qu'il n'étoit pas de nôtre avis, & je n'en suis pas en effet, me dit-il à l'oreille. Je vous en dirai demain la raison. Je trouvai en arrivant chez moi une lettre de Laigues, où il n'y avoit que deux ou trois lignes en lettres ordinaires & 17. pages de chiffre. Je passai le reste de la nuit à la dechiffrer, & je ne rencontrai pas une syllabe qui ne me donnât une nouvelle douleur. La lettre étoit écrite de la main de Laigues, mais elle étoit en commun à lui & à Noirmoutier. La substance étoit, que nous avions eu tout le tort du monde de souhaiter que les Espagnols ne s'avancassent pas dans le Royaume, que tous les Peuples étoient si animez contre Mazarin & si bien intentionnez pour le parti & pour la défense de Paris, qu'ils venoient de toutes parts au devant d'eux. Que nous ne devions point apprehender que leur marche nous fît tort dans le public, que Mr. l'Archiduc étoit un saint, qui mourroit plutôt de dix mille morts, que de prendre des avantages desquels on ne seroit pas convenu. Que Mr. de Fuensaldagne étoit un

homme net, de qui dans le fond il n'y avoit rien à craindre. La conclusion étoit que le gros de l'Armée d'Espagne feroit tel jour à Vadoncourt, l'avant-garde tel jour à Pont-à-Verre, qu'elle y séjourneroit quelques autres jours, après lesquels Mr. l'Archiduc faisoit état de se venir poster à Dammartin. Que le Comte de Fuensaldagne leur avoit donné des raisons si solides pour cette marche, qu'ils ne s'étoient pas pu défendre d'y donner les mains, & même de l'approuver; qu'il les avoit prié de m'en donner part en mon particulier, & de m'asseurer qu'il ne feroit rien que de concert avec moi. Je voiois le Parlement plus éloigné que jamais de s'engager dans la guerre, à cause de la desertion de l'Armée de Mr. de Turenne: je voiois les Députés à Ruel plus hardis que la première fois par le succès de leur prévarication: je voiois le peuple de Paris aussi disposé à faire entrée à l'Archiduc qu'il l'eût pu être à Mr. le Duc d'Orléans: je voiois que ce Prince avec son chapelet toujours à la main, & Fuensaldagne avec son argent, y auroient en huit jours plus de pouvoir que nous tous. Je voiois que le dernier qui étoit un des plus habiles hommes qu'il y ait, avoit tellement mis la main sur Noirmoutier & sur Laigues, qu'il les avoit comme enchantés. Je voiois que Mr. de Bouillon retomboit dans ses premières propositions de porter toutes les choses à l'extrémité. Je voiois que la Cour qui se croioit assurée du Parlement, y précipitoit nos Généraux par le mépris qu'elle recommençoit d'en faire. Je voiois que toutes ces dispositions

nous conduisoient à une sedition populaire qui étrangleroît le Parlement qui mettroit les Espagnols dans le Louvre , qui renverseroit peut-être l'Etat. Je vois sur le tout que le credit que j'avois chez le peuple & par Mr. de Beaufort & par moi-même, & les noms de Noirmoutier & de Laigues qui avoient mon caractère, me donneroient le triste & le funeste honneur de ces fameux exploits, dans lesquels le premier soin du Comte de Fuensaldagne seroit de m'aneantir moi-même.

Je resolus d'aller communiquer ces pensées à mon Pere qui depuis plus de vingt ans étoit retiré dans l'Oratoire & qui n'avoit jamais voulu entendre parler de mes intrigues. Il me vint une pensée de contribuer sous main par tout ce qui seroit en moi, à la paix, pour affermer l'Etat qui me paroissoit sur le panchant de sa ruine, & de m'y opposer en apparence pour me maintenir avec le Peuple, & pour demeurer toujours à la tête d'un parti non armé, que je pourrois armer & ne pas armer dans la suite, selon les occasions. Cette imagination, quoi que non digerée, tomba d'abord dans l'esprit de mon Pere qui étoit naturellement fort modéré, & cela commença à me faire croire qu'elle n'étoit pas si extreme qu'elle me l'avoit paru d'abord. Après l'avoir discutée elle ne nous parut pas même si hazardenne à beaucoup près, & je me ressouvins de ce que j'avois observé quelquefois ; *que tout ce qui paroît hazardeux & ne l'est pas, est presque toujours sage.* Ce qui me confirma encore fut que mon Pere qui avoit reçu deux jours au-

paravant des offres avantageuses pour moi de la Cour, par la voye de Mr. de Liancourt, convenoit que je n'y pourrois trouver aucune seureté, nous dégraisâmes, pour ainsi dire, nôtre proposition, nous la revétimes de ce qui pouvoit lui donner & de la couleur & de la force, & je me resolus de prendre ce parti, & de l'inspirer dès l'après dînée, s'il m'étoit possible, à Mrs. de Bouillon, de Beaufort & de la Mothe-Houdancour. Mr. de Bouillon remit l'assemblée jusques au lendemain. Je confesse que je ne me doutai point de son dessein, & que je ne m'en aperçus que le soir, où je trouvai Mr. de Beaufort très-persuadé que nous n'avions plus rien à faire qu'à fermer les portes de Paris aux Députés de Ruel, qu'à chasser le Parlement, qu'à nous rendre maîtres de l'Hôtel de Ville, & qu'à faire avancer l'Armée d'Espagne dans nos Fauxbourgs. Comme le Président de Bellievre venoit de m'avertir que Madame de Montbazon lui avoit parlé dans les mêmes termes, je me le tins pour dit, & je commençai là à connoître la sottise que j'avois faite de m'ouvrir au point que je m'étois ouvert en présence de Dom Gabriel de Toledé chez Mr. de Bouillon. J'ai sçu depuis par lui-même qu'il avoit été quatre ou cinq heures la nuit suivante chez Madame de Montbazon à qui il avoit promis vint mille écus comptant & une pension de six mille en cas qu'elle portât Mr. de Beaufort à ce que Mr. l'Archiduc desiroit de lui. Il n'oublia pas les autres & il eut à bon marché Mr. d'Elbeuf. Il donna à connoître au Maréchal de la Mothe & à moi, que

que le Catholicon d'Espagne n'avoit pas été épargné dans les drogues qui se debiterent dans cette conversation. Tout le monde m'y parut persuadé, que la desertion des troupes de Mr. de Turenne ne nous laissoit plus de choix pour le parti qu'il y avoit à prendre, & que l'unique étoit de se rendre, par le moyen du peuple, les maîtres du Parlement & de l'Hôtel de Ville. Je vous ennuierois, si je rebattois ici les raisons que j'alléguai contre ce sentiment. Mr. de Bouillon aiant perdu l'Armée d'Allemagne, & par consequent ne se voyant plus assez considerable pour tirer de grands avantages du côté de la Cour, ne craignoit plus de s'engager pleinement avec l'Espagne. Il ne voulut point concevoir ce que je disois, mais j'emportai Mrs. de Beaufort & de la Mothe, auxquels je fis comprendre qu'ils ne trouveroient pas une bonne place dans le parti qui seroit réduit dans quinze jours à dependre du Conseil d'Espagne. Le Maréchal de la Mothe n'eut aucune peine de se rendre à mon sentiment: mais comme il sçavoit que Dom Francisco Pizarro étoit parti la veille pour aller trouver Mr. de Longueville avec qui il étoit intimement lié; il ne s'expliquoit pas tout-à-fait decilivement. Mr. de Beaufort ne balança pas, quoique je reconnusse à mille choses, qu'il avoit été bien catechisé par Madame de Montbazou, dont je remarquois de certaines expressions toutes épiciées. Mr. de Bouillon me dit avec émotion: „mais si nous eussions ravagé le Parlement, (& vous le vouliez dernièrement,) & que l'Armée d'Allemagne nous eût man-

„ que comme elle a fait, n'aurions-nous pas
„ été dans le même état où nous sommes ?
„ Vous faisiez pourtant vôtre compte en ce
„ cas-là de soutenir la guerre, avec nos troupes,
„ avec celles de Mr. de Longueville, avec
„ celles qui se font à present pour nous dans
„ toutes les Provinces du Royaume. Ajou-
„ tez, Monsieur, lui répondis-je, *avec le Parle-*
ment de Paris déclaré & engagé pour la paix
generale. Car si ce même Parlement qui ne
s'engage pas sans Mr. de Turenne, avoit
une fois été engagé, il seroit aussi judicieux
de fonder sur lui, qu'il l'est à mon avis à cer-
te heure de n'y rien compter. Les Compagnies
vont toujours devant elles, quand elles ont
été jusques à un certain point, & leur re-
tour n'est point à craindre quand elles sont
fixées. La proposition de la paix generale
l'eût fait à mon avis dans le moment de la
Déclaration de Mr. de Turenne. Nous avons
manqué ce moment; je suis convaincu qu'il
n'y a plus rien à faire de ce côté-là, & je
crois même, Monsieur, que vous en êtes per-
suadé comme moi. La seule difference est,
que vous croyez que nous pouvons soutenir
l'affaire par le peuple, & je crois que nous
ne le devons pas. Mr. de Bouillon me dit,
ne contestons point. Supposé qu'il ne se
faille point servir du peuple dans cette con-
joncture, que faut-il faire? quel est vôtre
avis? il est bizarre & extraordinaire, lui re-
pliquai-je. Le voici, nous ne pouvons em-
pêcher la paix, sans ruiner le Parlement par
le peuple. Nous ne sçaurions soutenir la
guerre par le peuple, sans nous mettre dans
la dependance de l'Espagne, nous ne sçau-
rions

rions avoir la paix avec St. Germain que nous ne consentions à voir le Mazarin dans le Ministère. Mr. de Bouillon qui, avec la physionomie d'un bœuf, avoit la perspicacité d'une aigle, ne me laissa pas achever. Je vous entends, me dit-il, vous voulez laisser faire la paix & vous voulez en même temps n'en pas être. Je veux faire plus, lui répondis-je, car je m'y veux opposer mais de ma voix seulement, & de celle des gens qui voudront bien hazarder la même chose. Je vous entends encore, reprit Mr. de Bouillon, voilà une grande & belle pensée. Elle vous convient, elle peut même convenir à Mr. de Beaufort, mais elle ne convient qu'à vous deux. Si elle ne convenoit qu'à nous deux, lui repartis-je, je me couperois plutôt la langue que de la proposer. Si vous voulez jouer le même personnage que nous, & si vous ne croyez pas le devoir; celui que nous jouerons ne vous conviendra pas moins, parce que vous vous en pourrez très bien accommoder. Je suis persuadé que ceux qui persisteront à demander pour condition de l'accommodement l'exclusion du Mazarin, demeureront les maîtres du peuple encore assez long-temps, pour profiter de l'occasion que la fortune fait toujours naître dans des temps qui ne sont pas encore remis & assés. Qui peut jouer ce rôle avec plus de dignité que vous, Monsieur, & par votre réputation & par votre capacité? Nous avons déjà la faveur des peuples, Mr. de Beaufort & moi: vous l'aurez demain comme nous par une déclaration de cette nature. Nous serons regardés comme les seuls sur qui l'es-

perance publique se pourra fonder : toutes les fautes du Ministre nous tourneront à compte : nôtre considération en sauvera quelques-unes au public ; & les Espagnols en auront une très-grande pour nous. Le Cardinal ne pourra s'empêcher de nous en donner , parce que la pente qu'il a toujours à négocier , fera qu'il ne pourra s'empêcher de nous rechercher. Tous ces avantages ne me persuadent pas que ce parti que je vous propose , soit fort bon : j'en vois tous les inconveniens , & je n'ignore pas , que dans le cas des accidens , auxquels j'avoue qu'il faut s'abandonner en suivant ce chemin-là , nous ne puissions trouver des abîmes. Mais , à mon opinion , il est nécessaire de se hasarder , quand on est assuré de rencontrer encore plus de precipices dans les voyes ordinaires. Nous n'avons déjà que trop rebattu les accidens inevitables dans la guerre ; & ne voyons-nous pas d'un clin d'œil ceux de la paix , sous un Ministre outragé & dont le retablissement parfait ne dépendra que de nôtre ruine ? Ces considérations me font croire que ce parti convient à vous tous , pour le moins aussi justement qu'à moi : mais je maintiens que quand il ne vous conviendrait pas le prendre , il vous convient toujours que je le prenne : parce qu'il facilitera vôtre accommodement ; en vous donnant plus de temps pour le traiter avant que la paix se conclue. Quand elle sera conclue , on tiendra le Mazarin en état d'avoir plus d'égard pour ceux dont il pourra apprehender la réunion avec moi.

Mr. de Bouillon , qui avoit toujours dans
la

la tête qu'il pourroit trouver sa place dans l'extrémité, sourit à ces dernières paroles. Il me dit, vous m'avez tantôt fait la guerre par une figure de Rhétorique & par l'exemple de Barneveldt. Je vous le rends, car vous supposez par votre raisonnement, qu'il faut laisser faire la paix, & c'est ce qui est en question : parce que nous pouvons soutenir la guerre en nous rendant maîtres du Parlement par le peuple. Je ne vous ai parlé, Monsieur, lui repondis-je, que sur ce que vous m'avez dit, qu'il ne seroit plus contester sur ce point, & que vous desiriez simplement d'être éclairci du détail de mes vûes, sur la proposition que je vous faisois. Vous venez présentement au gros de la question. Nous n'en sommes pas persuadés, reprit-il, & voulez-vous bien vous en rapporter au plus de voix ? De tout mon cœur, lui repondis-je. Il n'y a rien de plus juste, nous sommes dans le même vaisseau ; il faut périr ou se sauver tous ensemble. Voilà Monsieur de Beaufort qui est dans le même sentiment : & quand lui & moi serions encore plus maîtres du peuple que nous ne le sommes, je crois que lui & moi mériterions d'être deshonorés, si nous nous servions de nôtre crédit, je ne dis pas pour abandonner, mais pour forcer le moindre homme du parti à ce qui ne seroit pas de son avantage. Je me conformerai à l'avis commun, je le signerai de mon sang, à condition que vous ne serez pas dans la liste de ceux à qui je m'engagerai : car je suis assez engagé, comme vous savez, par le respect & par l'amitié que j'ai pour vous. Mr. de Beaufort nous

ré-

réjouit sur cela de quelques *Apophtegmes* qui ne lui manquoient jamais dans les occasions où ils étoient le moins requis. Mr. de Bouillon qui sçavoit que son avis ne passeroit pas à la pluralité, & qui ne m'avoit proposé de l'y mettre, que parce qu'il croioit que j'en appréhendais la commission, me dit sagement; Vous sçavez que ce ne seroit ni notre compte ni le mien de discuter ce détail en ce moment où nous sommes en présence de gens qui en pourroient abuser. Vous êtes trop sage, & je ne suis pas assez fou pour leur porter cette matiere aussi peu digérée qu'elle l'est encore. Aprofondissons la devant qu'ils puissent seulement s'imaginer que nous la traitons. Votre intérêt n'est pas à vous rendre maître de Paris par le peuple, le mien n'est pas à laisser faire la paix sans m'accommoder. Demandez, ajouta t'il, à Mr. le Maréchal de la Mothe, si Mlle. de Toucy y consentiroit pour lui. On croioit alors qu'elle l'épouseroit plutôt qu'elle ne le fit. Mr. de Bouillon voulant me marquer que la considération de Madame sa femme ne lui permettoit pas de prendre pour lui le parti que je lui avois proposé, mais ne voulant pas le marquer aux autres, se servoit de cette maniere pour me l'insinuer. Il me l'expliqua ainsi un moment après, qu'il eut le moyen de me parler seul, & me dit que je ne devois pas avoir au moins seul les gans de ma proposition; qu'elle lui étoit venue dans l'esprit, dès qu'il eut appris la desertion de l'armée de Mr. son Frere, qu'il avoit même le moyen de l'améliorer en la faisant goûter aux Espagnols, qu'il avoit été sur le point

point cinq ou six fois en un jour de me la communiquer : mais que Madame sa femme s'y étoit toujours opposée avec une telle fermeté, avec tant de larmes, qu'enfin elle lui avoit fait donner parole de n'y plus penser, & de s'accommoder avec la Cour, ou de prendre parti avec l'Espagne. Je vois bien, me dit-il, que vous ne voulez pas du second, aidez moi au premier, je vous en conjure, vous voyez la confiance que j'ai en vous. Comme Mrs de Beaufort & la Mothe nous rejoignirent avec le Président de Bellievre, je n'eus que le temps de serrer la main à Mr. de Bouillon qui ensuite expliqua en peu de mots à Mr. de Bellievre le commencement de notre conversation, & lui témoigna qu'il ne pouroit point prendre le parti que je lui avois proposé, parce qu'il risquoit pour jamais toute sa maison, à laquelle il feroit responsable de sa ruine. Il n'oublia rien pour lui persuader qu'il jouoit le droit du jeu, & de ne pas entrer dans ma proposition. Je le remarquai, & je vous en dirai tantôt la raison. Il se tourna ensuite vers Mr. de Beaufort & vers moi, mais entendons nous, dit-il, comme vous l'avez tantôt proposé ; ne consentez à la paix par votre voix au Parlement, que sous la condition de l'exclusion du Mazarin je me joindrai à vous, & je tiendrai le même langage : peut-être que notre fermeté donnera plus de force que nous ne croions au Parlement. Si cela n'arrive pas, agréez que je cherche à sauver ma maison par les accommodemens qui ne sauroient être fort bons en l'état où sont les choses, mais qui pourront le deve-

nir avec le temps. Je n'ai guere eu en ma vie de plus sensible joye que celle que je reçus à cet instant. Je répondis à Mr. de Bouillon que j'avois tant d'impatience de lui faire connoître à quel point j'étois son serviteur, que je ne pouvois m'empêcher de manquer même au respect que ie devois à Mr. de Beaufort, en prenant la parole devant lui, pour assurer qu'en mon particulier je lui rendois toutes les paroles d'engagement qu'il avoit prises avec moi, & que je lui donnois de plus la mienne, que je ferois pour faciliter son accommodement tout ce qu'il lui plairoit. Qu'il pouvoit se servir de moi & de mon nom pour donner à la Cour toutes les offres qui lui pourroient être bonnes, & que comme dans le fond je ne voulois pas m'accommoder avec Mazarin je le rendois maître de toute ma conduite dont il se pourroit servir pour ses avantages.

Mr. de Beaufort, dont le naturel étoit de rencherir toujours sur celui qui avoit parlé le dernier, lui sacrifia en même tems avec emphase tous les intérêts passez, présens & à venir de la maison de Vendôme. Le Maréchal de la Mothe lui fit son compliment, & le Président de Bellievre lui fit son éloge. Nous convinmes en un quart-d'heure de tous nos faits; Mr. de Bouillon se chargea de faire agréer aux Espagnols cette conduite, pourveu que nous lui donnassions parole de ne leur point temoigner qu'elle eût été concertée auparavant avec nous. Nous primes le soin Mr. le Maréchal de la Mothe & moi de proposer à Mr. de Longueville en son nom, en celui de Mr. de Beau-

Beaufort & au mien, le parti que Mr. de Bouillon prénoit pour lui, & nous ne doutâmes point qu'il ne l'acceptât, parce que les gens irresolus prennent toujours avec facilité toutes les ouvertures qui les mènent à deux chemins & qui par conséquent ne les pressent pas d'opter. Nous crûmes que pour cette raison Mr. de la Rochefoucault ne nous feroit point d'obstacle, ni auprès de Mr. le Prince de Conti, ni auprès de Madame de Longueville, & ainsi nous résolûmes que Mr. de Bouillon feroit dès ce soir même la proposition à Mr. le Prince de Conti en présence de tous les Généraux. Cette conférence fut curieuse, en ce que Mr. de Bouillon n'y proféra pas un mot par lequel on pût se plaindre qu'il eût seulement songé à tromper, & qu'il n'en ouit pas un seul qui ne pût couvrir son véritable dessein. Je vous rapporterai son discours syllabe à syllabe & tel que je l'écrivis une heure après qu'il l'eut fait, après que je vous aurai rendu compte de ce qu'il me dit en sortant de la conférence dont je viens de vous parler.

„ Ne me plaignez-vous pas, me dit-il, de
 „ me voir dans la nécessité de ne pouvoir
 „ prendre l'unique parti où il y ait de la réputation pour l'avenir & de la sûreté pour
 „ le présent? Je conviens que c'est celui que
 „ vous avez choisi; & s'il étoit en mon pouvoir de le suivre, je crois sans vanité,
 „ que j'y mettrois un grain qui ajouteroit
 „ un peu au poids. Vous avez remarqué
 „ que j'avois peine à m'ouvrir tout-à-fait sur
 „ les raisons que j'ai d'agir comme je
 „ fais, devant le Président de Bellievre, &
 „ il

„ il est vrai, & vous avouerez que je n'ai pas
„ tort, quand je vous aurai dit que ce bour-
„ geois me déchira avant-hier une heure du-
„ rant sur la déference que j'ai pour les sen-
„ timens de ma femme. Je veux bien vous
„ l'avouer à vous qui ne me blâmerez pas
„ de ne pas exposer au peril une femme que
„ j'aime tendrement, & huit enfans qu'el-
„ le aime plus que soi-même, le parti étant
„ aussi hâardeux que celui que vous prenez
„ & que je prendrois avec vous si j'étois seul.
Je fus touché du sentiment de Mr. de Bouil-
lon & de sa confiance, & je lui repondis,
que j'étois si éloigné de le blâmer, qu'au con-
traire je l'en honnorois davantage, & que
la tendresse pour Madame sa femme, qu'il
venoit d'appeller une foiblesse, étoit une de
ces sortes de choses que la politique condam-
ne, mais que la morale justifie, parce qu'el-
le marque la bonté d'un cœur qui ne peut
être supérieur à la politique, qu'il ne le soit
en même temps à l'intérêt. Nous entrâmes
un moment après chez Mr. le Prince de Con-
ti qui soupoit. Mr. de Bouillon le pria de
permettre qu'il lui pût parler devant Me. de
Longueville, Mrs. les Généraux & les prin-
cipales personnes du parti. Comme il fal-
loit du temps pour rassembler ces gens, on
remit la conversation à onze heures du soir,
& Mr. de Bouillon alla en attendant chez les
Envoyez d'Espagne à qui il persuada que la
conduite que nous venions de résoudre en-
semble, & qu'il ne leur disoit pourtant pas
avoir été concertée avec nous, leur pouroit
être très-utile; parce que la fermeté que nous
conservions contre le Mazarin pouroit peut-
être

être rompre la paix, & aussi parce que supposé même qu'elle se fît, ils pourroient toujours tirer dans la suite un grand avantage du personnage que j'avois résolu de jouer. Il assaisonna ceci de tout ce qui les pouvoit persuader que l'accommodement de Mr. d'Elbeuf avec St. Germain leur étoit fort bon; cet accommodement les déchargeant d'un homme qui leur coûteroit de l'argent & qui leur seroit fort inutile. Il ajouta que le sien particulier, supposé même qu'il le fût, dont il doutoit fort, leur pouvoit être utile, parce que le peu de foi du Cardinal Mazarin lui donnoit lieu par avance de garder avec eux ses anciennes mesures; qu'il n'y avoit aucune seureté en tout ce qu'ils négocioient avec Mr. le Prince de Conti qui n'étoit qu'une girouette; qu'il n'y en avoit qu'une mediocre en Mr. de Longueville qui traitoit toujours avec les deux partis; que Mrs. de Beaufort, de la Mothe, de Brissac, & de Vitri ne se separeroient pas de moi, & qu'ainsi la pensée de se rendre maîtres du Parlement étoit devenue impraticable par l'opposition que j'y avois. Ces considérations jointes à l'ordre que les Envoyez avoient de se rapporter en tout au sentiment de Mr. de Bouillon, les obligèrent de donner les mains à tout ce qu'il voulut. Il n'eut pas plus de peine de persuader à son retour à l'Hôtel de Ville Mrs. les Généraux, qui furent charmés d'un parti qui leur feroit faire tous les matins les braves au Parlement, & qui leur laisseroit la liberté de traiter tous les soirs avec la Cour. Ce que je trouvai de plus habile dans son discours est qu'il y mêla des

circonstances dont les divers tours qu'il leur pouroit donner en cas de besoin, ôteroient, quand il seroit nécessaire, toute confiance au mauvais usage que l'on en pouroit faire du côté des Espagnols & du côté de la Cour. Tout le monde sortit content de cette conference qui ne dura pas plus d'une heure & demie. Mr. le Prince de Conti nous assura même que Mr. de Longueville l'agréoit au dernier point. Je retournai avec Mr. de Bouillon chez lui, & je trouvai les Envoyez d'Espagne qui l'y attendoient. J'aperçus aisément & à leurs manieres & à leurs paroles que Mr. de Bouillon leur avoit fait valoir & pour lui & pour moi la resolution que j'avois prise de ne me pas accommoder, aussi me firent-ils toutes les honnêtetez & toutes les offres imaginables. Nous convinmes de tous nos faits, ce qui fut bien aisé, parce qu'ils aprouvoient tout ce que Mr. de Bouillon proposoit. Il leur fit un pont d'or, pour retirer leurs troupes avec bienveillance, & sans qu'il parût qu'ils le fissent par nécessité. Il leur fit gouter tout ce que les occasions lui pouroient inspirer de leur proposer; il prit vingt dates différentes & quelques fois même contraires, pour les pouvoir appliquer dans la suite comme il le jugeroit à propos. Je lui dis, aussi-tôt qu'ils furent sortis, que je n'avois jamais veu personne qui fût si éloquent que lui pour persuader aux gens, que les *fièvres quartes leur étoient bonnes*. Le malheureux, me repondit-il, qu'il faut pour cette fois que je me le persuade aussi à moi même. Comme je fus retourné chez moi, je trouvai Varicarville qui venoit

de

de Rouen de la part de Mr. de Longueville. Je crois être obligé de vous faire excuse ici, de ce que vous rendant compte de la guerre civile, je n'ai encore touché que légèrement un des principaux actes qui se joua ou plutôt qui se dût jouer en Normandie. Je n'ai fait état dès le commencement de cet Ouvrage, que de ce que j'ai veu moi-même. Mais puis que je trouve en cet endroit Waricarville, qui a été à mon sens le gentilhomme le plus véritable du Royaume; je crois vous devoir faire un récit succinct de ce qui se passa de ce côté-là, depuis le 20. Janvier, que Mr. de Longueville partit de Paris pour y aller.

Vous avez veu que le Parlement & la Ville de Rouen se déclarerent pour lui. Mrs. de Matignon & de Beuvron firent de même avec tout le Corps de la Noblesse. Les Châteaux & Villes de Dieppe & de Caen étoient en sa disposition: Lizieux le suivit avec son Evêque, & tous les peuples passionnez pour lui contribuerent avec joye à la cause commune. Tous les deniers du Roi furent saisis dans toutes les Receptes. On fit des levées jusqu'au nombre, à ce qu'on publioit, de 7000. hommes de pied & de 3000. chevaux, mais dans la vérité ces levées n'alloient qu'au nombre de 4000. hommes de pied & de 1500. chevaux. Le Comte d'Harcourt que le Roi y envoya avec un petit Camp volant, tint toutes ces villes, toutes ces troupes & tous ces peuples en haleine, & les resserra presque toujours dans les murailles de Rouen. L'unique exploit qu'ils firent à la campagne fut la prise de Harfleur, pla-

ce non tenable , & de deux ou trois petits Châteaux qui ne furent point défendus. Varicarville qui étoit mon ami & qui me parloit confidemment, n'attribuoit cette pauvre & misérable conduite ni au défaut de cœur de Mr. de Longueville, qui étoit très-bon soldat, ni même au défaut d'expérience ; quoi qu'il ne fût pas Capitaine. Il en accusoit uniquement son incertitude naturelle, qui lui faisoit avoir continuellement des ménagemens. Antonuille qui commandoit sa Compagnie des gendarmes, étoit son negociateur en tire d'office, & j'avois été averti de St. Germain par Madame de Lesdiguières que dès le second mois de la guerre, il avoit fait un voyage secret à St. Germain. Cependant comme je connoissois Mr. de Longueville pour un esprit qui ne se pouvoit empêcher de *traitailler*, dans le temps mêmes où il avoit le moins d'intention de s'accommoder, je ne fus pas ému de cet avis ; d'autant moins que Varicarville à qui j'en écrivis, me manda que je devois connoître le terrain qui n'étoit jamais ferme : mais que je serois informé à point nommé, lorsqu'il s'amoliroit davantage.

Dès que je connus que Paris penchoit à la paix au point de nous y emporter nous-mêmes ; je crus être obligé de le faire sçavoir à Mr. de Longueville, en quoi Varicarville soutenoit que j'avois fait une faute, parce qu'il disoit à Mr. de Longueville même, qu'il falloit que ses amis le traitassent comme un malade & le servissent en beaucoup de choses sans lui. Je ne crus pas devoir user de cette liberté dans une conjoncture où les contretemps du Parlement pouvoient faire

une

une paix fourrée à tous les quarts-d'heure, & je m'imaginai que je remedierois à tous les inconveniens, où je vois bien qu'un avis de cette nature pouroit jetter un esprit aussi *vacillant* que celui de Mr. de Longueville. J'avertis Varicarville de le tenir de près, afin de s'empêcher au moins de faire de mechans traitez particuliers : mais je me trompai en ce point, parce que Mr. de Longueville avoit autant de facilité à croire Antonville dans la fin des affaires, qu'il en avoit à croire Varicarville dans les commencemens. Le premier le portoit continuellement dans les sentimens de la Cour & le second qui aimoit la personne du Duc, & qui le vouloit faire voir à l'égard des Ministres avec dignité, l'engageoit dans les occasions qui pouvoient flater un cœur où tout étoit bon, & un esprit où rien n'étoit mauvais que le défaut de fermeté. Il y avoit six semaines qu'il étoit dans la guerre civile, quand je lui donnai l'avis dont je vous ai parlé. Je vis par la reponce de Varicarville, qu'Antonville étoit sur le point de servir son quartier, il fit quelque temps après un voyage à St. Germain comme je l'ai dit, & Varicarville m'affura depuis qu'il n'y trouva ni son compte ni celui de son Maître, ce qui obligea Mr. de Longueville de reprendre la grande voye & de se servir de l'occasion de la conference de Ruel pour entrer dans un traité. Comme il n'approuvoit pas mes pensées sur tout le détail dont il lui avoit toujours fait part; il m'envoya Varicarville pour me faire agréer les siennes, sous pretexte de me faire sçavoir les tentatives que Dom Francisco Pe-

zarro lui étoit allé faire de la part de l'Archiduc. Nous connumes Mr. de Bouillon & moi, que le gentilhomme que nous venions de dépêcher à Rouen, y donneroit la plus agreable nouvelle à Mr. de Longueville, en lui aprenant que l'on ne prétendoit plus le contraindre sur la matiere des traitez. Varicarville qui étoit un des hommes de France des plus fermes, me temoigna même de l'impatience que l'on obtint des passeports pour Antonville, destiné par Mr. de Longueville à la conference: tant il étoit persuadé que son Maître feroit autant de foibleffes qu'il demeureroit de momens dans un parti, qu'il n'avoit pas la force de soutenir. Je reviens à ce qui se passa & au Parlement & à la conference.

Je vous ai dit que les Députez retournerent à Ruelle le 16. Mars, ils allerent le lendemain à St. Germain où la seconde conference se devoit tenir à la Chancellerie. Ils ne manquerent pas de lire d'abord les propositions que ceux du parti avoient faites, avec un empressement merveilleux pour leurs intérêts particuliers: propositions que Mrs. les Généraux qui ne s'y étoient pas oublié, avoient toujours stipulé ne devoir être faites qu'après que les intérêts du Parlement seroient ajustez.

Le Premier Président fit tout le contraire sous prétexte de leur temoigner que leurs intérêts étoient plus chers à la Compagnie que les siens propres, mais dans la verité pour les decrier dans le public. Je l'avois prévu & j'avois insisté par cette consideration, qu'ils ne donnassent leurs memoires qu'a-

qu'après que l'on seroit demeuré d'accord des articles dont le Parlement demandoit la reformation: mais le Premier Président les enchantait tellement, que lors qu'on sçut que Mrs. les Généraux se faisoient entendre sur leurs intérêts, il n'y eut pas un Officier dans l'Armée qui ne crût être en droit de s'adresser au Premier Président pour ses prétentions. Mr. de Bouillon m'avoua qu'il n'avoit pas assez pesé cet inconvenient qui jeta un grand air de ridicule sur tout le parti. Je fis des efforts inconcevables pour obliger Mr. de Beaufort & Mr. de la Mothe à ne pas donner dans le panneau. L'un & l'autre me l'avoient promis, mais le Premier Président & Viole gagnèrent le second par des esperances frivoles. Mr. de Vendôme envoya en forme sa malediction à son fils, s'il n'obtenoit au moins la Surintendance des Mers qui lui avoit été promise par la Regence pour recompense du Gouvernement de Bretagne. Les plus desintéressés s'imaginèrent qu'ils seroient les duppes des autres s'ils ne se mettoient aussi sur les rangs. Mr. de Retz qui sçut que son voisin Mr. de la Trimouille y étoit pour le Comté de Roussillon, & qu'il avoit même envie d'y être pour le Royaume de Naples, ne m'a pas encore pardonné de ce que je n'entrepris pas de lui faire rendre la Generalité des guerres. Enfin je ne trouvai que Mr. de Brissac qui voulut bien ne point entrer en prétension. Encore Matha qui n'avoit gueres de cervelle, lui dit-il qu'il se faisoit tort: sur quoi de Brissac se mit dans l'esprit qu'il le falloit reparer par un emploi tel que vous verrez dans

la suite. Toutes ces démarches me firent résoudre à me tirer du pair, & à me servir de l'occasion de la déclaration que Mr. le Prince de Conti fit faire au Parlement; qu'il avoit nommé pour son Député à la conférence le Comte de Maure pour y faire une pareille déclaration en mon nom le même jour. C'est le 19. Mars. Je suppliai la Compagnie par cette déclaration, de ne me comprendre en rien de tout ce qui pourroit regarder directement ou indirectement aucun intérêt. Ce pas auquel je fus forcé, pour n'être pas chargé dans le public de la *glissade* de Mr. de Beaufort, joint au mauvais effet que cette ruée de prétentions ridicules y avoit produit, avança de quelques jours la proposition que les Généraux n'avoient résolu de faire contre Mazarin que dans les momens où ils jugeoient qu'elle leur pourroit servir à donner chaleur, par la crainte qui lui étoit fort naturelle, aux négociations qu'ils avoit par différens canaux avec chaun d'eux. Mr. de Bouillon nous rassembla le même soir du 19. chez le Prince de Conti, & fit résoudre que ce Prince lui-même diroit le lendemain au Parlement, qu'il n'avoit donné ni lui ni les autres Généraux les memoires de leurs prétentions, que par la nécessité où ils s'étoient trouvé de chercher leurs seuretez, en cas que le Cardinal Mazarin demeurât dans le Ministère; mais qu'il protestoit & en son nom & en celui de toutes les personnes de qualité qui étoient entrées dans le parti, qu'aussi-tôt qu'il en seroit exclus, ils renonceroient à toutes sortes d'intrigues sans exception.

Le 20. cette déclaration se fit en beaux termes. Je fus persuadé que si la déclaration eût été faite avant que les Généraux & les subalternes eussent fait éclore cette fourmillement de prétentions, comme il avoit été concerté entre Mr. de Bouillon & moi; elle auroit sauvé plus de reputation au parti & donné plus d'apprehension à la Cour, que je ne m'étois imaginé. Car Paris & St. Germain eussent eu lieu de croire que la résolution prise par les Généraux, de parler pour leurs intérêts & d'envoyer des Députez pour en traiter, n'étoit que la suite du dessein qu'ils avoient formé de sacrifier ces mêmes intérêts à l'exclusion du Ministre. Cette faute est la plus grande à mon sens que Mr. de Bouillon eût jamais faite, il la rejettoit sur la précipitation que Mr. d'Elbeuf avoit eüe de mettre ses memoires entre les mains du Premier Président, mais Mr. de Bouillon étoit toujours la premiere cause de cette faute, parce qu'il avoit le premier lâché la main à cette conduite. *Celui qui dans les grandes affaires donne lieu au manquement des autres est souvent plus coupable qu'eux.* Voila donc une grande faute de Mr. de Bouillon.

Voici une des plus signalées sottises que j'aye jamais fait. J'ai dit que Mr. de Bouillon avoit promis aux Envoyez de l'Archiduc un pont d'or pour se retirer en leur pais, en cas que nous fissions la paix. Ces Envoyez qui n'entendoient parler que de députation & de conference, ne laissoient pas, à travers toute la confiance qu'ils avoient en Mr. de Bouillon, de me sommer de temps en temps de la parole que je leur avois donnée, de ne

les pas laisser surprendre. J'avois de ma part une raison particulière pour cela, c'est mon engagement par l'amitié que j'avois pour Noirmoutier & pour Laigues, qui auroient trouvé mauvais que je n'eusse pas approuvé leurs raisons pour me faire consentir à l'approche des Espagnols. Mais comme cet engagement ne me paroissoit plus honnête en l'état où étoient les affaires, je n'oubliai rien pour faire que Mr. de Bouillon trouvât bon que nous ne différassions pas davantage à leur faire ce pont d'or, duquel il s'étoit ouvert à moi. Il remettoit de jour à autre, parce que négociant comme il faisoit avec la Cour, par l'entremise de Mr. le Prince, pour la récompense de Sedan, il lui étoit très bon que l'Armée d'Espagne ne se retirât pas encore. Sa probité & mes raisons l'emportèrent, après quelques jours de délais, sur son intérêt. Je dépêchai un Courier à Noirmoutier, nous parlâmes décisivement aux Envoyez de l'Archiduc, nous leur fîmes voir que la paix se pouvoit faire en un quart d'heure, & que Mr. le Prince pourroit être à portée de leur Armée en quatre jours; que celle de Mr. de Turenne s'avançoit sous le commandement d'Erlac, dépendant en tout & par tout du Cardinal. Mr. de Bouillon acheva de construire dans cette conversation le pont d'or qu'il leur avoit promis. Il leur dit que son sentiment étoit qu'ils remplissent un blanc de l'Archiduc, qu'ils en fissent une lettre de lui à Mr. le Prince de Conti, par laquelle il lui mandât, que pour faire voir qu'il n'étoit entré en France que pour procurer à la Chrétienté la paix gé-

nérale,

générale, & non pas pour profiter de la division qui étoit dans le Royaume, il offroit d'en retirer ses troupes dès le moment qu'il auroit plu au Roi de nommer un lieu d'assemblée pour la paix, & des Députez pour en traiter. Cette proposition qui en général ne pouvoit plus avoir d'effet solide dans la conjoncture, étoit assez d'usage pour ce que Mr. de Bouillon s'y proposoit, & il n'y avoit pas lieu de douter que la Cour, qui verroit aisément que dans le fond de la chose cette offre ne pourroit plus aller à rien qu'autant qu'il lui plairoit, n'y donnât les mains au moins en apparence, & en même temps un prétexte honnête aux Espagnols pour se retirer sans déchet de leur réputation. Le Bernardin ne fut pas si satisfait de ce pont d'or, qu'il ne me dît après en particulier, qu'il en eût beaucoup mieux aimé un de bois sur la Marne ou sur la Seine. Ils donnerent toutefois les uns & les autres à tout ce que Mr. de Bouillon desira d'eux, parce que leur ordre le portoit, & ils écrivirent sans contradiction la lettre que je leur dictai. Mr. le Prince de Conti qui étoit indisposé, me chargea d'aller de sa part au Parlement faire le rapport de cette prétendue lettre, que les Envoyez de l'Archiduc lui portèrent en grande cérémonie. Je fus assez innocent pour recevoir cette commission, qui donnoit lieu à mes ennemis de me faire passer pour un homme tout-à-fait concerté avec l'Espagne dans le moment que j'en refusois toutes les offres qu'elle me faisoit pour mes avantages particuliers, & que je lui rombois toutes les mesures, pour ne point

bles-

blesser le véritable intérêt de l'État. Il n'y a jamais eu de bêtise plus complète. Mr. de Bouillon en fut fâché pour l'amour de moi, quoi qu'il y trouvât assez son compte. Cependant je la repaisi en quelque manière de concert avec lui, en ajoutant au rapport que je fis dans le Parlement le 22. qu'en cas que l'Archiduc ne tint pas exactement ce qu'il promettoit, Mr. le Prince de Conti & Mrs. le Généraux m'avoient chargé d'asseurer la Compagnie, qu'ils joindroient sans délai & sans condition toutes leurs troupes à celles du Roi.

J'ai dit qu'il convenoit assez à Mr. de Bouillon que cette proposition eût été faite par moi, parce que le Cardinal qui me croioit tout-à-fait contraire à la paix, voiant que j'en avois pris la commission presque en même temps que le Comte de Maure avoit porté à la conférence celle de son exclusion; ne douta point que ce ne fût une partie que j'eusse liée. Il l'apprehenda plus qu'il ne devoit. Il fit réponse aux Députés du Parlement & ceux-ci la firent à la conférence d'une manière qui marqua que le Cardinal en avoit pris l'alarme. Comme ses frayeurs ne guerissoient d'ordinaire que par la négociation qu'il aimoit fort; il donna plus de jour à celle que Mr. le Prince avoit entamée pour Mr. de Bouillon, parce qu'il le crut de concert avec moi dans la démarche que je venois de faire au Parlement. Quand il vit qu'elle n'avoit point de suite, il crut que nous avions manqué notre coup, & que la Compagnie n'ayant pas pris feu comme nous l'avions voulu, il n'avoit qu'à nous

ouffrir

pouffer. Mr. le Prince qui étoit bien intentionné pour l'accommodement de Mr. de Bouillon & de Mr. de Turenne, manda au premier par un billet qu'il avoit trouvé le Cardinal changé absolument sur son sujet du soir au matin. Nous en conçumes fort aisément la raison Mr. de Bouillon & moi, & nous résolûmes de donner au Mazarin ce que Mr. de Bouillon appelloit un chauffe-pied, c'est-à-dire, de l'attaquer encore personnellement, ce qui le mettroit au desespoir dans un temps où le bon sens lui eût pû donner assez d'insensibilité pour ces tentatives, qui au fond ne lui faisoient pas grand mal : mais elles nous étoient bonnes à Mr. de Bouillon & à moi, quoi qu'en différentes manieres. Mr. de Bouillon croioit qu'on en avanceroit toutes les négociations, & il étoit de mon intérêt de me signaler contre la personne du Mazarin à la veille de la conclusion d'un traité qui donneroit peut-être la paix à tout le monde hors à moi. Nous travaillâmes donc sur ce fondement Mr. de Bouillon & moi avec tant de succès, que nous obligâmes Mr. le Prince de Conti qui n'en avoit aucune envie, de proposer au Parlement d'ordonner à ses Députés qu'ils se joignissent au Comte de Maure touchant l'expulsion du Mazarin. Mr. le Prince de Conti fit cette proposition le 27. & comme nous avions eu deux ou trois jours pour tourner les esprits, il passa de quatre vingt-deux voix contre quarante, que l'on manderoit le même jour aux Députés, d'insister (j'ajoutai en opinant) & persister; en quoi je ne fus suivi que de vingt-cinq voix & je n'en fus pas surpris.

Vous

Vous avez vû les raisons que j'avois de me distinguer sur cette matiere.

J'avois voulu à me décréditer dans le peuple & à passer pour Mazarin, parce que le 3. Mars j'avois empêché que l'on ne massacrat le Premier Président; & parce que le 23. & le 24. je m'étois opposé à la vente de la Bibliotheque du Cardinal. Je me remis en honneur dans la sale du Palais & parmi les emportez du Parlement, en prônant fortement contre le Comte de Grancei qui avoit été assez insolent pour piller une maison de Mr. Coulon; en insistant le 24. que l'on donnât permission au Prince d'Harcourt de prendre les deniers Royaux dans les Recettes de Picardie; en pestant le 25. contre une trêve qu'il étoit ridicule de refuser dans le temps d'une conference, & en m'opposant le 30. à celle que l'on fit, quoi que je sceusse que la paix étoit faite. Je reviens à la conference de St. Germain.

Vous avez vû que les Députez la commencerent négligemment par les députations particulieres. La Cour les entretint secretement par des negociations secretes avec les plus considerables, jusques à ce que se voyant assurée de la paix, elle en éiuda la meilleure partie par une reponse habile. Elle distingua ses prétentions sous le titre de celles de *justice* & de celles de *grace*: elle expliqua cette distinction à sa mode; & comme le Premier Président & le Président de Mesmes s'entendoient avec elle contre les Députez des Généraux, quoi qu'ils fissent mine de les appuyer; elle en fut quitte à bon marché, & il ne lui en coûta presque rien de

comp-

comptant, il n'y eut que des paroles que le Mazarin comptoit pour rien. Le Cardinal se faisoit un grand mérite, de ce qu'il avoit fait évanouir (c'étoient ses termes) avec un peu de poudre d'alchimie cette nuée de prétentions: mais vous verrez par la suite qu'il eût fait sagement d'y mêler un peu d'or.

La Cour sortit encore plus aisément de la proposition faite par l'Archiduc sur le sujet de la paix générale. Elle répondit qu'elle l'acceptoit avec joye, & elle envoya dès le jour même Mr. de Brienne au Nonce & à l'Ambassadeur de Venise, pour conférer avec eux comme Mediateurs, de la maniere de la traiter.

Pour ce qui regardoit l'exclusion du Mazarin que le Comte de Maure demanda d'abord, que Mr. de Brissac pressa conjointement avec Mrs. de Barriere & de Creci Députés des Généraux & sur laquelle les Députés du Parlement insisterent de nouveau, au moins en apparence, comme il leur avoit été ordonné par leurs Compagnies; la Reine, Mr. le Duc d'Orleans, & Mr. le Prince déclarerent qu'ils n'y consentiroient jamais.

L'on contesta quelque temps touchant les interêts du Parlement de Rouen qui avoit encore ses Députés à la conference, avec Antonville Député de Mr. de Longueville, mais enfin l'on convint.

On n'eut presque point de difficulté sur les articles dont le Parlement de Paris avoit demandé la reformation, la Reine se relâcha de faire tenir un lit de justice à St. Germain, elle consentit que le défense au Parlement
de

de s'assembler le reste de l'année 1649. ne fût pas insérée dans la déclaration; à condition que les Députés en donnaissent leur parole, sur celle que la Reine leur donneroit aussi, que telles & telles déclarations accordées ci-devant seroient inviolablement observées. La Cour promit de ne point presser la restitution de la Bastille, & elle s'engagea même de parole à la laisser entre les mains de Louviere fils de Mr. de Broussel, qui y fut établi Gouverneur par le Parlement, lors qu'elle fut prise par Mr. d'Elbeuf.

L'amnistie fut accordée dans tous les termes que l'on demandoit. On y comprit expressement Mrs. les Princes de Conti, de Longueville, de Beaufort, d'Elbeuf, d'Harcourt, de Rieux, de Lilebonne, de Bouillon, de Turenne, de Brissac, de Duras, de Matignon, de Beuvron, de Noirmoutier, de Sevigny, de la Tremouille, de la Rochefoucault, de Rets, d'Estissac, de Montresor, de Matha, de St. Germain, d'Acqon, de Sauvebeuf, de St. Ibal, de Lauretat, de Laigues, de Chavagnac, de Chaumont, de Baumefnil, de Cognac, de Crecy, d'Allici, & de Bauvre. Il y eut quelque difficulté touchant Noirmoutier & Laigues, la Cour ayant affecté de leur vouloir donner une abolition, comme étant plus criminels que les autres, parce qu'ils étoient encore publiquement dans l'Armée d'Espagne. Mr. le Chancelier même fit voir aux Députés du Parlement un ordre par lequel le premier ordonnoit comme Lieutenant Général de l'Armée du Roi commandée par Mr. le Prince de Conti aux Communautés de Picardie d'apporter des vivres au camp de l'Archiduc,

& une lettre du second qui sollicitoit Bridieu Gouverneur de Guise de remettre la place aux Espagnols, sous promesse de la liberté de Mr. de Guise, qui avoit été pris à Naples. Mr. de Brissac soutint que toutes ces paperasses étoient supposées, & le premier Président se joignant à lui, il fut dit que l'un & l'autre seroient compris dans l'ammistie sans distinction. Le Président de Mémes qui eut été ravi de me pouvoir nôter affecta de dire alors, qu'il ne concevoit pas pourquoi on ne me nommoit pas expressement dans cette amnistie, & qu'un homme de ma dignité ne devoit pas être compris dans le commun. Mr. de Brissac qui étoit plus homme du monde que de negociation n'eut pas l'esprit assez présent. Il répondit qu'il falloit scavoir sur cela mes intentions. Il m'envoya un gentilhomme, à qui je donnai un Billet en ces termes. „ Comme je „ n'ai rien fait dans le mouvement présent, „ que ce que j'ai cru être du service du Roi „ & du véritable Interêt de l'Etat; j'ai trop „ de raisons de souhaiter que S. M. en soit „ bien informée à sa majorité, pour ne pas „ supplier Mrs. les Députés de ne point souffrir que l'on me comprenne dans l'Amnistie. Je signai le billet, & je priai Mr. de Brissac de le donner à Mrs. les Députés du Parlement & des Généraux, en présence de Mr. le Duc d'Orleans & de Mr. le Prince. Il ne le fit pas, à la priere de Mr. de Miancour, qui crut que cette circonstance aigrirait encore plus la Reine contre moi: mais il en dit la substance & on ne me nomma point dans la déclaration. Vous ne pour-

riés croient à quel point cette bagatelle aida à me soutenir dans le public.

Le 30. les Députés du Parlement retournerent à Paris.

Le 31. Ils firent leur relation au Parlement sur laquelle Mr. de Bouillon eut des paroles assez facheuses avec Mrs. les Présidens. Les negociations particulieres lui avoient manqué, celle que le Parlement avoit faite pour lui ne le satisfaisoit pas, parce que ce n'étoit que la confirmation du traité fait autrefois avec lui pour la recompence de Sedan, dont il ne voyoit pas de garantie bien certaine. Il lui revint le soir quelque pensée de troubler la fête, par une sédition qu'il croioit aisée à ébranler dans la disposition où il voyoit le peuple : mais il la perdit, aussi-tôt qu'il eut fait reflexion sur mille circonstances qui faisoient que même selon ses principes elle ne pouvoit en faire. Une des moindres fut que l'Armée d'Espagne s'étoit déjà retirée.

Mr. de Bouillon me fit pitié le soir là. Elle versa un torrent de larmes. Il y a eu des moments où Mr. de Bouillon a manqué des coups décisifs par lui-même & par le pur esprit de negociation. Ce défaut qui m'a paru en lui un peu trop naturel, m'a fait quelquefois douter qu'il eut été capable de tout ce que ses grandes qualités ont fait croire de lui.

Le premier Avril qui fut le Jeudi saint de l'Année 1649. la declaration de la Paix fut vérifiée au Parlement. Comme je fus averti la nuit précédente que le peuple s'étoit attroupé en quelques endroits pour s'y opposer, & qu'il menaçoit même de forcer les

gardes qui étoient au Palais; j'attendai de finir un peu tard la cérémonie des saintes huiles que je faisois à Notre Dame, pour me tenir en état de marcher au secours du Parlement, s'il étoit attaqué. L'on me vint dire, comme je sortois de l'Eglise, que l'émotion commençoit sur le quai des orphevres, & comme j'étois en chemin pour y aller, je trouvai un page de Mr. de Bouillon qui me donna un billet par lequel il me conjuroit d'aller prendre ma place au Parlement, parce qu'il craignoit que le peuple ne m'y voyant pas n'en prit sujet de se soulever, en disant que c'étoit une marque que je n'approuvois pas la paix. Je ne trouvai dans les rues que des gens qui crioient, point de Mazarin, point de paix. Je dissipai ce que je trouvai d'assemblée au marché neuf sur le quai des orphevres en leur disant que les mazarins vouloient diviser le peuple du Parlement, qu'il falloit se garder de donner dans le panneau, que le Parlement avoit ses raisons d'agir comme il faisoit; mais qu'il n'en falloit rien craindre à l'égard du Mazarin & qu'ils m'en pouvoient croire, puis que je leur donnois ma foi de ne me point accorder avec lui. Cette protestation rassura tout le monde. J'entrâi dans le Palais, où je trouvai les gardes aussi échaufez que le reste du peuple. Mr. de Vitri me dit qu'ils lui avoient offert de massacrer ceux qu'il leur nommeroit, comme Mazarins. Je leur parlai comme j'avois fait aux autres & la délibération n'étoit pas encore achevée, lorsque je pris ma place dans la Grande Chambre. Le premier Président en me voyant

entrer dedans ; il vient de faire des huiles qui ne sont pas sans salpêtre. Je l'entendis & je n'en fis pas semblant , car si j'eusse relevé cette parole, & qu'elle eut été portée dans la Grande Salle, il n'eut pas été en mon pouvoir de sauver peut être un seul homme du Parlement. Mr. de Bouillon à qui je la dis en fit honte dès l'après dînée, à ce qu'il me dit, au premier Président.

Cette paix que le Cardinal se vantoit d'avoir acheptée à fort bon marché ne lui valut pas tout ce qu'il en esperoit. Il me laissa un levain de mécontentement qu'il eut pu ôter avec assez de facilité, & je me trouvai très-bien de son reste. Mr. le Prince de Conti & Me. de Longueville allerent faire leur Cour à St. Germain , après avoir veu Mr. le Prince à Chaliot pour la première fois , de la maniere la plus froide de part & d'autre. Mr. de Bouillon à qui, le jour du registrement de la declaration , le premier Président avoit donné des assurances nouvelles d'une recompence pour Sedan fut présenté au Roi par Mr. le Prince qui affecta de le protéger dans ses prétentions & le Cardinal n'oublia rien de toutes les honnêtetez possibles à son égard. Comme je m'aperçus que l'exemple commençoit à operer, je m'expliquai plutôt que je n'avois resolu de le faire, sur le peu de secreté que je trouvois à aller à la Cour, où mon ennemi capital étoit encore le maître. Je m'en declarai ainsi à Mr. le Prince, qui fit un petit voyage à Paris 8. ou 10. jours après la paix, & que je vis chez Me. de Longueville. Mr. de Beaufort & Mr. le Maréchal de la Mothe par-

parlerent de même. Mr. d'Elbert en eut envie, mais la Cour le gagna par le neſſais quel Interêt. Mrs. de Briſſac, de Rets, de Vitri, de Fieſque, de Foultraile, de Montreſor, de Noirmoutier, de Matha, de la Boulaye, de Caumenil, de Moreul, de Laigues, & d'Aunery, demeurèrent unis avec nous, & nous fîmes un eſpece de corps qui avec la faveur du peuple n'étoit pas un fantôme. Le Cardinal l'en traita toutefois d'abord & avec tant de hauteur que Mr. de Beaufort, Mrs. de Briſſac, de la Mothe & moi ayant prié chacun un de nos amis d'aſſeurer la Reine de nôtre T. H. Obeiſſances, elle nous repondit qu'elle en recevroit les aſſeurances, quand nous aurions rendu le devoir à Mr. le Cardinal. Me. de Chevreuſe revint dans ce temps là à Paris. Laigues qui l'avoit précédée de 8. ou 10. jours nous avoit préparé à ſon retour. Il avoit fort bien ſuivi ſon inſtruction, & s'étoit attaché à elle, quoi qu'elle n'eut pas d'abord d'inclination pour lui. Mlle. de Chevreuſe m'a dit depuis qu'elle diſoit qu'il reſſembloit à Bellerofe, qui étoit un comedien d'une mine fade; qu'elle changea de ſentiment avant que de partir de Bruxelles, & qu'elle en fut contente en toutes manieres à Cambrai. Il l'étoit auſſi d'elle. Il nous la prêta comme une Heroïne, à qui nous euſſions eu l'obligation de la declaration de Mr. de Lorraine en nôtre faveur, ſi la guerre eut continué, & à qui nous avions celle de la marche de l'Armée d'Eſpagne. Montreſor qui avoit été pour ſes Interêts 15. mois à la Baſtille faiſoit ſes éloges & je donnois avec joye

dans les veües d'enlever à Me. de Montbazon Mr. de Beaufort, par le moyen de Mlle. de Chevreuse, (du mariage de laquelle avec lui on avoit parlé autrefois,) & de m'ouvrir un nouveau chemin pour aller aux Espagnols en cas de besoin. Me. de Chevreuse en fit plus de la moitié pour venir à moi. Noirmoutier & Laigues qui ne doutoient pas que je ne lui fusse nécessaire & qui craignoient que Me. de Guimené qui la haïssoit mortellement, quoi qu'elle fût sa belle sœur, ne m'empêchât d'être autant de ses amis qu'ils le souhaittoient, me tendirent un panneau pour m'y engager & j'y donnai. Le jour quelle arriva, ils me firent tenir avec Mademoiselle sa fille un enfant, qui vint au monde tout à propos. Mlle. de Chevreuse s'étoit parée de tout ce qu'elle avoit de pierreries; elle étoit belle, j'étois en colere contre Me. de Guimené qui dès le second jour du siège de Paris s'en étoit allée d'effroi en Anjou. Il arriva le lendemain du baptême une occasion qui lui donna de la reconnaissance pour moi, & qui commença à m'en faire espérer de l'amitié. Me. de Chevreuse venoit de Bruxelles & elle en venoit sans permission. La Reine s'en facha, & lui envoya un ordre de sortir de Paris dans vingt quatre heures. Laigues me le vint dire aussitôt, j'allai avec lui à l'hôtel de Chevreuse & je trouvai la belle à sa toilette, dans les pleurs. J'eus le cœur tendre & je priai Me. de Chevreuse de ne point obeir que je n'eusse eu l'honneur de la revoir. Je sortis en même temps pour chercher Mr. de Beaufort, à qui je persuadai qu'il n'étoit ni de nôtre honneur

ni de nôtre Interêt de souffrir le rétablissement des lettres de cachet, qui n'étoit pas le moins odieux des moyens dont on s'étoit servi pour opprimer la liberté publique. Je jugeai bien que nous n'étions pas trop bons & lui & moi pour relever une affaire de cette nature, qui, bien que dans les loix, & vraiment importante à la seureté, ne laissoit pas d'être delicate le lendemain d'une Paix & par rapport à cette Dame, la personne du Royaume la plus convaincue de factions & d'intrigues. Je croiois par cette raison qu'il étoit de la bonne conduite que cette escarmouche, que nous ne pouvions ni ne devions éviter, quoi qu'elle eut ses inconveniens, se fit plutôt par Mr. de Beaufort que par moi. Il s'en défendit avec opiniâtreté, & il fallut me charger de cette commission, parce qu'elle devoit être executée au moins par l'un de nous deux pour faire quelque effet dans l'esprit du premier Président. J'y allai en sortant de chez Mr. de Beaufort, & comme je commençois à lui représenter la nécessité qu'il y avoit à ne pas aigrir les esprits par l'infraction des declarations si solennelles; il m'arresta tout court, en me disant, *c'est assez mon bon Seigneur vous ne voulez pas qu'elle sorte, elle ne sortira pas.* A quoi il ajouta en s'aprochant de mon oreille, elle a les yeux très beaux. La vérité est que quoi qu'il eut executé son ordre il avoit écrit dès la veille à St. Germain que les tentatives en seroient inutiles & que l'on commettoit trop legerement l'autorité du Roi. Je retournai à l'hôtel de Chevreuse, & je n'y fus pas mal reçu. J'y trouvai Mle.

de Chevreuse aimable. Je me liai intimement avec Me. de Rhodes bâtarde du feu Cardinal de Guise, qui étoit bien avec elle. Je ruinaï dans son esprit le Duc de Brunswik-Zell avec qui elle étoit comme accordée. Laigues me fit quelques obstacles au commencement, mais la résolution de la fille, & la facilité de la mere les leverent bien tôt. Je la voyois tous les jours chez elle & très souvent chez Me. de Rhodes qui nous laissoit en toute liberté. Nous nous en servîmes. Je l'aimai, ou plutôt je crus l'aimer, car je ne laissois pas de continuer mon commerce avec Me. de Pomeroy.

La société de M^{rs}. de Brissac, de Vitri, de Matha & de Fontrailles qui étoient demeurés en union avec nous n'étoit pas un bénéfice sans charge. Ils étoient cruellement débauchés, & la licence publique leur donnant encore plus de liberté, ils s'empoisonnoient tous les jours dans des excès qui alloient jusques au scandale. Ils revenoient un jour d'un dîner qu'ils avoient fait chez Goulon. Ils virent venir un convoi funebre, & fis le chargerent l'épée à la main, en criant au crucifix, *voici l'ennemi*. Un autrefois ils maltraiterent en pleine rue un Valet de pied du Roi. Les chansons de table n'épargnoient pas toujours Dieu. Ces folies me donnoient de la peine. Le premier Président les sçavoit bien relever. Les Ecclesiastiques s'en scandalisoient, le peuple ne les trouvoit nullement bonnes : je ne les pouvois ni couvrir ni excuser, & elles retomboient nécessairement sur la fronde. Voici l'Étimologie du mot de *fronde* que j'ai omis dans le premier Volume de cet ouvrage.

Quand

Quand le Parlement commença s'assembler pour les affaires publiques, Mr. le Duc d'Orleans & Mr. le Prince y vinrent assez souvent comme vous avez vu & y adoucirent même les esprits. Ce calme n'y étoit que par intervalle. La chaleur revenoit au bout de deux jours. Bachaumont s'avisa de dire un jour en badinant, que le Parlement faisoit comme les écoliers qui frondent dans les fosses de Paris & qui se séparent dès qu'ils voyent le Lieutenant civil, mais qui se rassemblent dès qu'il ne paroît plus. Cette comparaison fut trouvée assez plaisante. Elle fut célébrée par les chansons, & elle refleurit particulièrement lorsque la paix étant faite entre le Roi & le Parlement, on trouva lieu de l'appliquer à la faction particulière de ceux qui ne s'étoient pas accommodés avec la Cour. Nous y donnâmes nous même assez de cours, parce que nous remarquâmes que cette distinction de nom échauffoit les esprits & nous résolûmes dès le soir de prendre des cordons de chapeaux, qui eussent quelque forme de fronde. Un marchand affidé nous en fit quantité qu'il debita à une infinité de gens qui n'y entendoient aucune finesse, & nous n'en portâmes que les derniers, pour n'y point faire paroître d'affectation qui en eût gâté tout le mystère. L'effet de cette bagatelle fut incroyable : tout fut à la mode de la fronde, le pain, les chapeaux, les gans, les mouchoirs, les éventails, les garnitures ; & nous fumes nous mêmes encore plus à la mode par cette sottise que par l'essentiel. Nous avions besoin de tout pour nous soutenir, ayant toute la maison

Royale sur les bras : car quoi que j'eusse vû Mr. le Prince chez Madame de Longueville , je ne me croiois qu' médiocrement accommodé. Il m'avoit traité civilement , mais froidement , & je sçavois même qu'il étoit persuadé que je m'étois plaint de lui , comme ayant manqué aux paroles qu'il m'avoit fait porter à des particuliers du Parlement. Comme je n'avois pas fait ces plaintes , j'avois sujet de croire que l'on eut affecté de me brouiller avec lui. Je trouvois que la chose venoit apparemment de Mr. le Prince de Conti qui étoit naturellement très malin , & qui me haïssoit sans sçavoir pour-quoi & sans que je le puisse deviner moi même. Madame de Longueville ne m'aimoit gueres davantage & j'en découvris un peu après la raison. Je me desiois de Madame de Montbason qui n'avoit pas à beaucoup près tant de pouvoir que moi sur l'esprit de Mr. de Beaufort , mais qui en avoit plus qu'il n'en falloit pour lui tirer tous les secrets. Elle ne me pouvoit pas aimer , parce qu'elle sçavoit que je lui ôtois la meilleure partie de la considération qu'elle en eut pû tirer à la Cour. Cependant j'eusse pû m'accorder avec elle , car jamais femme n'a été de si facile composition , mais comment accommoder cet accommodement avec mes autres engagements qui me plaisoient davantage & où j'avois plus de sûreté ? Vous voyez assez que je n'étois pas sans embarras. Il ne tint pas au Comte de Fuenfaldagne de me soulager. Il n'étoit pas content de Mr. de Bouillon qui à la verité avoit manqué le point décisif de la Paix générale. Il l'étoit

beaucoup moins de ses Envoyez qu'il appelloit des tâupes, & il étoit fort satisfait de moi, parce que j'avois toujours insisté pour la Paix des Couronnes, & que je n'avois eu aucun intérêt dans le particulier. Il m'envoya Dom Antonio Pimentel pour m'offrir tout ce qui étoit au pouvoir du Roi son maître & pour me dire que sçachant l'état où j'étois avec le Ministre, il ne doutoit point que je n'eusse besoin d'assistance; Qu'il me prioit de recevoir cent mille écus que Dom Antonio Pimentel m'aportoît en trois Lettre de change, dont l'une étoit pour Bâle, la seconde pour Strasbourg, & la troisième pour Francfort. Qu'il ne me demandoit pour cela aucun engagement & que le Roi Catholique seroit très satisfait de n'en tirer aucun avantage que celui de me protéger. Je reçus avec un profond respect cette honnêteté, j'en temoignai ma reconnoissance, je n'alloignai point du tout les vûes de l'avenir, mais je refusai pour le présent, en disant à Dom Antonio que je me croirois absolument indigne de la protection du Roi Catholique, si je recevois des gratifications de lui n'étant pas en état de le servir: que j'étois né François & attaché encore plus particulièrement qu'un autre par ma dignité à la capitale du Royaume: que mon malheur m'avoit porté à me brouiller avec le premier Ministre de mon Roi, mais que mon ressentiment ne me porteroit jamais à chercher de l'appui parmi les ennemis, que lors que la nécessité de la défense naturelle m'y obligeroit, que la providence de Dieu qui connoissoit la pureté de mes intentions m'avoit mis

dans

dans Paris en un état où je me soutiendrois apparemment par moi-même : que si j'avois besoin d'une protection, je sçavois que je n'en pourrois jamais trouver de si puissante ni de si glorieuse que celle de Sa Majesté Catholique & que je tiendrois toujours à gloire d'y recourir. Fuenfaldagne fut très content de ma réponse qui lui parut, à ce qu'il dit depuis à St. Ibal, d'un homme qui se croioit assez de force, qui n'étoit point aspre à l'argent & qui avec le temps en pourroit recevoir. Il me renvoya Dom Antonio Pimentel sur le champ même avec une grande lettre pleine d'honnêteté, & un petit billet de Mr. l'Archiduc qui me mandoit qu'il marcheroit sur un mot de ma main, *con todas las fuerças del rei el Sennor*. Le lendemain du depart de Dom Antonio Pimentel, il m'arriva une petite intrigue qui me facha plus qu'une grande. Laigues me vint dire que Mr. le Prince de Conti étoit dans une colere terrible contre moi, qu'il disoit que je lui avois manqué au respect, qu'il periroit lui & toute la maison, ou qu'il s'en ressentiroit. Sarrazin que je lui avois donné pour Secrétaire entra un moment après, qui confirma la même chose. Jugez à quel point un homme qui ne se sent rien sur le cœur est surpris d'un éclat de cette espece. Je n'en fus en recompense que très peu touché, parce qu'il s'en falloit beaucoup que j'eusse autant de respect pour la personne de Mr. le Prince de Conti, que j'en avois pour sa qualité. Je priai Laigues de l'aller trouver de ma part, de lui marquer que je n'avois pas d'idée d'avoir jamais manqué à ce que je lui

devois, de lui demander avec respect le sujet de sa colere, & de l'asseurer qu'il n'en pouvoit avoir aucun qui fut fondé à mon égard. Laigues revint très persuadé qu'il n'y avoit point eu de colere effective, qu'elle étoit toute affectée & contrefaite, à dessein d'avoir une maniere d'éclaircissement qui fit un accommodement, ou qui le fit paroître. Ce qui lui donna cette pensée fut qu'aussi-tôt qu'il eut fait son compliment à Mr. le Prince de Conti, il fut reçu avec joye, & remis pourtant pour la reponse à Madame de Longueville comme à la principale interessée. Elle fit beaucoup d'honnêtetez à Laigues pour moi, & le pria de me mener le soir chez elle. Elle me reçût admirablement en disant toutefois qu'on avoit de grands sujets de se plaindre de moi, & que c'étoient de ces choses qui ne se disoient point, mais que je les sçavois bien. Voila tout ce que j'en pûs tirer pour le fond, car j'en eus toutes les honnêtetez possibles, & toutes les avances même, pour rentrer en union avec moi, disoit elle, & avec mes amis. En disant cette dernière parolle elle me donna sur le visage d'un de ses gans, & elle me dit en sortant, m'entendez vous bien ? Elle avoit raison & voici ce que j'en dis. Mr. de la Rochefoucault avoit beaucoup négocié avec la Cour, mais comme il n'y avoit point d'assurance aux paroles du Cardinal Mazarin, il crut qu'il ne seroit pas mal à propos de le solliciter, ou de le fixer par un renouvellement de consideration à Mr. le Prince de Conti, à qui Mr. le Prince en donnoit peu, & parce que l'on sçavoit qu'il le meprisoit & parce qu'il paroïssoit

roissoit en toutes choses que leur reconciliation n'étoit pas sincere. Il eut souhaité par cette raison de se remettre à la tête de la fronde, de laquelle il s'étoit allés séparé dès les premiers jours de la paix par des railleries dont il n'étoit pas maître, & par un rapprochement à la Cour qui contre tout bon sens avoit encore été plus apparent qu'effectif. Mr. de la Rochefoucault s'imagina que l'on ne pourroit revenir plus naturellement du refroidissement qui avoit paru, que par un raccommodement qui d'ailleurs feroit éclat & donneroit par conséquent ombrage à la Cour, ce qui alloit à ses fins. Je lui ai demandé depuis une fois ou deux la verité de cette intrigue. Il me dit seulement en general qu'ils étoient en ce temps-là persuadez dans leurs cabales que je rendois de mauvais services sur son sujet, à Madame de Longueville auprès de son mari. C'est de toutes les choses du monde celle dont j'ai été toute ma vie le moins capable, & je ne crois pas que ce soupçon fut la cause de l'éclat que Mr. le Prince de Conti fit contre moi, parce qu'aussi-tôt que j'eus fait faire par Laigues mon premier compliment, je fus reçu à bras ouverts, & qu'aussi-tôt que Madame de Longueville s'appercût que je ne repondois qu'en termes généraux à ce qu'elle me dit de mes amis, elle retomba dans une froideur qui passa en haine. Comme je sçavois que je n'avois rien fait qui me pût attirer l'éclat que Mr. le Prince de Conti avoit fait contre moi & que je m'imaginai être affecté pour en faire servir l'accommodement à des intérêts particuliers : je de-

men-

meurai fort froid à ce mot de mes amis. Elle se le tint pour dit & cela joint au passé eut des suites qui nous ont dû apprendre, *qu'il n'y a point de petits pas dans les grandes affaires.*

Mr. le Cardinal Mazarin ne songea après la paix qu'à se défendre, pour ainsi parler, des obligations qu'il avoit à Mr. le Prince, qui à la lettre l'avoit tiré de la potence. Une de ses premières veües fut de s'allier avec la maison de Vendôme qui en deux ou trois rencontres s'étoit trouvée opposée aux intérêts de la Maison de Condé.

Il s'appliqua par le même motif à gagner l'Abbé de la Riviere, & il eut même l'imprudence de laisser voir à Mr. le Prince qu'il lui faisoit esperer le chapeau destiné à Mr. le Prince de Conti.

Quelques Chanoines de Liege ayant jetté les yeux sur le même Prince de Conti pour cet Evêché; le Cardinal, qui affectoit de témoigner à la Riviere, qu'il eut souhaité de le dégouter de sa profession, y trouva des obstacles, sous le prétexte qu'il n'étoit pas de l'intérêt de la France de se brouiller avec la maison de Baviere, qui y avoit des prétentions naturelles & déclarées.

J'obmets une infinité de circonstances qui marquerent à Mr. le Prince le peu de reconnaissance & la défiance du Cardinal. M. le Prince étoit trop vif & trop jeune encore pour songer à diminuer la dernière. Il l'augmenta même par la protection qu'il donna à Chavigni qui étoit la bête du Mazarin & pour qui il demanda & obtint la liberté de revenir à Paris : par le soin qu'il prit des intérêts

rêts de Mr. de Bouillon qui s'étoit fort attaché à lui depuis la paix, & par les ménagemens qu'il avoit de son côté pour la Riviere, lesquels n'étoient pas secrets. *Il ne se faut point jouer avec ceux qui ont en main l'Autorité Royale. Quelques défauts qu'ils ayent, ils ne sont jamais assez foibles pour ne pas meriter, ou qu'on les ménage ou qu'on les perde. Leurs ennemis ne les doivent jamais mépriser, parce qu'il n'y a au monde que ces sortes de gens à qui il ne convienne pas quelquefois d'être méprisés.*

Ces indispositions firent que Mr. le Prince ne se pressa pas, comme il avoit accoutumé, de prendre cette Campagne le commandement des armées. Les Espagnols avoient pris Saint Venant & Ypres, & le Cardinal se mit dans l'esprit de prendre Cambrai. Mr. le Prince qui ne jugea pas l'entreprise praticable ne s'en voulut pas charger. Il laissa cet emploi à Mr. le Comte d'Harcour, qui y échoua, & il partit pour aller en Bourgogne en même temps que le Roi s'avança à Compiègne pour pousser avec chaleur le siège de Cambrai. Ce voyage, quoi que fait avec la permission du Roi, fit peine au Cardinal, & l'obligea à faire couler à Mr. le Prince des propositions indirectes de rapprochement. Mr. de Bouillon me dit qu'il sçavoit qu'Arnaud qui avoit été Maître de Camp des Carabins & qui étoit fort attaché à Mr. le Prince, s'en étoit chargé. Je ne sçais pas si Mr. de Bouillon, en étoit bien informé, & je fais aussi peu quelles suites ces propositions purent avoir. Ce qui me parut est que Mezerolles Negociateur de Mr. le Prince

vint à Compiègne en ce temps-là, qu'il y eut des conférences particulières avec Mr. le Cardinal & qu'il lui déclara au nom de son Maître, que si la Reine se défaisoit de la surintendance des mers qu'elle avoit prise pour elle à la mort de Mr. de Brezé son beau frere; il prétendoit que ce fut en sa faveur & non en celle de Mr. de Vendôme comme le bruit en couroit. Madame de Bouillon qui croioit être bien avertie me dit que le Cardinal avoit été fort étonné de ce discours, auquel il n'avoit répondu que par un galimathias, *que l'on lui fera bien expliquer*, ajouta-t'elle, *quand on le tiendra à Paris*. Je remarquai ce mot, que je lui fis moi-même expliquer, & j'appris que Mr. le Prince faisoit état de ne pas demeurer longtemps en Bourgogne & d'obliger à son retour la Cour de revenir à Paris où le Cardinal seroit plus souple qu'ailleurs. Cette parole faillit à me couter la vie comme vous verrez : mais parlons auparavant de ce qui se passoit à Paris.

La licence y étoit d'autant plus grande, que nous ne pouvions donner ordre à celle même qui ne nous convenoit pas. C'est le plus irremédiable de tous les inconveniens qui sont attachés à la faction, & il est très grand en ce que la licence qui ne convient pas à la faction, lui est presque toujours funeste, par ce qu'elle la décrie. Nous avons intérêt de ne pas étouffer les Libelles & les Vaudevilles qui se faisoient contre le Cardinal, mais nous n'en avons pas un moindre à supprimer ceux qui se faisoient contre la Reine & contre l'Etat. On ne se peut imagi-

ner la peine que la chaleur des esprits nous donna sur ce sujet. La Tournelle condamna à la mort deux criminels convaincus d'avoir mis au jour deux ouvrages très dignes du feu. Comme ils étoient sur l'échelle ils crièrent qu'on les faisoit mourir pour avoir débité des vers contre le Mazarin. Le peuple les enleva à la justice. Je touche cette circonstance pour vous faire connoître l'embaras où sont les gens sur le Compte desquels on ne manque jamais de mettre tout ce qui se fait contre les loix, & ce qui est encore plus fâcheux, est qu'il ne tient cinq ou six fois le jour qu'à la fortune de corrompre, par des contre temps plus naturels à ces sortes d'affaires qu'à aucunes autres, les meilleures & les plus sages productions du bon sens. En voici un exemple.

Jerzai qui étoit en ce temps-là fort attaché au Cardinal se mit en tête d'accoutumer, disoit il, les Parisiens à son nom, & il s'imagina qu'il y réussiroit en brillant avec tous les autres jeunes gens de la Cour qui avoient ce Caractere, dans les *Tuilleries*, où tout le monde avoit pris fantaisie de se promener tous les soirs. Mrs. de Candale, de Bouteville, de Souvré, de St. Mesgrin se laisserent persuader à cette folle, qui leur réussit au commencement. Nous n'y fîmes point de reflexion, & comme nous nous sentions Maîtres du Pavé, nous crûmes même qu'il étoit de l'honnêteté de vivre civilement avec des gens de qualité à qui on devoit de la considération quoi qu'ils fussent de parti contraire. Ils en prirent avantage, ils se vanterent à saint Germain que les frondeurs ne

leur faisoient point quitter le haut du pavé dans les Tuilleries. Ils affecterent de faire de grands soupers sur la terrasse du Jardin de Renard, d'y mener les Violons & de boire publiquement à la santé de son Eminence. Cette extravagance m'embarassa; je savois d'un côté, *qu'il est dangereux de souffrir que nos ennemis fassent devant les peuples ce qui nous doit déplaire, parce que les peuples s'imaginent qu'ils le peuvent, puis qu'on le souffre.* Je ne vois d'autre part point de moyen pour l'empêcher, que la violence qui n'étoit pas honnête contre des particuliers, (parce que nous étions trop forts,) & qui n'étoit pas sage, par ce qu'elle commettoit à des querelles particulières par lesquelles le Mazarin eut été raui de nous donner le change. Voici l'expédient qui me vint dans l'esprit. J'assemblai chez moi Mrs. de Beaufort, de la Mothe, de Brissac, de Retz, de Vitri, & de Fontrailles. Avant que de m'ouvrir, je les fis jurer de se conduire à ma mode dans une affaire que j'avois à leur proposer: je leur fis voir les inconveniens de l'inaction sur ce qui se passoit dans les Tuilleries: je leur exagèrai les inconveniens des procédés particuliers, & nous convinmes qu'à des le soir Mr. de Beaufort accompagné de ceux que je viens de nommer, & de cent ou cent vingt Gentilshommes se trouveroit chez Renard, comme il sçauroit que ces Messieurs seroient à table, & qu'après avoir fait compliment à Mr. de Candale & aux autres, il diroit à Jerzai que sans leur considération, on l'auroit jeté du haut du Rempart, pour lui a-

prendre à se vanter. J'ajoutai qu'il feroit bon encore de faire casser quelques violons, lors que la bande s'en retourneroit & qu'elle ne seroit plus en lieu où les personnes qu'on ne vouloit point offenser y pussent prendre part. Le pis de cette affaire étoit le procédé de Jerzai qui ne pouvoit point avoir de mauvaise suite, parce que sa naissance n'étoit pas fort bonne. Ils promirent tous de ne recevoir aucune parole de lui, & de se servir de ce prétexte pour en faire purement une affaire de parti. Cette résolution fut très mal exécutée. Mr. de Beaufort, au lieu de faire ce qui avoit été résolu, s'emporta de chaleur. Il tira d'abord la nappe, il renversa la table, l'on coïsa d'un potage le pauvre Vigneville qui n'en pouvoit pas davantage, & qui se trouva par hasard à table avec eux. Le pauvre Commandeur de eut le même sort. L'on cassa les instruments sur la tête des Violons. Menil qui étoit avec Mr. de Beaufort donna trois ou quatre Coups d'épée à Jerzay. Mr. de Candale & Mr. de Bouteville qui est aujourd'hui Mr. de Luxembourg mirent l'épée à la main, & sans Caumenil qui se mit au devant d'eux, ils eussent couru fortune dans la foule des gens qui avoient tous l'épée hors du fourreau. Cette aventure me donna une cruelle douleur, & aux partisans de la Cour la satisfaction d'en jeter sur moi le blâme dans le monde, mais cela ne fut pas de longue durée, parce que l'application que j'eus à en empêcher les suites fit assez conoître mon intention, & parce qu'il y a des temps où certaines gens ont toujours raison : par

raison des contraires, Mazarin avoit toujours tort. Nous ne manquâmes point de célébrer comme nous devions la levée du siège de Cambrai, le bon accueil fait à Servien pour le payer de la rupture de la Paix de Munster, le bruit du rétablissement d'Emery qui courut aussitôt que Mr. de la Meilleraye se fut défat de la Surintendance des finances, & qui se trouva vrai peu après. Enfin nous nous trouvions en état d'attendre avec secreté & même avec dignité ce que pourroit produire le chapitre des accidens dans lequel nous commencions à entrevoir de grandes indispositions de Mr. le Prince pour le Cardinal & du Cardinal pour Mr. le Prince.

Ce fut dans ce moment où Madame de Bouillon me découvrit que Mr. le Prince avoit pris la resolution d'obliger le Roi de revenir à Paris, & Mr. de Bouillon me l'ayant confirmé; je pris celle de me donner l'honneur de ce retour qui étoit très souhaité du peuple. Pour cet effect je fis insinuer à la Cour que les frondeurs apprehendoient ce retour & j'écoutai les negociations que Mazarin ne manquoit jamais de hazarder de huit en huit jours, par de differents canaux pour lui lever tout soupçon qu'il y eut de l'art de nôtre côté. Je fis ce que je pus pour faire agir en cela Mr. de Beaufort sous son nom, parce que je croiois que le Mazarin s'imagineroit qu'il trouveroit plus de facilité à le tromper que moi, mais comme Mr. de Beaufort vit que la suite de la negociation alloit à faire le Voyage de Compiègne, la Boulaye à qui il en ouvrit lui conseilla de n'y point entrer,

soit qu'il crut qu'il y eut trop de peril pour lui, soit qu'il ne put se résoudre à laisser faire un pas à Mr. de Beaufort aussi contraire aux esperances que Madame de Montbazon, à qui la Boulaye étoit dévoué, donnoit continuellement à la Cour de son accommodement. Cette ouverture de Mr. de Beaufort à la Boulaye me donna de l'inquiétude, parce qu'étant persuadé de son infidélité & de celle de son amie, je ne vois pas seulement la fautive négociation, que je projettois avec la Cour, inutile, je la considérois encore comme dangereuse. Elle étoit pourtant nécessaire, car vous jugés bien de quel inconvenient il étoit de laisser l'honneur du retour du Roi au Cardinal ou à Mr. le Prince qui s'en fussent fait une preuve de ce qu'il avoit toujours dit que nous nous y opposions. Le Président de Bellievre me dit, que puis que Mr. de Beaufort m'avoit manqué au secret sur un point qui pourroit me perdre; je pouvois lui en faire un de mon côté sur un point qui le pouvoit sauver lui même; qu'il y alloit du tout pour le parti, qu'il falloit tromper Mr. de Beaufort pour son salut; que je le laissasse faire & qu'il me donnoit parole qu'avant qu'il fut nuit il racommoderoit tout le mal que le manquement de secret de Mr. de Beaufort avoit causé. Il me prit dans son Carosse il me mena chez Madame de Montbazon où Mr. de Beaufort passoit toutes les soirées. Il arriva un moment après nous & Mr. de Bellievre fit si bien qu'il repara effectivement ce qui étoit gâté. Il leur fit croire qu'il m'avoit per-

suade

suadé, qu'il falloit songer tout de bon à s'accommoder, que la bonne conduite ne vouloit pas que nous laissions venir le Roi à Paris sans avoir au moins commencé à negocier, & que la negociation se devoit faire par nous même en personne, c'est à dire par Mr. de Beaufort & par moi. Madame de Montbazon qui prit feu à cette ouverture & qui crut qu'il n'y avoit plus de peril en ce voyage, puis qu'on vouloit bien effectivement negocier, avança même qu'il seroit mieux que Mr. de Beaufort y allât. Le Président de Bellievre allegua douze ou quinze raisons dont il n'y avoit pas une qu'il entendit lui même, pour lui prouver que cela ne seroit pas à propos, & je remarquai alors, que *rien ne persuade tant les gens qui ont peu de sens que ce qu'ils n'entendent pas.* Le Président de Bellievre leur laissa même entrevoir qu'il seroit peut-être à propos que je me laissasse persuader quand je serois là de voir le Cardinal. Madame de Montbazon qui entretenoit des Correspondances avec tout le monde, par les différentes relations qu'elle avoit avec chacun, se fit honneur par celle qu'elle entretenoit avec le Maréchal d'Albret, (à ce qu'on m'a dit depuis,) de ce projet à la Cour. Et ce qui me le fait assez croire, est que Servien recommença fort justement les negociations avec moi. J'y repondis à tout hazard, comme si j'eusse été assésé que la Cour en eut été avertie par Madame de Montbazon. Je ne m'engagai pas de voir à Compiègne le Cardinal Mazarin, parce que j'étois tres resolu de ne le point voir, mais

je lui fis comme entendre que je l'y pourois voir, parce que je reconnus clairement que si le Cardinal, n'eut eu esperance que cette visite me decrediteroit chez le peuple, il n'eut point consenti à un voyage qui pouvoit faire croire au peuple que j'avois part au retour du Roi. Je jugeai à la mine plutôt qu'aux paroles de Servien que ce retour n'étoit pas si éloigné de l'inclination du Cardinal que l'on le croioit à Paris & même à la Cour. Vous croiez facilement que j'oubliai de dire à Servien que je fisse état de parler à la Reine sur ce retour. Il alla annoncer le mien à Compiègne avec une joye merveilleuse, & je trouvai dans mes amis une opposition extraordinaire, parce qu'ils crurent que j'y courrois un grand peril: mais je leur fermai la bouche en leur disant *que tout ce qui est nécessaire n'est pas dangereux.* J'allai coucher à Liancourt où le Maître & la Maîtresse de la maison firent de grands efforts pour m'obliger à retourner à Paris, & j'arrivai le lendemain à Compiègne au lever de la Reine. Comme je montois l'escalier, un petit homme habillé de noir que je n'avois jamais vu & que je n'ai jamais vu depuis me coula en la main un billet où étoient ces mots en grosses lettres, si vous entrez chez le Roi vous êtes mort. J'y étois, il n'étoit plus temps de reculer, & comme je vis que j'avois passé la Sale des Gardes sans être tué, je me crus sauvé, je témoignai à la Reine que je venois l'assurer de mes obeïssances très humbles, & de la disposition où étoit l'Eglise de Paris de rendre à leurs Majestés tous les services auxquels elle étoit

obligée. J'insinuai dans mon discours tout ce qui étoit nécessaire pour pouvoir dire que j'avois beaucoup insisté pour le retour du Roi. La Reine me temoigna beaucoup de bonté & même beaucoup d'agrément sur ce que je lui disois : mais quand elle fut tombée sur ce qui regardoit le Cardinal & qu'elle eut vu que quoiqu'elle me pressât de le voir, je persistois à lui répondre que cette visite me rendroit inutile à son service; elle ne se pût plus contenir, elle rougit & tout le pouvoir qu'elle eut sur elle fut, à ce qu'elle a dit depuis, de ne me rien dire de fâcheux.

Servien racontoit un jour au Maréchal de Clerembaut que l'Abbé Fouquet proposa de me faire assassiner chez lui (Servien,) où je disnois, & il ajouta qu'il étoit venu à temps pour empêcher ce malheur. Mr. de Vendôme qui vint au sortir de table chez Servien me pressa de partir en me disant qu'on tenoit de fâcheux conseils contre moi; mais quand cela n'auroit pas été, Mr. de Vendôme l'auroit dit pourtant, car il n'y a jamais eu un imposteur pareil à lui. Je revins à Paris ayant fait tout ce que j'avois souhaité. J'avois effacé le soupçon que les frondeurs fussent contraires au retour du Roi, j'avois jetté sur le Cardinal toute la haine du delai, je l'avois bravé dans son trône, je m'étois assuré l'honneur principal du retour. Il y eut le lendemain un libelle qui mit tous ces avantages dans leur jour. Le Président de Bellievre fit voir à Madame de Montbazou, que les circonstances particulières m'avoient forcé à changer de résolution touchant la visite du Cardinal. J'en

persuadai aisément Mr. de Beaufort, qui fut d'ailleurs chatouillé du succès que cette démarche eut auprès du peuple. Hoquincourt qui étoit de nos amis fit le même jour je ne sçai quelle bravade au Cardinal. Je ne me ressouviens point du détail, mais nous la relevâmes de mille couleurs. Enfin nous conûmes visiblement que nous avions encore pour long-temps de la provision dans l'imagination du peuple, ce qui fait le tout en ces sortes d'affaires.

Mr. le Prince étant revenu à Compiègne, la Cour prit ou déclara la résolution de revenir à Paris. Elle y fut reçue comme les Rois l'ont toujours été & comme ils le seront toujours; c'est à dire avec des acclamations qui ne signifient rien que pour ceux qui prennent plaisir à se flatter. Un petit Pr. . . du Chatelet apostropha pour de l'argent douze ou quatorze femmes qui, à l'entrée du Fauxbourg, crièrent *Vive son Eminence*. L'Eminence qui étoit dans le Carrosse du Roi crut là-dessus être Maître de Paris, mais le Cardinal s'aperçût bien au bout de trois ou quatre jours qu'il s'étoit trompé. Les libelles continuèrent. Marigni redoubla à force pour les chansons, les frondeurs parurent plus fiers que jamais. Nous marchions quelquefois seuls Mr. de Beaufort & moi avec un page derrière notre Carosse, quelquefois avec cinquante Livrées & cent gentilshommes. Nous diversifions la scène selon que nous jugions quelle seroit du goût des spectateurs. Les gens de la Cour qui nous blâmoient depuis le matin jusques au soir, nous imitoient à leur mo-

de: Il n'y en avoit pas un qui ne prit avantage sur le Ministre des *frotades* que nous lui donnions. C'étoit le mot du Président de Bellievre. Mr. le Prince qui en faisoit trop ou trop peu à son égard, continua à le traiter du haut en bas, & comme il n'étoit pas content du refus qu'on lui avoit fait de la surintendance des mers qui avoit été à Mr. son beaufrere; le Cardinal pensoit toujours à le radoucir par des propositions de quelque autre *accommodement* qu'il eut été bien aise toutefois de ne lui donner qu'en esperance. Il lui proposa que le Roi achèteroit le Comté de Monbeliard souveraineté assez considerable, & il donna charge à Herval de ménager cette affaire avec le propriétaire qui étoit un des cadets de la maison de Wirtemberg. On prétend en ce temps-là q'Herval même avoit averti Mr. le Prince que sa Commission secrete étoit de ne pas réussir dans sa negociation. Quoi qu'il en soit, il est constant, que Mr. le Prince n'étoit pas content du Cardinal & qu'il ne continua pas seulement depuis son retour à traiter fort bien Mr. de Chavigni son Ennemi Capital, mais qu'il affecta même de se radoucir beaucoup à l'égard des frondeurs. Il me temoigna bien plus d'amitié qu'il n'avoit fait dans les premiers jours de la paix, & il ménagea plus que par le passé Mr. son frere, & même sa soeur. Il me semble que ce fut en ce temps-là qu'il remit Mr. le Prince de Conti dans la fonction du Gouvernement de Champagne dont il n'avoit encore eu que le titre. Il s'attacha l'Abbé de la Riviere, en souffrant que Mr. son frere

fiere qu'il prétendoit pouvoir faire Cardinal par une pure recommandation lui laissât la nomination pour laquelle le Chevalier d'Elbenne fut dépêché à Rome. Tous ces pas ne diminuoient point les défiances du Cardinal qui étoient fort augmentées par l'attachement que Mr. de Bouillon mécontent avoit pour Mr. le Prince, mais elles étoient encore aigries en ce qu'il croioit que Mr. le Prince favorisoit le mouvement de Bourdeaux. Cette Ville tyrannisée par Mr. d'Espernon esprit violent avoit pris les armes avec l'autorité du Parlement sous le Commandement de Cambrai, & depuis sous celui de Sauvebeuf, & ce Parlement avoit dépêché à celui de Paris un de ses Conseillers appelé Guyonet. Celui-ci ne bougeoit de chez Mr. de Beaufort, à qui tout ce qui paroïssoit grand paroïssoit bon, mais il ne tint pas à moi d'empêcher toutes ces apparences qui ne servoient à rien & qui au contraire pouvoient nuire. Mr. le Prince me parla avec aigreur de ces conférences de Guyonet avec Mr. de Beaufort, ce qui fait voir qu'il étoit bien éloigné de fomenter les desordres de la Guyenne; mais le Cardinal le croioit, parce que Mr. le Prince penchoit à l'accommodement & n'étoit pas d'avis que l'on harcelât une province aussi importante que la Guyenne, pour le Caprice de Mr. d'Espernon. Un des plus grands défauts du Cardinal Mazarin étoit qu'il n'a jamais pû croire que personne lui parlât avec bonne intention.

Comme Mr. le Prince avoit voulu se réunir toute sa maison, il crut qu'il ne pourroit

fatig

satisfaire pleinement Mr. de Longueville, qu'il n'eût obligé le Cardinal à lui tenir la parole qu'on lui avoit donné à la Paix de Ruel, c'est-à-dire, de lui mettre entre les mains le Pont de l'Arche qui joint au Vieux Palais de Rouen, à Caen & à Dieppe ne convenoit pas mal à un Gouverneur de Normandie. Le Cardinal s'opiniâtra à ne le pas faire. Mr. le Prince se trouvant un jour au Cercle, & voyant qu'il faisoit le fier plus qu'à l'ordinaire lui dit en sortant du Cabinet de la Reine, Adieu Mars. Cela se passa à onze heures du soir, je le scus un demi quart d'heure après, ainsi que tout le reste de la Ville. Et comme j'allois le lendemain sur les sept heures du matin à l'Hôtel de Vendôme y chercher Mr. de Beaufort, je le trouvai sur le pont neuf dans le Carosse de Mr. de Nemours qui le menoit chez Madame sa femme, pour qui Mr. de Beaufort avoit beaucoup de tendresse. Mr. de Nemours tenoit encore pour la Reine, & comme il sçavoit l'éclat du jour précédent, il s'étoit mis dans l'esprit de persuader à Mr. de Beaufort de se déclarer pour elle en cette occasion. Mr. de Beaufort s'y trouvoit tout à fait disposé, d'autant plus que Madame de Monthazon l'avoit prêché jusques à deux heures après minuit sur le même ton. Le connoissant comme je faisois, je ne devois pas être surpris de son peu de verè: je le fus pourtant. Je lui representai qu'il ne pouvoit rien voir qui fut plus contraire au bon sens; qu'en nous offrant à Mr. le Prince, nous ne hazardions rien, qu'en nous offrant à la Reine nous hazar-

dions

dions tout : que dès que nous aurions fait ce pas, Mr. le Prince l'accommoderoit avec le Mazarin qui le recevoit à bras ouvert, & par sa propre considération & par l'avantage qu'il trouveroit à faire connoître au peuple qu'il devoit sa conservation aux frondeurs, ce qui nous décrediteroit dans le public : qu'en nous offrant à Mr. le Prince, le pis aller seroit de demeurer comme nous étions, avec la difference que nous aurions acquis un nouveau mérite à l'égard du public par le nouvel effort que nous aurions fait pour ruiner son ennemi. Ces raisons emporterent Mr. de Beaufort, nous allâmes l'après dîner à l'hôtel de Longueville, où nous trouvâmes Mr. le Prince dans la chambre de Madame sa sœur. Nous lui offrîmes nos services, & nous fumes reçus comme vous pouvez vous l'imaginer. Nous soupâmes avec lui chez Prudhomme, où le panegérique du Mazarin ne manqua d'aucune figure. Le lendemain au matin Mr. le Prince me fit l'honneur de me venir voir, & il continua à me parler du même air dont il m'avoit parlé la veille. Il reçut même avec plaisir la Ballade que Marigni lui porta alors, comme il descendoit de chez lui & il m'écrivit le soir sur les onze heures un petit billet, où il m'ordonnoit de me trouver le lendemain matin à quatre heures chez lui avec Noirmoutier. Nous l'éveillâmes comme il nous l'avoit commandé, il nous parut d'abord assez embarrassé. Il nous dit qu'il ne pouvoit se résoudre à faire la guerre civile, que la Reine étoit si attachée au Cardinal qu'il n'y avoit que ce moyen de l'en

separer, qu'il n'étoit pas de sa conscience, & de son honneur de le prendre, & qu'il étoit d'une naissance à laquelle la conduite du Balafre ne convenoit pas. Il ajouta qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il nous avoit: qu'en s'accommodant il nous accommoderoit aussi avec la Cour, si nous le voulions, si-non qu'il ne laisseroit pas, si la Cour nous attaquoit, de prendre hautement notre protection. Nous lui repondîmes, que nous n'avions prétendu, en lui offrant nos services, que l'honneur de le servir, que nous serions au desespoir que notre consideration eut arrêté un moment son accommodement avec la Reine, que nous le supplions de nous permettre de demeurer comme nous étions avec le Cardinal & que cela n'empêcheroit pas que nous ne demeurassions toujours dans les termes du respect & du service que nous avions voué à S. A.

Les conditions de l'accommodement de Mr. le Prince avec le Cardinal n'ont jamais été publiques, parce qu'il ne s'en est sçu que ce qu'il plut au Cardinal en ce temps-là d'en jetter dans le monde. Ce qui en parut fut la remise du Pont de l'Arche entre les mains de Mr. de Longueville.

Les affaires publiques ne m'occupoient pas si fort que je ne fusse obligé de vâquer à des affaires particulieres qui me donnerent bien de la peine. Madame de Guimené qui s'en étoit allée d'effroi dès les premiers jours du siege de Paris, revint de colere à la premiere nouvelle qu'elle eut de mes visites à l'hôtel de Chevreuse. Je fus assez fou pour la prendre à la gorge sur ce qu'elle m'avoit lâchement

ment abandonné : elle fut assez folle pour me jeter un chandelier à la tête , sur ce que je ne lui avois pas gardé la fidélité à l'égard de Mademoiselle de Chevreuse. Nous nous accordames un quart d'heure après ce fracas & le lendemain je fis pour son service ce que vous allez voir.

Cinq ou six jours après que Mr. le Prince se fut accommodé , il m'envoya le Président Viole pour me dire qu'on le déchiroit dans Paris comme un homme qui avoit manqué de parole aux frondeurs , qu'il ne pouvoit pas croire que ces bruits là vinssent de moi , mais qu'il sçavoit que Mr. de Beaufort & Mme. de Montbazon y contribuoient beaucoup ; qu'il me prioit d'y donner ordre. Je montai aussi-tôt en Carosse avec le Président Viole. J'allai avec lui chez Mr. le Prince , & je lui remoignai que j'avois toujours parlé de lui comme je devois. J'excusai autant que je pus Mr. de Beaufort , & Madame de Montbazon, quoi que je n'ignorasse pas que la dernière n'eut dit que trop de sottises , je lui insinuai qu'il ne devoit pas trouver étrange que dans une Ville aussi enragée contre le Mazarin l'on se fut plaint de son accommodement qui le remettoit pour la seconde fois sur le trône. Il se fit justice , il comprit que le peuple n'avoit pas besoin d'instigateurs pour être échauffé sur cette matiere ; il entra avec moi dans les raisons qu'il avoit eu de ne pas pousser les affaires ; il fut satisfait de ce que je lui dis pour lui justifier ma conduite ; il m'assura de son amitié , je l'assurai de mes services , & la conversation finit d'une maniere assez

tenir, pour me donner lieu de croire qu'il me tenoit pour son serviteur, & qu'il ne trouveroit pas mauvais que je me melassse d'une affaire arrivée justement la veille de ce que je viens de vous raconter.

Mr. le Prince s'étoit engagé à la priere de Maille cadet de Foix, qui étoit fort attaché à lui, de faire donner le tabouret à la Comtesse de Foix & le Cardinal qui avoit grande aversion pour cette affaire suscita toute la jeunesse de la Cour pour s'oposer à tous les tabourets qui n'étoient pas fondez sur des Brevets.

Mr. le Prince qui vit tout d'un coup une maniere d'assemblée de Noblesse, à la tête de laquelle même le Maréchal de l'Hospital s'étoit mis, ne voulut pas s'attirer la chaleur publique pour des intérêts qui lui étoient assez indifferends, mais il crut, qu'il feroit assez pour la Maison de Foix, s'il renversoit les Tabourets des autres Maisons privilégiées. Celle de Rohan étoit la premiere de ce nombre & jugez de quel dégoût étoit un déchet de cette nature aux Dames de ce nom. La nouvelle leur en fut apportée le soir même que Madame la Princesse de Guimené revint d'Anjou. Mesdames de Chevreuse, de Rohan, & de Montbazon se trouverent le lendemain chez elle. Elles prétendirent que l'affront qu'on leur vouloit faire, n'étoit qu'une vengeance qu'on prénoit de la fronde. Nous résolumes une contre assemblée de Noblesse pour soutenir le tabouret de la Maison de Rohan. Mademoiselle de Chevreuse eut eu assez de plaisir qu'on l'eut distinguée par là de celle de Lorraine, mais la consideration de Madame sa mere fit qu'elle

le n'osa contredire le sentiment commun. Il fut question d'essayer d'ébranler Mr. le Prince, avant que de venir à l'éclat : je me chargeai de la commission, j'allai chez lui dès le soir même, je pris mon prétexte sur la parenté que j'avois avec la Maison de Guimené. Mr. le Prince qui m'entendit à demi mot repondit ces paroles : *Vous êtes bon parent, il est juste de vous satisfaire, je vous promets que je ne choquerai point le tabouret de la Maison de Roban.* J'exécutai fidèlement l'ordre de Mr. le Prince, j'allai de chez lui à l'hôtel de Guimené où je trouvai toute la Compagnie assemblée. Je suppliai Mademoiselle de Chevreulè de sortir du Cabinet, & je fis raport de mon ambassade aux Dames qui en furent beaucoup édifiées. Il est si rare qu'une negociation finisse de cette maniere, que celle là m'a paru n'être pas indigne de l'histoire.

Cette complaisance qu'eut Mr. le Prince pour moi déplut au Cardinal qui avoit encore tous les jours de nouveaux sujets de chagrin. Le vieux Duc de Chaunes Gouverneur d'Auvergne Lieutenant de Roi en Picardie & Gouverneur d'Amiens mourut en ce temps-là. Le Cardinal à qui la Citadelle d'Amiens eut assez plû pour lui même, eut bien voulu que le Vidame lui en eut cédé le Gouvernement, dont il avoit la survivance, pour avoir celui d'Auvergne. Le Vidame qui étoit frere aîné de Mr. de Chavac que vous voyez aujourd'hui, se facha, écrivit une lettre très haute au Cardinal & s'attacha à Mr. le Prince. Mr. de Nemours fit la même chose, parce qu'on balança à lui don-

donner le Gouvernement d'Auvergne. Mionnet qui est presentement le Maréchal d'Albret, & qui étoit à la tête des Gens d'armes du Roi s'accoutuma & accoutuma les autres à menacer le Ministre, qui augmenta la haine publique en retablissant Emeri odieux à tout le Royaume. Ce retablissement nous fit un peu de peine parce que cet homme qui connoissoit mieux Paris que le Cardinal y jetta de l'argent, & l'y jetta même assez à propos. C'est une science particulière, qui bien ménagée fait autant de bons effets dans un peuple, qu'elle en produit de mauvais, quand elle n'est pas bien entendue. Elle est de la nature de ces choses qui sont naturellement ou toutes bonnes ou toutes mauvaises. Cette distribution donc qu'il fit sagement & sans éclat, nous obligea encore à songer avec plus d'application à nous incorporer, pour ainsi dire, avec le peuple, & comme nous en trouvâmes une occasion qui étoit très bonne en elle-même, nous ne la manquâmes pas. Si l'on m'eût cru, l'on ne l'eût pas prise si tôt, nous n'étions pas pressés, *Et il n'est pas sage de faire dans les factions, où l'on n'est que sur la défensive, ce qui n'est pas pressé.* Mais l'inquiétude des subalternes est la chose la plus incommode en ces rencontres. Ils croient que dès qu'on n'agit pas, on est perdu. Je leur prêchois tous les jours qu'il falloit planer, que les pointes étoient dangereuses, que la patience avoit de plus grands effets que l'activité, mais personne ne comprenoit cette vérité. L'impression que fit à ce propos dans les esprits un méchant mot de la Princesse de Guimené

est incroyable. Elle se ressouvint d'un Vaudeville que l'on avoit fait autrefois sur un certain Regiment de Brûlon où l'on disoit qu'il n'y avoit que deux Dragons & quatre Tambours. Comme elle haïssoit la froque pour plus d'une raison, elle me dit un jour chez elle en me raillant, que nous n'étions plus que quatorse de nôtre parti, qu'elle compara ensuite au Regiment de Brûlon. Noirmoutier qui étoit éveillé mais étourdi, & Laigues qui étoit lourd mais présomptueux furent touchez de cette raillerie au point qu'ils murmuroient depuis le matin jusques au soir de ce que je ne m'accommodois pas, ou que je ne pouvois pas les affaires à l'extrémité. Comme les chefs dans les factions n'en sont Maîtres qu'autant qu'ils savent prévenir ou appaiser les murmures; il falut en venir malgré moi à agir, quoi qu'il n'en fut pas encore temps, & je trouvai par bonne fortune une matiere qui eut rectifié l'imprudence, si ceux qui l'avoient causée ne l'eussent pas outrée. Les rentes de l'hôtel de Ville de Paris sont particulièrement le patrimoine de tous ceux qui n'ont que médiocrement de biens, il est vrai qu'il y a de riches maisons qui y ont part, mais il est encore plus vrai qu'il semble que la Providence les ait plus destinées pour les pauvres que pour les riches, & cela bien entendu, & bien mesnéagé pourroit être très avantageux au service du Roi: parce que ce seroit un moyen d'autant plus efficace, qu'il seroit imperceptible, pour attacher à S. M. un nombre infini de familles mediocres, qui sont toujours les plus redoutables dans les revolutions.

zions. La licence des temps a donné plus d'une fois des atteintes à ce fond sacré. L'ignorance du Cardinal Mazarin, qui ne garda point de mesures dans sa puissance, recommença aussitôt après la paix à rompre celles par lesquelles & les Arrest du Parlement & les Déclarations du Roi avoient pourveu à ce desordre. Les Officiers de l'Hôtel de Ville dependant du Ministre y contribuerent par leurs prévarications. Les rentiers s'en émurent, ils s'assemblerent en grand nombre. La Chambre des Vacations donna Arrest par lequel elle defendit ces assemblées, & quand le Parlement fut rentré à la St. Martin de l'année 1649. la Grande Chambre confirma cet Arrest qui étoit juridique en soi, (parce que les assemblées sans autorité de Prince ne sont jamais legitimes,) mais qui autorisoit toutefois le mal en ce qu'il en empêchoit le Remede. Ce qui obligea la Grande Chambre à donner un second Arrest fut, que nonobstant celui qui avoit été rendu par la Chambre des Vacations, les Rentiers assemblez au nombre de plus de 3000. tous Bourgeois & vêtus de noir, avoient crée douze Sindics pour veiller, disoient ils, sur les prévarications du Prévôt des Maréchants. Cette nomination des Sindics fut inspirée par ces Bourgeois par cinq ou six personnes qui avoient en effect quelque interêt dans les Rentes; mais que j'avois jetté dans l'assemblée pour la diriger, aussitôt que je la vis formée. Je rendis en cette occasion un grand service à l'Etat, parce que si je n'eusse réglé, comme je fis, cette assemblée, il y

eut eu assurement une fort grande sedition. Tout s'y passa avec très-grand ordre, les Rentiers y demeurèrent dans le respect pour quatre ou cinq Conseillers du Parlement qui parurent à leur teste & voulurent bien accepter le Syndicat. Ils y persisterent avec joye, quand ils seurent par les mêmes Conseillers que nous leurs donnions Mr. de Beaufort & moi notre protection. Ils nous firent une députation solennelle, & le premier Président voyant cette démarche s'emporta & donna ce second arrest dont je viens de parler. Les Syndics prétendirent que leur Syndicat ne pouroit être cassé que par le Parlement en Corps, & non par la Grande Chambre, ils se plainquirent aux Enquêtes qui furent de même avis, après en avoir opiné dans leurs chambres, & qui allerent ensuite chez Mr. le premier Président accompagné d'un très-grand nombre de Rentiers. La Cour qui crut devoir faire un coup d'autorité envoya des Archers chez Parain des Coutures Capitaine de son Quartier & qui étoit un des douze Sindics. Ils ne le trouverent pas chez lui. Le lendemain les Rentiers s'assemblerent en très-grand nombre en l'Hôtel de Ville, & ils y resolurent de présenter Requête au Parlement & d'y demander justice de la violence qu'on avoit voulu faire à un de leurs Sindics.

Jusques là nos affaires alloient à souhait, nous nous étions envelopez dans la meilleure & la plus juste affaire, & nous étions sur le point de nous reprendre & de nous recoudre, pour ainsi dire, avec le Parlement, qui vouloit demander l'assemblée des chambrés,

bres, & qui sanctifioit par consequent tout ce que nous avions fait : Mais le Diable monta à la teste de nos subalternes. Il crurent que cette occasion tomberoit si nous ne relevions d'un grain qui fut de plus haut goût que les formes du Palais. Ce furent les propres mots de Montresor qui dans un Conseil de Fronde tenu chez le Président de Bellievre proposa qu'il falloit tirer un Coup de Pistolet à l'un des Sindics, pour obliger le Parlement à s'assembler : parce qu'autrement, dit-il, le premier Président n'accordera jamais l'assemblée des Chambres, qui nous est absolument nécessaire : cette assemblée nous rejoint au Parlement dans une conjoncture où nous ferons avec le Parlement les défenseurs de la Vefve & de l'Orphelin, & où nous ne sommes sans le Parlement que des seditieux & des Tribuns du peuple. Il n'y a, ajouta-t'il, qu'à faire tirer un Coup de Pistolet dans la rue à un de nos Sindics, qui ne sera pas assez connu du peuple pour faire une trop grande émotion, mais qui la fera suffisante pour produire l'assemblée des Chambres qui nous est si nécessaire. Je m'opposai à ce dessein de toute ma force. Je leur représentai que nous aurions l'assemblée des Chambres sans cet étrange expedient qui avoit mille inconveniens. Le Président de Bellievre traita mon scrupule de pauvreté. Il me pria de me ressouvenir de ce que j'avois mis autrefois dans la Vie de Cesar ; que *dans les affaires publiques la morale est de plus d'étendue que dans les particulieres*. Je le priai à mon tour de se ressouvenir de ce que

j'avois mis à la fin de cette même vie. Il est toujours judicieux de ne se ressouvenir, qu'avec d'extremes précautions, de cette licence, parce qu'il n'y a que le succès qui la justifie, & qui peut répondre du succès? Je ne fus pas écouté, bien qu'il semblât que Dieu m'eût inspiré ces parolles, comme vous le verrez par l'événement. Il fut donc résolu qu'un Gentilhomme qui étoit à Noirmoutier tireroit un Coup de Pistolet dans le Carrosse de Joly que vous avez veu depuis à moi & qui étoit un des Syndics des Rentiers; que Joly se feroit une égratignure, pour faire croire qu'il étoit blessé, qu'il se mettroit au lit & qu'il donneroit sa Requête au Parlement. Cette résolution me donna une telle inquietude que je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, & que je dis le lendemain matin au Président de Bellievre ces deux Vers du fameux Corneille.

*Je rends grâces aux Dieux de n'être point Romain,
Pour conserver encor quelque Chose d'humain.*

Le Maréchal de la Mothe en eut autant d'aversion que moi. Enfin on executa ce dessein, & la fortune ne manqua pas d'y jeter le plus cruel de tous les incidents. Le Marquis de la Boulaye, soit de sa propre folie, soit de concert avec le Cardinal, voyant l'émotion causée dans la Place Maubert par ce Coup de Pistolet, & sur la plainte du Président Charton l'un des Syndics, qui s'imagina qu'on avoit pris Joly pour lui, se jeta comme un Demoniaque, le Parlement étant asssemblé, au milieu de la Salle du Palais, suivi de quinze ou vingt coquins, dont le plus honnête homme étoit un

un misérable lavetier. Il cria aux armes, il n'oublia rien pour les faire prendre dans les Rues voisines, il alla chez le bon homme Broussel qui lui fit une réprimande à sa mode. Il vint chez moi & je le menaçai de le faire jeter par la fenestre. Voici ce qui me fit croire qu'il agissoit de concert avec le Cardinal.

Il étoit attaché à Mr. de Beaufort qui le traitoit de parent, mais il tenoit encore davantage auprès de lui par Madame de Montbazon, de qui il étoit tout à fait dépendant, & j'avois decouvert que ce misérable avoit des conférences secretes avec Madame d'Epinelle, concubine en titre d'office de Undedée, & Espionne averée du Mazarin. J'avois pourtant fait jurer Mr. de Beaufort sur les Evangiles, qu'il ne lui diroit jamais rien de tout ce qui me regarderoit. Laigues m'a dit que le Cardinal en mourant le recommanda au Roi comme un homme qui l'avoit toujours fidèlement servi & vous remarquerez que ce même homme avoit toujours été frondeur de profession.

Je reviens à Joly. Le Parlement s'étant assemblé ordonna que l'on informeroit de cet assassinat. La Reine qui vit que la Boulaye n'avoit pas réussi dans la tentative de la sedition alla à son ordinaire (car c'étoit un samedi) à la Messe à Nôtre Dame & le Prévôt des Maréchants l'alla aßeurer à son retour de la fidelité de la Ville. On affecta de publier au Palais Royal que les frondeurs avoient voulu soulever le peuple & qu'ils avoient manqué leur coup; mais tout cela ne fut que douceur au prix de ce

qui arriva le soir. La Boulaye prit une
espece de Corps de garde de sept ou huit
Cavaliers dans la Place Dauphine, pendant
que lui même; à ce qu'on a assuré depuis, étoit
chez une fille de joye dans le Voisinage.
Il y eut je ne sçai quelle rumeur entre les
Cavaliers & les Bourgeois du guet, & l'on
vint dire au Palais Royal, qu'il y avoit de
l'emotion dans ce Quartier. Servien eut
ordre d'envoyer savoir ce que c'étoit, &
l'on prétend qu'il grossit beaucoup par son
raport le nombre des gens qui y étoient. On
observa même qu'il eut une assez longue
conference avec le Cardinal dans la petite
Chambre grise de la Reine, & que ce ne
fut qu'après cette conference, qu'il vint dire
tout échauffé à M. le Prince, qu'il y avoit
assurement quelque entreprise contre sa
personne. Mr. le Prince voulut s'aller éclair-
cir lui même, la Reine l'en empêcha, &
ils convinrent d'envoyer seulement le Ca-
rosse de Mr. le Prince avec quelques Caros-
ses de suite, pour voir si on l'attaqueroit.
Arrivés sur le pont neuf, ils trouverent
quantité de gens armés, parce que les Bour-
geois avoient pris les armes à la première
rumeur, & il n'arriva rien. Il y eut un la-
quais blessé d'un Coup de pistolet derriere
le Carosse de Duras, mais on ne sçait point
comment cela arriva. S'il est vrai, com-
me on le disoit en ce temps-là, que deux
Cavaliers tirerent ce coup de pistolet, après
avoir regardé dans le Carosse de Mr. le Prin-
ce, où ils ne trouverent personne, il y a
aparence que ce fut un jeu & la continua-
tion de celui du matin. Un Bourgeois très
hom-

homme de bien me dit huit jours après, & il m'en la dit vint fois depuis, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de ce qui s'étoit dit de ces deux Cavaliers; que ceux de la Boulaye n'y étoient plus quand les Carosses passerent & que les coups de pistolet ne furent qu'entre des Bourgeois yvres & quelques Bouchers qui revenoient de Poissy & qui n'étoient pas non plus à jeun. Ce Bourgeois, Boucher de profession & nommé le Roux pere du Chartreux dont vous avez ouï parler, disoit qu'il étoit dans la Compagnie.

L'artifice de Servien retint au Cardinal Mr. Prince qui se trouva dans la nécessité de pousser les frondeurs, parce qu'il crut qu'ils l'avoient voulu assassiner. Tout ce qu'il y avoit de gens à lui crurent qu'ils ne lui temoigneroient point assés de zele, s'ils ne lui exageroient son peril, & les flatteurs du Palais Royal confondirent avec empressement l'entreprise du matin avec l'avanture du soir. On broda sur ce Canevas, tout ce que la plus lâche complaisance, tout ce que la plus noire imposture, tout ce que la credulité la plus sotte, y purent figurer, & nous nous trouvâmes le lendemain au matin reveillez par le bruit qu'on repandit par la Ville que nous avions voulu enlever la personne du Roi pour mener S. M. à l'hôtel de Ville, & massacrer Mr. le Prince: que pour cet effet les troupes d'Espagne s'avançoient sur la frontiere de concert avec nous. La Cour fit le soir une peur épouvantable à Madame de Montbazon qu'on sçavoit être la patronne de la Boulaye. Le Maréchal d'Albret qui se vantoit d'être aimé de cette

Da-

Dame lui portoit tout ce qu'il plaisoit au Cardinal de faire aller jusqu'à elle & Vigneuil qui en étoit effectivement aimé lui inspiroit tout ce que Mr. le Prince lui vouloit faire croire. Elle fit voir les enfers ouverts à Mr. de Beaufort qui me vint eveiller à cinq heures du matin pour me dire que nous étions perdus, & que nous n'avions qu'un parti à prendre. C'étoit pour lui de se jeter dans Peronne où Hoquincourt le recevroit, & pour moi de me retirer à Mezieres, où je pouvois disposer de Bussi Lametle. Je crus d'abord qu'il avoit fait quelque sottise avec la Boulaye. Après qu'il m'eut fait mille sermens qu'il étoit aussi innocent que moi, je lui dis que le parti qu'il me proposoit étoit pernicieux, qu'il nous feroit paroître coupables aux yeux de tout l'univers, qu'il n'y en avoit point d'autre que de nous enveloper dans notre innocence, & faire bonne mine, ne rien entreprendre à l'égard de tout ce qui ne nous attaqueroit pas directement, & de résoudre ce que nous aurions à faire dans les occasions. Il entra dans mes raisons: nous sortimes sur les huit heures, pour nous faire voir au peuple, & pour voir nous même la contenance du peuple, sur ce qu'on nous avoit mandé de differends quartiers, qu'il étoit beaucoup consterné. Cela nous parut effectivement & si la Cour nous eut attaqué dans ce moment, je ne sçai si elle n'auroit point réussi. Je reçus trente Billets sur le midi, qui me firent croire qu'elle en avoit le dessein & trente autres qui me firent apprehender qu'elle ne le put avec assez de succès. Mrs. de Beaufort, de la Mothe, de Brissac, de

de Noirmoutier, de Laigues, de Fiesque, de Fontrailles & de Matha vinrent dîner chez moi. Il y eut après dîner une grande contestation, parce que la plus part vouloient que nous nous missions sur la defensive : C'est-à-dire que nous nous reconnussions coupables avant que d'être accusez. Mon avis l'emporta; ce fut que Mr. de Beaufort marcheroit seul dans les Ruës avec un page derrière son Carosse, & que je marcherois de même maniere de mon côté : que nous irions separement chez le Prince lui dire que nous étions très persuadez qu'il ne nous faisoit point d'injustice en nous confondant dans les bruits qui couroient &c. Je ne pus trouver l'aprèsdîner Mr. le Prince chez lui, & Mr. de Beaufort, ne l'y ayant pas rencontré non plus, nous nous trouvâmes sur les six heures chez Madame de Montbazon qui vouloit à toute force, que nous prissions des chevaux de poste pour nous enfuir. Nous eûmes sur cela une contestation qui ouvrit une scene où il y eut bien du ridicule, quoi qu'il ne s'y agît que du tragique. Madame de Montbazon soutenant qu'au personnage que nous jouions Mr. de Beaufort & moi, il n'y avoit rien de si aisé que de se défaire de nous, puis que nous nous mettions entre les mains de nos ennemis; je lui répondis qu'il étoit vrai que nous hazardions notre vie, mais que si nous agissions autrement, nous perdriens notre honneur. A ce mot elle se leva de dessus son lit, où elle étoit, & me dit, après m'avoir mené vers la cheminée, „ avouez que ce n'est pas ce qui „ vous tient, vous ne sauriez quitter vos „ Nym-

„ Nymphes. Amenons l'innocente avec
„ nous , je crois que vous ne vous souciés
„ plus gueres de l'autre. Comme j'étois
accoutumé à ses manieres , je ne fus pas
surpris de ce discours , mais je le fus davan-
tage quand je la vis dans la pensée de s'en
aller à Peronne , & si effrayée qu'elle ne
savait ce qu'elle disoit. Je trouvai que ses
deux Amants lui avoient donné plus de
frayeur qu'ils n'eussent voulu. J'essaiai de
la rassurer & sur ce qu'elle me témoignoit
quelque défiance que je ne fusse pas de ses
amis à cause de la liaison que j'avois avec
Mes dames de Chevreuse, & de Guime-
né; je lui dis tout ce que celle que j'avois
avec Mr. de Beaufort pouvoit demander
de moi dans cette conjoncture. A cela elle
me repondit brusquement ; je veux que l'on
soit de mes amis pour l'amour de moi-mê-
me, ne le merite je pas bien ? je lui fis là
dessus son panegirique, & de propos en pro-
pos qui continuerent assez long-temps, elle
tomba sur les beaux exploits que nous au-
rions fait si nous nous étions trouvez unis
ensemble. Elle ajouta , qu'elle ne conce-
voit pas comment je m'amusois à une vieil-
le plus méchante qu'un diable & à une jeune
encore plus sotte à proportion. „ Nous nous
„ disputons tout le jour ce innocent reprit
„ elle, en me montrant Mr. de Beaufort
„ qui jouoit aux échecs. Nous nous don-
„ nons bien de la peine & nous gâtons tou-
„ tes nos affaires : accordons nousensem-
„ ble, allons nous en à Peronne. Le Car-
„ dinal nous enverra demain des negocia-
„ teurs.

Ne soyez pas surprise de ce qu'elle parloit ainsi de Mr. de Beaufort. C'étoient ses termes ordinaires & elle disoit à qui la vouloit entendre, que le pauvre fire étoit impuissant. Ce qu'il y a de vrai ou presque vrai est, qu'il ne lui avoit jamais demandé le bout du doigt, & qu'il n'étoit amoureux que de son ame. En effet il me paroissoit au désespoir quand elle mangeoit le Vendredi de la viande, ce qui lui arrivoit souvent. J'étois accoutumé à de pareils dits, mais je ne l'étois pas à ses douceurs, & j'en fus touché quoi qu'elle me fut suspecte, vû la conjoncture. Elle étoit fort belle, je n'avois pas des dispositions naturelles à perdre de telles occasions, ainsi je me radoucis beaucoup & l'on ne m'arracha pas les yeux. Je proposai donc d'entrer dans le Cabinet, mais l'on me proposa pour préalable de toutes choses d'aller à Peronne : ainsi finirent nos amours. Nous rentrâmes dans la conversation, l'on se remit à contester sur la conduite qu'il falloit tenir & le Président de Bellievre que Madame de Montbazon envoya consulter, repondit que l'unique parti étoit de faire toutes les démarches de respect à l'égard de Mr. le Prince, & si elles n'étoient pas reçues, qu'il restoit de se soutenir par son innocence & par sa fermeté. Mr. de Beaufort sortit de l'hôtel de Montbazon pour aller chercher Mr. le Prince qu'il trouva à Table. Il lui fit son compliment avec respect : Mr. le Prince qui se trouva surpris lui demanda s'il se vouloit mettre à table. Il s'y mit, soutint la conversation sans s'embarasser, & sortit d'affaire avec une audace qui

ne

ne déborda pas. Je ne sçai ce qui se passa depuis ce souper jusqu'au lendemain matin, mais je sçais bien que Mr. le Prince qui n'avoit pas paru aigri ce soir là parut très envenimé contre nous le lendemain. J'allai chez lui avec Noirmontier, & quoi que toute la Cour y fut pour le complimenter sur son prétendu assassinat, & qu'il les fit tous entrer les uns après les autres dans son cabinet, le Chevalier de Riviere Gentilhomme de sa chambre, me laissa toujours, en me disant qu'il n'avoit pas ordre de me faire entrer. Noirmontier qui étoit fort vif s'impatientoit, & j'affectois de la patience. Je demurai dans la chambre trois heures entières, & n'en sortis qu'avec les derniers. Je ne me contentai pas de cette avance, j'allai chez Madame de Longueville qui me reçût assez froidement, après quoi je me rendis chez son Epoux qui étoit arrivé à Paris depuis peu. Je le priai de témoigner en bien pour moi à Mr. le Prince, & comme il étoit fort persuadé que tout ce qui se passoit n'étoit qu'un piège que la Cour tendoit à Mr. le Prince, il me fit connoître qu'il avoit un mortel déplaisir de tout ce qu'il voyoit. Mais le Duc étoit naturellement foible & fraîchement racommodé avec lui, ainsi il demeura dans les termes généraux & contre son ordinaire il évita le détail.

Tout cela se passa le 11. & le 12. Décembre 1649. Le 13. Mr. le Duc d'Orleans accompagné de Mr. le Prince, de Mrs. de Bouillon, de Vendôme, de St. Simon, d'Elbeuf & de Mercœur vint au Parlement où, sur une lettre de cachet envoyée par le Roi
par

par laquelle S. M. ordonnoit que l'on informât des auteurs de la sedition, il fut arrêté que l'on travailleroit à cette affaire avec toute l'application que meritoit une conjuration contre l'Etat.

Le 14. Mr. le Prince fit sa plainte, & demanda qu'il fût informé de l'assassinat qu'on avoit voulu commettre contre sa personne.

Le 15. on ne s'assembla pas, parce que l'on voulut donner du temps à Mrs. Charon & Doujat d'achever les informations pour lesquelles ils avoient été commis.

Le 18. le Parlement ne s'étant pas assemblé pour la même raison, Joli presenta Requête à la Grand' Chambre pour être renvoyé à la Tournelle, prétendant que son affaire n'étoit que particuliere, & ne devoit pas être traitée dans l'assemblée des Chambres, parce qu'elle n'avoit aucun raport à la sedition. Le Premier Président qui ne vouloit faire qu'un procez de tout ce qui s'étoit passé le 11. renvoya la Requête à l'assemblée des Chambres.

Le 19. il n'y eut point d'assemblée.

Le 20. Monsieur & Mr. le Prince vinrent au Palais, & toute la seance se passa à contester, si le Président Charton qui avoit fait sa plainte le jour du prétendu assassinat de Joli, opineroit ou n'opinerait pas. Il fut exclus & avec justice.

Le 21. le Parlement ne s'assembla pas.

Cependant la fronde ne s'endormoit pas, & je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit servir au retablissement de nos affaires. Presque tous nos amis étoient desesperés & tout

affoiblis : le Maréchal de la Mothe même se laissa toucher à l'honnêteté que Mr. le Prince lui fit de le tirer du pair , & s'il ne nous abandonna pas , il mourut beaucoup. Je suis obligé de faire en cet endroit l'éloge de Caumartin , il étoit mon allié & avoit déjà quelque amitié pour moi , mais nous n'étions en nulle confiance. Il s'unit intimement avec moi le lendemain de l'éclat de la Boulaye , & entra dans mes intérêts lorsque l'on me croioit abîmé. Je lui donnai ma confiance par reconnoissance , & je la continuai au bout de huit jours par l'estime que j'eus pour sa capacité qui passoit son âge.

Ce que je trouvai de plus ferme à Paris dans la consternation furent les Curez. Ils travaillèrent dans ces sept ou huit jours-là parmi le peuple avec un zèle incroyable , & celui de St. Gervais frere de l'Avocat Général Talon m'écrivit. Vous remonterez , sauvez vous de l'assassinat , avant qu'il soit huit jours vous ferez plus fort que vos ennemis.

Le 21. à midi un Officier de la Chancellerie me fit avertir que Mr. Maillant Procureur Général s'étoit enfermé deux heures le matin avec Mr. le Chancelier & Mr. de Chavigni , & qu'on avoit résolu de l'avis du Premier Président que le 22. il prendroit ses conclusions contre Mr. de Beaufort , contre Mr. de Broussel & contre moi , qu'il concluroit à ce que nous serions assignez pour être ouïs : Ce qui est une maniere d'ajournement personnel un peu mitigé. Nous tinmes l'après-dîné un grand Conseil de Fronde chez Longueil , & il y eut de grandes contesta-

testations. L'abatement du peuple faisoit craindre que la Cour ne se servît de cet instant, pour nous faire arrêter, sous quelque formalité de justice que Longueil prétendoit pouvoir être coulée dans la Procédure par l'adresse du Président de Mesme & soutenue par la hardiesse du Premier Président. Ce sentiment de Longueil me faisoit peine de même qu'aux autres, & je ne pouvois pourtant me rendre à leur avis qui étoit de hazarder un soulèvement. Je scavois que le peuple revenoit à nous, mais je n'ignorois pas qu'il n'y étoit point revenu, qu'ainsi nous pourrions manquer nôtre coup, & j'étois assuré que quand même nous y réussirions, nous serions perdus, parce que nous n'en pourrions soutenir les suites, & que nous nous ferions convaincre nous-même de trois crimes capitaux & très-odieux. Ces raisons sont bonnes pour toucher les esprits qui n'ont point de peur, mais ceux qui craignent ne sont susceptibles que du sentiment que la peur inspire. J'observai alors que *quand la frayeur est venue jusques à un certain point, elle produit les mêmes effets que la temerité.* Longueil opina en cette occasion à investir le Palais Royal. Après que je les eus laissé long-temps battre l'eau, pour laisser refroidir l'imagination qui ne se rend jamais quand elle est échauffée; je leur proposai ce que j'avois résolu de leur dire avant que d'entrer chez Longueil. C'étoit que quand nous saurions le lendemain Monsieur & Mrs. les Princes au Palais, Mr. de Beaufort y iroit suivi de son Ecuyer, que j'y entrerois en même temps par un autre degré avec un

simple Aumônier, que nous irions prendre nos places, & que je dirois en son nom & au mien, qu'ayant appris qu'on nous impliquoit dans la sedition, nous venions porter nos têtes au Parlement pour être punis, si nous étions coupables; ou pour demander justice contre les calomniateurs, si nous nous trouvions innocens: & que bien qu'en mon particulier je ne me tinssse pas justiciable de la Compagnie, je renonçois pourtant à tous les privileges pour faire paroiître mon innocence à un Corps pour qui j'avois eu toute ma vie tant d'attachement & de veneration.

„ Je sai bien, Messieurs, ajoutai-je, que
„ le parti que je vous propose est un peu
„ delicat, parce qu'on nous peut tuer au
„ Palais: mais si on manque de nous tuer,
„ demain nous sommes maîtres du pavé,
„ & il est si beau à des particuliers de l'être
„ dès le lendemain d'une accusation atroce,
„ qu'il n'y a rien qu'il ne faille hazarder pour
cela. Nous sommes innocens, la verité est forte, le peuple & nos amis ne sont abattus que parce que les circonstances malheureuses que le caprice de la fortune a rassemblées à un certain point, les font douter de notre innocence. Notre securité ranimera le Parlement & le peuple. Je maintiens que que nous sortirons du Palais, (si nous n'y tombons pas,) plus accompagnez que nos ennemis. Voici les fêtes de Noël, il n'y a plus d'assemblée que demain, & après demain. Si les choses se passent comme je vous marque, je les soutiendrai dans le peuple en un Sermon que je projette de prêcher le jour de Noël à St. Germain de l'Auxer-

rois qui est la paroisse du Louvre. Nous le soutiendrons après les fêtes par nos amis que nous aurons le temps de faire venir des provinces.

On se rendit à cet avis, on nous recommanda à Dieu comme devant courir grand risque: mais chacun retourna chez soi avec fort peu d'espérance.

Je trouvai en arrivant chez moi un billet de Madame de Lefdiguieres qui me donnoit avis, que la Reine, qui avoit prévu que nous pourrions nous résoudre à aller au Palais (parce que les conclusions que le Procureur Général y devoit prendre s'étoient assez repandues dans le monde,) avoit écrit à Mr. de Paris, le conjurant d'aller prendre sa place au Parlement dans le veuë de m'empêcher d'y aller, parce que Mr. de Paris y étant, je n'y avois plus de séance. J'allai à trois heures du matin chercher Mrs. de Brissac & de Retz, & les menai aux Capucins du Fauxbourg St. Jacques où Mr. de Paris avoit couché, pour le prier en corps de famille de ne point aller au Palais. Mon oncle avoit peu de sens, & même ce peu qu'il en avoit n'étoit pas droit. Foible, timide & jaloux de moi jusqu'au ridicule, il avoit promis à la Reine qu'il iroit prendre sa place, & nous ne tirâmes de lui que des impertinences & des vanteries, comme, par exemple, qu'il me defendroit mieux que je ne me defendrois moi-même. Remarquez, s'il vous plaît, que bien qu'il jazât comme une linotte en particulier, il étoit toujours muet comme un poisson en public. Un Chirurgien qu'il avoit à son service me pria

d'aller attendre de ses nouvelles aux Carmelites qui sont tout proches, & me vint trouver un quart d'heure après pour me dire, qu'aussitôt que nous étions sortis de la chambre de Mr. de Paris, il y étoit entré, qu'il l'avoit loué de la fermeté avec laquelle il avoit résisté à ses neveux qui le vouloient enterrer tout vif, qu'ensuite il l'avoit exhorté à se lever en diligence pour aller au Palais, mais qu'aussitôt qu'il fut hors du lit il lui avoit demandé d'un ton essouffé, comment il se portoit : que Mr. de Paris lui avoit répondu, je me porte bien, à quoi il lui avoit reparti, cela ne se peut, vous avez trop mauvais visage; qu'après cela lui ayant tâté le poux, vous avez, dit-il, la fièvre. Sur cela Mr. de Paris s'étoit remis au lit, d'où tous les Rois & toutes les Reines ne le feroient pas sortir de quinze jours.

Nous allâmes au Palais Mrs. de Beaufort de Brissac, de Retz, & moi, mais seuls & separement. Mrs. les Princes avoient plus de mille gentilshommes avec eux, & on peut dire que toute la Cour généralement s'y trouvoit. Comme j'étois en rochet & en camail, je passai la grande salle le bonnet à la main, & peu de gens me rendirent ce salut, tant on étoit persuadé que j'étois perdu. Etant entré dans la Grand' Chambre devant que Mr. de Beaufort y fut arrivé, & ayant surpris par conséquent la Compagnie, j'entendis un petit bruit sourd semblable à ceux que vous entendez quelquefois aux sermons, à la fin d'une période qui a plu. J'en augurai bien, & je dis, après avoir pris ma place, ce que j'avois projeté chez Longueuil.

gueil. Ce petit bruit recommença après mon discours qui fut court & modeste. Un Conseiller ayant voulu rapporter à ce moment une requête pour Joly, le Premier Président allarmé dit qu'avant toutes choses il falloit lire les informations faites contre la conjuration publique dont il avoit plû à Dieu de preserver l'Etat & la Maison Royale. Il ajouta, en finissant ces paroles, quelque chose de celle d'Amboise qui me donna, comme vous verrez, un terrible avantage sur lui. *J'ai observé mille fois, qu'il est aussi nécessaire de choisir les mots dans les grandes affaires, qu'il est superflu de les choisir dans les petites.*

On lut les informations où l'on ne trouva pour temoins qu'un appelé Canto qui avoit été condamné à être pendu à Pau, Pichon, qui avoit été mis sur la rouë en effigie au Mans, Sociando, contre lequel il y avoit preuve de fausseté à la Tournelle, la Comette, Marcaffar, Gorgibus, Filloux & Fiefnes. Je ne crois pas que vous ayez veu dans les petites lettres de Port Royal des noms plus saugreneux que ceux-là, & Gorgibus vaut bien Tambourrin. La seule deposition de Canto dura quatre heures à lire. En voici la substance. Qu'il s'étoit trouvé en plusieurs assembleés des rentiers à l'hôtel de Ville, où il avoit ouï dire que Mr. de Beaufort & Mr. le Coadjuteur vouloient tuer Mr. le Prince; qu'il avoit veu la Boulaye, chez Mr. de Broussel le jour de la sedition; qu'il l'avoit aussi veu chez Mr. le Coadjuteur; que le même jour le Président Char-ton avoit crié aux armes; que Joly avoit dit

à l'oreille à lui Canto, quoi qu'il ne l'eût jamais ni veu ni connu, que cette fois-là, qu'il falloit tuer le Prince & le grande Barbe. Les autres temoins confirmèrent cette deposition. Comme le Procureur Général qu'on fit entrer après la lecture des informations, eut pris ses conclusions qui furent de nous obliger à être ouïs, Mr. de Beaufort, Mr. de Broussel & moi; j'otai mon bonnet pour parler, & le Premier Président aiant voulu m'en empêcher, en disant que ce n'étoit pas l'ordre, & que je parlerois à mon tour, la Sainte Cohue des Enquêtes s'éleva & faillit à étouffer le Premier Président. Voici ce que je dis.

„ Je ne crois pas, Messieurs, que les sie-
„ cles, passez ayent veu des ajournemens per-
„ sonels donnez à des gens de nôtre qualité
„ sur des oui-dire : mais je crois aussi peu
„ que la posterité puisse ni souffrir ni croire que
„ l'on ait seulement écouté ces oui-dire de
„ la bouche des plus infames scelerats qui
„ soyent jamais sortis des cachots. Canto
„ a été condamné à la corde à Pau; Pichon
„ à la rouë au Mans. Sociando est encore
„ sur vos registres criminels. Mr. l'Avocat
„ Général Bignon m'avoit envoyé à deux
„ heures après-minuit ces memoires : ju-
„ gez, s'il vous plaît, de leurs temoignages
„ par les étiquetes & par leur preffession qui
„ est d'être des filoux averez. Ce n'est pas
„ tout, Messieurs : ils ont une autre quali-
„ té plus relevée & plus rare : ils sont temoins
„ à brevet. Je suis au desespoir que la defence
„ de nôtre honneur, qui nous est comman-
„ dée par toutes les loix divines & humaines,
„ m'ait

„ m'ait obligé de mettre au jour sous le plus
 „ innocent des Rois ce que les siècles les plus
 „ corrompus ont detesté même dans le tems
 „ des plus grands égaremens des anciens
 „ Tyrans. Oui Mrs. Canto, Sociando &
 „ Gorgibus ont des brevets pour nous accu-
 „ ser & ces brevets sont signez de l'augu-
 „ ste nom qui ne devoit être employé qu'à
 „ conserver encore mieux les loix les plus
 „ saintes. Mr. le Cardinal Mazarin qui ne
 „ reconnoit que celles de la vengeance qu'il
 „ medite contre les defenseurs de la liber-
 „ té publique, a forcé Mr. le Tellier Se-
 „ cretaire d'Etat de contresigner ces brevets
 „ infames. Nous en demandons justice,
 „ mais nous ne vous la demandons qu'a-
 „ près vous avoir très-humblement supplié
 „ de la faire à nous mêmes la plus rigoureu-
 „ se que les ordonnances les plus severes
 „ prescrivent contre les revoltez ; s'il se
 „ trouve que nous ayons ni directement ni
 „ indirectement contribué à ce qui a excité
 „ ce dernier mouvement. Est il possible,
 „ Messieurs, qu'un petit fils de Henri le
 „ Grand, qu'un Senateur de l'âge & de la
 „ probité de Mr. de Broussel, qu'un Coad-
 „ juteur de Paris soyent seulement soup-
 „ çonnez d'une sedition où l'on n'a vû
 „ qu'un écervelé à la tête de quinze miséra-
 „ bles de la lie du peuple? Je suis persuadé
 „ qu'il me seroit honteux de m'étendre sur
 „ ce sujet. Voila, Messieurs, ce que je fais
 „ de la moderne conjuration d'Amboise. Je
 „ ne vous puis exprimer les aplaudissemens des
 „ Enquêtes. Il y eut beaucoup de temoins qui
 „ s'éleverent sur ce que j'avois dit des temoins

à brevet. Le bon homme Doujat qui étoit un des Rapporteurs & qui m'en avoit fait avertir par l'Advocat Général Talon son parent l'avoua, en faisant semblant de l'adoucir. Il se leva comme en colere & dit très-finement, les brevets, Monsieur, ne sont pas pour vous accuser, comme vous dites, il est vrai qu'il y en a, mais ils ne sont que pour découvrir ce qui se passe dans les assemblées des Rentiers. Comment le Roi seroit-il informé, s'il ne promettoit l'impunité à ceux qui lui donnent des avis pour son service, & qui sont quelquefois obligez pour les avoir, de dire des paroles qu'on leur pourroit tourner à crime ? Il y a bien de la différence entre des brevets de cette façon, & des brevets qu'on auroit donné pour vous accuser.

La Compagnie fut radoucie par ce discours, le feu monta au visage de tout le monde, le Premier Président qui ne s'étonnoit pas du bruit, prit de la main sa longue barbe (c'étoit son geste ordinaire,) quand il se mettoit en colere, patience, Messieurs, dit-il, allons avec ordre : Mrs. de Beaufort, le Coadjuteur & Broussel vous êtes accusés, il y a des conclusions contre vous, sortez de vos places. Alors Mr. de Beaufort & moi voulant sortir, Mr. de Broussel nous retint en disant, „ Nous ne devons
„ sortir, Messieurs, ni vous ni moi, jusques
„ à ce que la Compagnie l'ordonne. Mr.
„ le Premier Président que tout le monde
„ fait être nôtre partie, doit sortir, si nous
„ sortons. J'ajoutai, & Mr. le Prince !
M. le Prince s'entendant nommer dit avec fier-

fierté & d'un ton moqueur, moi moi ! à quoi je
 prendis oui, oui, Monsieur, la justice éga-
 le tout le monde. Le Président de Mesme
 prit la parole & lui dit, non Monsieur, vous
 ne devez point sortir, à moins que la
 Compagnie ne l'ordonne. Si Mr. le Coad-
 juteur souhaite que vous sortiez, il faut
 qu'il le demande par une requête. Pour
 lui il est accusé, il est de l'ordre qu'il sor-
 te, mais puis qu'il en fait difficulté ; il faut
 opiner. " On étoit si échauffé sur cette
 accusation, & contre ces temoins à brevet,
 qu'il y eut plus de 80. voix à nous faire
 demeurer dans nos places, quoi qu'il n'y eut
 rien au monde de plus contraire aux for-
 mes. Il passa enfin à la pluralité des voix,
 que nous nous retirerions, mais cependant
 la plupart des avis furent des panegiriques
 pour nous, des satyres contre les Ministres,
 & des anathemes contre les brevets. Nous
 avions des gens dans les lanternes qui ne
 manquoient pas de jetter des bruits de ce
 qui se passoit dans la salle. Les Curez & les
 habituez des paroisses ne s'oublioient pas ; le
 peuple accourut en foule de tous les quar-
 tiers de la ville au Palais. Nous y étions
 entrez à sept heures du matin & nous n'e-
 sortâmes qu'à cinq heures du soir. Dix heu-
 res donnant un long-temps pour s'assembler,
 l'on se portoit dans la grande salle, dans la
 galerie, dans la cour, & sur le degré. Il
 n'y avoit que Mr. de Beaufort & moi qui ne
 portâssions personne & qui fussions portez,
 cependant on ne manqua point de respect ni
 à Monsieur ni à Mr. le Prince, mais on
 n'observa pourtant pas tout celui qu'on
 leur

leur devoit : car en leur presence une infinité de voix s'élevoient & crioient Vive Beaufort, Vive le Coadjuteur. Nous sortîmes ainsi du Palais, & nous allâmes d'environ six heures du soir chez moi, où nous eûmes peine d'aborder à cause de la foule du peuple. Nous fumes avertis sur les onze heures du soir qu'on avoit résolu au Palais Royal de ne pas assembler les Chambres le lendemain, & le Président de Bellievre, à qui nous le fîmes sçavoir, nous conseilla de nous trouver dès sept heures au Palais, pour en demander l'assemblée. Nous n'y manquâmes pas. Mr. de Beaufort dit au Premier Président, que l'Etat & la Maison Royale étoient en peril, que les momens étoient précieux, qu'il falloit faire un exemple des coupables. Il conclut par la nécessité d'assembler la Compagnie, sans perdre un instant. Le bon homme Broussel attaqua personnellement le Premier Président & même avec emportement. Huit ou dix Conseillers des Enquêtes entrèrent incontinent dans la Grand' Chambre, pour témoigner l'étonnement où ils étoient, qu'après une conjuration aussi furieuse, l'on demeurât les bras croisez, sans poursuivre la punition. Mrs. Bignon & Talon Advocats Généraux avoient échauffé les esprits, en disant au parquet des Gens du Roi, qu'ils n'avoient eu aucune part aux conclusions, & qu'elles étoient ridicules. Le Premier Président répondit très-sagement à toutes les paroles les plus piquantes qui lui furent dites, & les souffrit avec une patience incroyable, croiant avec raison que nous euf-

eussions été bien aises de l'obliger à quelque repartie qui eût pu fonder ou appuyer une reculation.

Nous travaillâmes l'après-dînée à envoyer chercher nos amis dans les Provinces, ce qui ne se faisoit pas sans depense, & Mr. de Beaufort n'avoit pas un sou. Loziere dont je vous ai parlé à propos des Bulles de la Coadjutorerie de Paris, m'apporta 3000. Pistoles qui supplièrent à tout. Mr. de Beaufort esperoit de tirer du Vendômois & du Blezois soixante Gentilshomme & quarante des environs d'Anet, mais il n'en eut en tout que cinquante-quatre: j'en tirai de Brie quatorze, & Anneri m'en amena quatrevingt du Vexin, qui non seulement ne voulurent jamais prendre un double de moi, mais qui même ne souffrirent pas que je payasse dans les hôtelleries. Ils furent dans tout le cours de ce procez assidus auprès de moi comme s'ils eussent été mes gardes. Anneri pouvoit tout sur eux, & je pouvois tout sur Anneri qui étoit un des hommes les plus fermes & les plus fideles. Vous verrez dans la suite à quoi nous destinions cette Noblesse.

Je prechai le jour de Noel à St. Germain de l'Auxerrois. J'y traitai de la Charité Chrétienne, sans parler un mot des affaires présentes. Les femmes y pleuroient sur l'injustice de la persecution que l'on faisoit à un Archevêque qui n'avoit que de la tendresse pour ses ennemis, & je connus bien au sortir de la chaire par les benedictions qui me furent données, que je ne m'étois pas trompé dans la pensée que j'avois eu, que ce

Ser-

Sermon feroit un très-bon effet. Il fut incroyable & surpassa de bien loin mon imagination.

Il arriva à propos de ce Sermon un incident dit depuis & par la haine qu'il avoit pour elle. Je crois, sans raillerie, que par le même principe elle se résolut à m'en faire part . . . Je m'aperçus que j'eusse mieux fait de l'être. Justement quatre ou cinq jours avant que le procez criminel commenceât, mon médecin ordinaire se trouvant par malheur à l'extrémité, & un Chirurgien domestique que j'avois, étant venu à sortir de chez moi, parce qu'il avoit tué un homme, je crus que je ne pourrois mieux m'adresser qu'au Marquis de Noirmoustier qui étoit mon ami intime & qui avoit un Médecin très-bon & très-affidé. Quoique je le connusse pour n'être pas secret, je ne pus m'imaginer qu'il ne le fût pas en cette occasion Noirmoustier qui étoit auprès d'elle lui répondit vous le trouveriez bien plus beau, si vous saviez qu'il est si malade à l'heure qu'il est qu'un autre que lui ne pouroit pas seulement ouvrir la bouche à laquelle j'avois été obligé l'avant veille en parlant à elle-même de donner un autre tour. Vous pouvez juger du bel effet que cette indiscretion ou plutôt que cette trahison produisit mais je fus assez sot pour me racommoder avec le Cavalier qui me demanda tant de pardons, & qui me fit tant de protestations, que j'excusai ou sa passion ou sa legereté Je crois plutôt la seconde, la mienne ne fut pas moindre de lui confier une place aussi

con.

considérable que le Mont-Olimpe. Vous verrez ce détail dans la suite & comment il fit justice à mon imprudence, car il m'abandonna & me trompa pour la seconde fois.

Le 29. nous entrâmes au Palais, avant que Mrs. les Princes y fussent arrivez, & nous y vinmes ensemble Mr. de Beaufort & moi avec un corps de Noblesse qui pouvoit faire 300. Gentilshommes. Le peuple qui étoit revenu dans sa chaleur pour nous, nous donnoit assez de seureté, mais la Noblesse nous étoit bonne, tant pour faire paroître que nous ne nous trahions pas simplement de Tribuns du peuple, que parce que faisant état de nous trouver tous les jours au Palais dans la quatrième Chambre des Enquêtes qui repondoit à la Grande, nous étions bien aises de n'être pas exposez, (dans un lieu où le peuple ne pouvoit pas entrer,) à l'insulte des gens de la Cour qui y étoient pêle-mêle avec nous. Nous étions en conversation les uns avec les autres, nous nous faisions des civilités, & cependant nous étions huit ou dix fois tous les matins sur le point de nous étrangler, pour peu que les voix s'élevassent dans la Grand' Chambre: ce qui arrivoit assez souvent par la contestation & dans la chaleur ou étoient les esprits. Tout le monde avoit de la défiance, & je puis dire sans exagération que sans même excepter les Conseillers il n'y avoit pas vint hommes dans le Palais qui ne fussent armés de poignards. Pour moi je n'en avois point voulu porter, Mr. de Brissac m'en fit prendre un par force un jour où il paroissoit qu'on pouroit s'échauf-

chauffer plus qu'à l'ordinaire. De telles armes qui me convenoient peu, me causerent un chagrin qui me fut des plus sensibles. Mr. de Beaufort un peu lourd & étourdi de son naturel, voyant la garde du filet dont le bout paroïssoit un peu hors de ma poche, la montra à Arnaut, à la Mouffaye, & à Des Roches Capitaine des Gardes de Mr. le Prince, & leur disant, voila le Breviaire de Mr. le Coadjuteur, j'entendis la raillerie, mais à dire vrai je ne la souffris pas de bon cœur.

Nous présentâmes Requête au Parlement, pour recuser le Premier Président comme nôtre ennemi, ce qu'il ne souffrit pas avec la fermeté qui lui étoit naturelle. Il en parut touché & même abbatu. La deliberation pour admettre ou ne pas admettre la recusation dura plusieurs jours; l'on opina d'aparat, & il est constant que cette matiere fut épuisée. Enfin on opina à la pluralité de quatre-vingt-dixhuit contre soixante-deux qu'il demeureroit Juge, & je suis persuadé que l'Arrêt étoit juste au moins dans les formes du Palais. Mais je suis persuadé en même temps que ceux qui n'étoient pas de cette opinion avoient raison dans le fond: ce Magistrat temoignant autant de passion qu'il en faisoit voir en cette affaire: mais il ne la connoissoit pas lui-même. Il étoit préoccupé & son intention étoit bonne. Le temps qui se passa depuis le jugement de cette recusation qui fut le 4. Janvier ne fut employé qu'à des chicanes que Charon qui étoit l'un des Rapporteurs, & avec cela tout à fait dependant du Premier Président, faisoit autant qu'il pouvoit pour différer, & pour voir

si on ne tireroit point quelque lumiere de la prétendue conjuration par un certain Bocquet non qui avoit été Lieutenant de la Boulaye en la guerre civile, & par un nommé Belot Syndic des Rentiers, alors prisonnier en la Conciergerie. Ce Belot qui avoit été arrêté sans decret faillit à être la cause du bouleversement de Paris. Le Président de la Grange remontra qu'il n'y avoit rien de plus opposé à la déclaration pour laquelle on avoit fait de si grands efforts autrefois. Mr. le Premier Président soutenant l'emprisonnement de Belot, d'Auras Conseiller de la troisième Chambre lui dit qu'il s'étonnoit qu'un homme pour l'exclusion duquel il y avoit eu quatre-vingt-dix-huit voix se pût résoudre à violer les formes de la justice à la veüe du soleil. Là dessus le Premier Président le leva de colere en disant, qu'il n'y avoit plus de discipline, & qu'il laissoit sa place à quelqu'un pour qui on eût plus de considération que pour lui. Ce mouvement fit une émotion & causa un trepignement dans la Grand' Chambre qui fut entendu dans la quatrième, & fit que ceux des deux partis qui y étoient, se démelerent avec précipitation les uns d'avec les autres pour se mettre ensemble. Si le moindre laquais eût alors tiré l'épée dans le Palais, Paris étoit confondu.

Nous pressions toujours nôtre jugement, & on le différoit tant qu'on pouvoit, parce qu'on ne pouvoit pas s'empêcher de nous absoudre & de condamner les témoins à brevet. Tantôt on prétendoit que l'on étoit obligé d'attendre un certain Desmartinaux

que l'on avoit arrêté en Normandie, pour avoir crié contre le Ministre dans les assemblées des Rentiers : Jene connoissois pas seulement alors de venue ou de nom cet homme. Tantôt on incidentoit sur la maniere de nous juger : les uns prétendant que l'on devoit juger tous ensemble ceux qui étoient nommez dans les informations, les autres ne pouvant souffrir que l'on confondît nos noms avec ceux de ces sortes de gens que l'on avoit impliqué en cette affaire. Il n'y a rien de si aisé qu'à laisser écouler les matinées en des procédures où il ne faut qu'un mot pour faire parler cinquante personnes : il falloit à tout moment relire ces misérables informations où il n'y avoit pas seulement assez d'indices, pour faire donner le fouet à un crocheteur. Voilà l'état du Parlement jusqu'au 18. Janvier 1650. & voilà ce que tout le monde voyoit : mais voici ce que personne ne savoit que ceux qui connoissoient les ressorts de la machine.

Nôtre première apparition au Parlement jointe aux ridicules informations qui avoient été faites contre nous, changea si fort les esprits, que le public fut persuadé de nôtre innocence. Mr. le Prince s'adoucit quatre ou cinq jours après la lecture des informations. Mr. de Bouillon m'a dit depuis plus d'une fois que le peu de preuve qu'il avoit trouvé à ce que la Cour lui avoit fait voir d'abord comme clair & certain, lui avoit donné de bonne heure de violens soupçons de la tromperie de Servien & de l'artifice du Cardinal, & que lui Mr. de Bouillon n'avoit rien oublié pour le confirmer dans

dans cette pensée. Il ajoutoit que Chavigni, qui étoit un ami de Mazarin, ne l'aideroit pas en cette occasion, parce qu'il ne vouloit pas que Mr. le Prince se rapprochât des frondeurs. Je ne puis accorder cela avec l'avance que Chavigni me fit en ce temps-là par du Gue Bagnols pere de celui que vous connoissez, son ami & le mien. Il nous fit venir la nuit chez lui où Mr. de Chavigni me temoigna qu'il eût cru être le plus heureux des hommes s'il eût pû contribuer à l'accommodement. Il me temoigna que Mr. le Prince étoit persuadé que nous n'avions point eu de dessein contre lui, mais qu'il étoit engagé & à l'égard du monde & à l'égard de la Cour : Que pour ce qui étoit de la Cour, il eût pû trouver des temperamens, mais qu'à l'égard du monde il étoit difficile de trouver quelque chose qui pût satisfaire un premier Prince du sang à qui on disputoit le pavé publiquement, & les armes à la main : Qu'il falloit donc que je me résolusse à le lui céder au moins quelque temps. Il me proposa en conséquence l'Ambassade ordinaire de Rome ou l'extraordinaire à l'Empire dont il se parloit alors à propos de je ne sçai quoi. Vous jugez bien quelle put être ma reponse : nous ne convinmes de rien quoi que je n'oubliaffe pas de faire connoître à Mr. de Chavigni la passion extrême que j'avois de rentrer dans les bonnes grâces de Mr. le Prince. Je demandai un jour à Mr. le Prince à Bruxelles le denouement de ce que Mr. de Bouillon m'avoit dit de cette negociation de Chavigni, & je ne me puis remettre ce qu'il me repondit.

Cette conference avec Chavigni se passa le trentieme de Decembre. Le premier de Janvier Madame de Chevreuse qui devoit la Reine depuis le retour du Roi à Paris, & qui même dans ses disgraces avoit conservé avec elle une espece d'habitude incompréhensible, alla au Palais Royal. Le Cardinal la tirant dans une croisée du petit cabinet de la Reine lui dit, vous aimez la Reine, est-il possible que vous ne lui puissiez donner vos amis? Le moyen de les lui donner, repondit-elle, la Reine n'est plus Reine, elle est T. H. servante de Mr. de Prince. Mon Dieu, reprit le Cardinal en se frottant le front, si l'on pouvoit s'asseurer des gens on feroit bien des choses: mais Mr. de Beaufort est à Madame de Montzabon, Madame de Montbazon est à Vigneuil, & le Coadjuteur, . . . en me nommant il se prit à rire. Je vous entends, dit Me. de Chevreuse. Je vous reponds de lui & d'elle. Voila comment cette conversation s'entama. Le Cardinal fit un signe de tête à la Reine, qui fit voir à Me. de Chevreuse que la conversation avoit été concertée. Elle en eut une assez longue le même soir avec la Reine qui lui donna le billet suivant écrit & signé de sa main. „ Je ne puis croire „ non obstant le passé & le présent que Monsieur le Coadjuteur ne soit à moi. Je le „ prie que je le puisse voir sans que personne le sache, que Madame & Madlle. „ de Chevreuse. Ce nom fera sa sûreté.

Anne.

Madame de Chevreuse me trouva chez elle au retour du Palais Royal, & je m'a
per-

perçus d'abord qu'elle avoit quelque chose à me dire. Parce que Mlle. de Chevreuse à qui elle avoit donné le mot en carosse en venant, me présenta beaucoup sur les dispositions où je serois, en cas que le Mazarin vouloit un accommodement avec moi. Je ne fus pas long-temps dans le doute de la tentative, parce que Mlle. de Chevreuse qui n'osoit me parler ouvertement devant sa mere, me serra la main en faisant semblant de ramasser son manchon, pour me faire connoître qu'elle ne me parloit pas d'elle même. Ce qui faisoit craindre à Me. de Chevreuse que je n'y voulusse pas donner les mains, étoit que quelque temps auparavant j'avois rompu malgré elle une negociation qu'Undedée avoit fait proposer à Noirmoustier par Me. Dempus. Laigues qui en avoit été en colere contre moi, dit six jours après, que j'avois bien fait, & qu'il savoit que si Noirmoustier eût été la nuit chez la Reine comme Undedée le lui proposoit, la partie étoit liée pour faire mettre derriere une tapisserie le Maréchal de Grammont, afin qu'il pût faire voir à Mr. le Prince, que les frondeurs qui l'assuroient tous les jours de leurs services, étoient des trompeurs. Je ne balançai pas cependant, après avoir pesé toutes ces circonstances, entre lesquelles celle qui me persuada le plus que sa colere contre Mr. le Prince étoit sincere, fut que j'étois informé qu'elle se prenoit à Mr. le Prince d'une galanterie que Jerzai avoit voulu persuader à tout le monde qu'il avoit avec elle. Il ne tint pas à Mlle. de Chevreuse de m'empêcher de tenter une aventure dans laquel-

le elle croioit , qu'on me feroit perir , & bien qu'elle n'eût pas voulu qu'on remoi- gner son sentiment devant Madame sa mere, elle ne se put contenir ensuite. Je l'obligeai enfin à y consentir, & je fis cette repon- se à la Reine.

„ Il ny a jamais eu de moment en ma
„ vie , où je n'aye été également à Vòtre
„ Majesté. Je serois trop heureux de mou-
rir pour son service. Pour songer à ma su-
reté je me rendrai où elle me l'ordonnera.

J'envelopai son billet dans le mien , & Madame de Chevreuse porta le lendemain ma reponse à la Reine. Cette reponse fut bien receue, on prit heure & jeme trouvai à minuit au cloître St. Honoré, où Gabouri Porte manteau de la Reine me vint pren- dre & me mena par un escallier derobé au petit Oratoire où elle étoit toute seule en- fermée. Elle me témoigna toutes les bon- tez que la haine qu'elle avoit contre Mr. le Prince lui pouvoit inspirer , & que l'attache- ment qu'elle avoit pour Mr. le Cardinal Ma- zarin lui pouvoit permettre. Le dernier me parut encore au dessus de l'autre , je crois qu'elle me repeta vingt fois le pauvre Mr. le Cardinal , en me parlant de la guerre civile & de l'amitié qu'il avoit pour moi. Son Car- dinal entra demi-heure après. Il supplia la Reine de lui permettre qu'il manquât au respect qu'il lui devoit , pour m'embrasser devant elle. Il fut au desespoir, disoit il, de ce qu'il ne pouvoit me donner sur l'heure même son bonnet , & il me parla tant de graces , de recompenses , & de bienfaits , que je fus obligé de m'expliquer, n'ignorant pas

pas que rien ne jette tant de défiance dans les reconnoissances nouvelles, que l'aversion que l'on témoigne d'être obligé à ceux avec qui on reconnoît. Je repondis à Mr. le Cardinal, que l'honneur de servir la Reine faisoit la récompense la plus signalée que je dusse jamais espérer, quand même j'aurois sauvé la couronne, & que je la suppliois T. H. de ne me donner jamais que celle là, afin que j'eusse au moins la satisfaction de lui faire connoître que c'étoit la seule récompense que j'estimois, & qui pût m'être sensible.

Mr. le Cardinal prit la parole, & supplia la Reine de me commander de recevoir la nomination au Cardinalat que la Riviere, ajouta-t'il, a arraché avec insolence & qu'il a reconnu par une perfidie. Je m'en excusai en disant que je m'étois promis à moi-même de n'être jamais Cardinal par aucun moyen qui pût avoir le moindre raport à la guerre civile, afin de faire connoître à la Reine que la seule nécessité m'avoit séparé de son service. Je me dédis sur ce fondement de toutes les autres propositions qu'il me fit pour le payement de mes dettes, pour la charge de Grand Aumônier, pour l'Abbaye d'Orcau. Et comme il insista, soutenant toujours que la Reine ne pouvoit s'empêcher de faire quelque chose pour moi qui fût d'éclat dans le service considérable que j'étois sur le point de lui rendre: je lui dis, il y a un point, Monsieur, sur lequel la Reine me peut faire plus de bien que si elle me donnoit la tiare. S. M. vient de me dire qu'elle veut faire arrêter Mr. le Prince, la prison ne peut ni ne doit être éternelle à un

homme de son rang & de son merite. Quand il en sortira envenimé contre moi, ce me sera un malheur, mais j'ai quel lieu d'esperer que je le pourrai soutenir par ma dignité. Il y a beaucoup de gens qui sont engagés avec moi & qui serviront la Reine en cette occasion. S'il plaîtoit, Madame, à V. M. de confier à l'un d'eux quelque place de consideration, je lui serois plus obligé que de dix chapeaux de Cardinal. Le Cardinal dit à la Reine qu'il n'y avoit rien de plus juste, & que le détail étoit à concerter entre lui & moi. La Reine me demanda ma parole de ne me point ouvrir à Mr. de Beaufort du dessein d'arrêter Mr. le Prince, jusqu'au jour de l'exécution, parce que Madame de Montbazou à qui il le decouvriroit assurement, ne manqueroit pas de le dire à Vigneuil, qui étoit tout de l'Hôtel de Condé. Je lui repondis qu'un secret de cette nature fait à Mr. de Beaufort dans une occasion où nos interêts étoient si unis, me deshonorerait dans le monde, si je n'en recompensois le manquement par quelque signalé service, que je suppliois donc S. M. de me permettre de lui dire que la Surintendance des mers promise à cette maison dès les premiers jours de la Regence, feroit un merveilleux effet dans le monde. Mr. le Cardinal reprit alors brusquement, elle a été promise au pere & au fils aîné : à quoi je lui repartis „ le cœur me dit que le fils „ aîné fera une alliance qui le mettra „ coup au dessus de la Surintendance des „ mers. Il sourit & dit à la Reine qu'il accommoderoit encore cette affaire avec moi.

moi. J'eus une seconde conference avec la Reine & avec lui au même lieu & à la même heure. On eut trois avec lui seul dans son cabinet au Palais Royal. Noirmoultier & Laigues s'y trouverent. On convint dans ces conferences que Mr. de Vendôme auroit la Surintendance des Mers, & Mr. de Beaufort la Survivance : que Mr. de Noirmoultier auroit le Gouvernement de Charleville & de Mont-Olympe, qu'il auroit aussi des lettres de Duc : que Mr. de Laigues seroit Capitaine des Gardes de Monsieur : que Mr. le Chevalier de Sevigné auroit vingt-deux mille livres : que Mr. de Brissac auroit pour recompense le Gouvernement d'Anjou à tel prix & avec un brevet de retenue pour toute la somme. Il fut resolu que l'on arrêteroit Mr. le Prince, Mr. le Prince de Conti & Mr. de Longueville. Je n'oubliai rien pour tirer du pair le dernier, je m'offris d'être sa caution, je contestai jusqu'à l'opiniâtreté, & je ne me rendis qu'après que le Cardinal m'eut montré un billet de la main de la Riviere à Flamarin, où je lus ces propres mots. Je vous remercie de vôtre avis, mais je suis aussi assuré de Mr. de Longueville, que vous l'êtes de Monfr. de la Rochefoucaut. Les paroles sacramentales sont dites.

Le Cardinal s'étendit à ce propos sur l'infidélité de la Riviere, dont il nous dit un détail qui en verité faisoit horreur. „ Cet hom-
 „ me croit, ajouta-t'il, que je suis la plus
 „ grosse bête du monde, & qu'il sera demain
 „ Cardinal. J'ai eu le plaisir de lui faire au-
 „ jourd'hui essayer des étofes rouges qu'on

„ m'a apporté d'Italie, & je les ai approchées de
„ son visage, pour voir ce qui y venoit le
„ mieux ou de la couleur de rose, ou de la
„ couleur d'écarlate. J'ai sçu depuis à Rome
que quelque perfidie que la Riviere eût faite
au Cardinal, celui ci n'étoit pas en elle. Le
propre jour qu'il l'eut fait nommer par le
Roi, il écrivit au Cardinal Sacchetti une let-
tre que j'aie vue, bien plus capable de jau-
nir le chapeau que de le rougir, s'il m'est
permis de le dire. Cette lettre étoit toute-
fois pleine de tendresse pour lui, ce qui étoit
le vrai moyen de le perdre auprès d'Inno-
cent qui haïssoit si fort le Cardinal qu'il avoit
même de l'horreur pour tous ses amis.

Dans la seconde conférence que nous eu-
mes en présence de la Reine, on agita fort
les moyens de faire consentir Monsieur à la
prison de Mrs. les Princes. La Reine disoit
qu'il n'y auroit nulle peine: Mais le Cardinal
n'étoit pas si persuadé que la Reine, des dis-
positions de Monsieur. Madame de Chevreu-
se se chargea de le sonder. Monsieur avoit
naturellement inclination pour elle, elle
s'en servit habilement, elle lui fit croire
que la Reine ne pouvoit être emportée par
lui même à une résolution de cette nature,
bien que dans le fond elle fût mal satis-
faite de Mr. le Prince. Elle lui exagéra
l'avantage que ce seroit de ramener au servi-
ce du Roi une faction aussi puissante que cel-
le de la fronde, elle lui marqua comme in-
sensiblement le peril où l'on étoit tous les
jours de voir Paris à feu & à sang. Je suis
persuadé, & elle le fut aussi, que cette dernie-
re raison le toucha pour le moins autant que
les

les autres, car Monsieur trembloit de peur toutes les fois qu'il venoit au Palais, & il y eut des jours où il étoit impossible à Mr. le Prince de l'y mener. On appelloit cela les accez de la Colique de S. A. R. Sa frayeur n'étoit pas sans motif, si un laquais se fût avisé de tirer l'épée nous eussions tous été tuez en moins d'un quart d'heure, & ce qui est rare, est que si cette occasion fût arrivée entre le premier Janvier & le 18. ceux qui nous eussent égorgé eussent été ceux-là même avec qui nous étions d'accord : parce que tous les Officiers de la maison du Roi, de celle de la Reine, de celle de Monsieur & de celle du Cardinal étoient persuadés qu'ils faisoient très bien leur cour d'accompagner régulièrement & tous les jours Mrs. les Princes.

Je n'ai jamais pu m'imaginer la raison pour laquelle le Cardinal balançoit tant les cinq ou six derniers jours qui précéderent cette execution. Laigues & Noirmouster crurent qu'il le faisoit à dessein & dans l'espérance que nous nous massacrerions Mr. le Prince & nous dans le Palais. Mais outre que s'il eût eu cette pensée, il lui eût été facile de la faire réussir, en apostant deux hommes qui eussent commencé la noïse; je crois qu'il l'apprehendoit autant que nous, ne pouvant pas douter, qu'il n'y eût point d'asile assez sacré pour le sauver lui-même d'une telle catastrophe. J'ai toujours attribué à son irresolution naturelle ce délai, que je confesse avoir pu & dû même produire de grands inconveniens. Ce secret qui fut gardé entre dix-sept personnes, est un de ceux qui m'a persuadé que parler

trop n'est pas le défaut le plus commun des gens qui sont accoutumés aux grandes affaires. Ce qui me donna une grande inquiétude fut que je connoissois Noirmoussier pour l'homme du monde le moins secret.

Le 18. Janvier Laigues ayant passé au dernier point Lionne pour l'exécution, dans une conférence qu'il eut la nuit avec lui, la Cardinal la résolut à midi. Il avoit fait croire la veille à Mr. le Prince, que Parain des Coutures qui avoit été un des Sindies des Rentiers, étoit caché dans une maison, & il fit en sorte que le Prince lui-même donna aux Gendarmes & aux Chevaux-legers du Roi les ordres qui étoient nécessaires pour le mener au bois de Vincennes sous le prétexte de régler ce qu'il falloit pour la prison de ce misérable. Mrs. les Princes vinrent au Conseil, Guitaut Capitaine des Gardes de la Reine arrêta Mr. le Prince, Cominge Lieutenant arrêta Mr. le Prince de Conti, & Cressi Enseigne arrêta Mr. de Longueville. J'avois oublié de vous dire qu'après que Madame de Chevreuse eut fait agréer à Monsieur qu'elle fît ses efforts auprès de la Reine pour l'obliger à prendre quelque résolution contre Mr. le Prince, il lui demanda pour préalable, que je m'engageasse par écrit à le servir, & qu'aussi-tôt qu'il eut mon billet il le porta à la Reine croiant lui avoir rendu un très-signalé service.

Aussi-tôt que Mr. le Prince fut arrêté, Mr. de Bouteville, qui est à présent Mr. de Luxembourg, passa sur le pont Notre-Dame à toute bride en criant au peuple que l'on venoit d'arrêter Mr. de Beaufort. On prit les

armées, & je les fis quitter un moment après, en faisant marcher cinq ou six flambeaux devant moi par les rues. Mr. de Beaumont s'y promena de même, & l'on fit par tout des feux de joye. Nous allâmes ensemble chez Monsieur, où nous trouvâmes la Riviere dans la grande salle qui faisoit bonne mine, & qui racontoit aux assistans le détail de ce qui s'éroit passé au Palais Royal. Il ne pouvoit pourtant pas douter qu'il ne fût perdu. Il demanda son congé, & il l'eut, mais il ne tint pas à Mr. le Cardinal qu'il ne demeurât. Il m'envoya Lionne sur le minuit pour me le proposer & pour me le persuader par les plus mechantes raisons du monde : mais j'en avois de bonnes pour m'en defendre. Lionne me dit il y a cinq ou six ans, que ce mouvement de conserver la Riviere fut inspiré au Cardinal par Mr. le Tellier qui apprehenda que les frondeurs ne s'insinuassent dans l'esprit de Monsieur.

La Reine envoya incontinent après une lettre du Roi au Parlement, par laquelle il expliquoit les raisons de la détention de Mr. le Prince, qui ne furent ni fortes ni bien colorées. Nous eumes nôtre arrêt d'absolution, & nous allâmes au Palais Royal, où la badauderie des Courtisans m'étonna plus que celle des bourgeois. Ils étoient montez sur tous les bancs des Chambres qu'on avoit apporté au Sermon.

Mesdames les Princeses eurent ordre de se retirer à Chantilli. Madame de Longueville sortit de Paris pour tirer du côté de la Normandie où elle ne trouva point d'asile, le Parlement de Rouen l'ayant priée de sor-

tir de la Ville. Mr. le Duc de Richelieu ne la voulut pas recevoir dans le Havre. Voilà ce que fait l'adversité. Elle se retira à Dieppe où elle ne pût pas demeurer long-temps. Mr. de Bouillon qui s'étoit fort attaché à Mr. le Prince depuis la paix, alla en diligence à Turenne. Mr. de Turenne qui avoit pris la même conduite depuis son retour en France, se jeta dans Stenai bonne place, que Mr. le Prince avoit confiée à la Mouffaye. Mr. de la Rochefoucault alors Prince de Marillac s'en alla chez lui en Poitou, & le Maréchal de Brezé beau-pere de Mr. le Prince gagna Saumur.

L'on publia & l'on enregistra au Parlement une declaration contre eux, par laquelle il leur fut ordonné de se rendre dans quinze jours auprès du Roi, à faute de quoi ils étoient dès ce moment declarez perturbateurs du repos public & criminels de leze-Majesté.

Le Roi partit en même temps pour faire un tour en Normandie, où l'on craignoit que Madame de Longueville qui avoit été reçue dans le château de Dieppe par Montigni domestique du Duc son mari, & Chamboi qui commandoit pour lui dans le Pont de l'Arche, ne fissent quelque mouvement. Tout plia devant la Cour, Madame de Longueville se sauva par mer en Hollande d'où elle alla ensuite à Arras pour sonder le bon homme la Tour pensionnaire de son Epoux, qui lui offrit sa personne, mais qui lui refusa sa place. Elle se rendit à Stenai où Mr. de Turenne la vint joindre avec ce qu'il avoit pû ramasser d'amis & de serviteurs de Mrs.

les Princes, depuis son départ de Paris. La Becheraille se rendit maître de Damvillers, dont il avoit été autrefois Lieutenant de Roi, ayant fait revolter la Garnison contre le Chevalier de la Rochefoucant qui y commandoit pour son frere : le Maréchal de la Ferté se saisit de Clermont sans coup ferir : les habitans de Mouzon chasserent le Comte de Grandpré leur Gouverneur, parce qu'il leur proposoit de se déclarer pour Mrs. les Princes. Le Roi, qui après son retour de Normandie alla en Bourgogne, y établit pour Gouverneur en la place de Mr. le Prince Mr. de Vendôme, comme il avoit établi en Normandie Mr. le Comte d'Harcour en la place de Mr. de Longueville. Le château de Dijon se rendit à Mr. de Vendôme. Bellegarde defendue par Mrs. de Tavannes, de Bouteville, & de St. Micaud fit peu de resistance au Roi qui revint à Paris de ses deux voïages de Normandie & de Bourgogne tout couvert de lauriers.

Le bonheur monta un peu trop fortement à la tête du Cardinal. Il parut beaucoup plus fier, qu'il n'avoit paru avant son départ. Voici la première marque qu'il en donna. Dans le temps de l'absence du Roi, Madame la Princesse Douairiere vint à Paris, où elle presenta Requête au Parlement, pour demander d'être prise en la sauvegarde de la Compagnie, afin de pouvoir demeurer à Paris, & pouvoir avoir justice de la détention injuste de Mrs. ses Enfans. Le Parlement ordonna que Madame la Princesse se mît chez Mr. de la Grange Maître des Comptes dans

dans la cour du Palais, pendant que l'on iroit prier Mr. le Duc d'Orléans de venir prendre sa place. Mr. le Duc d'Orléans repondit aux Députez de la Compagnie, que Madame la Princesse aiant ordre du Roi d'aller à Bourges, il ne croioit pas devoir aller au Palais pour opiner sur une affaire en laquelle il n'y avoit qu'à obeir aux ordres supérieurs. Il ajouta qu'il seroit bien aise que Mr. le Premier Président le vint trouver sur les cinq heures. Il y alla, & fit connoître à Monsieur, qu'il étoit nécessaire qu'il se rendit le lendemain au Palais pour assoupir par sa présence un commencement d'affaire qui pouvoit grossir par la commiseration très-naturelle pour une grande Princesse affligée, & par la haine qu'on portoit au Cardinal, haine qui n'étoit pas éteinte. Monsieur le crut, il trouva à l'entrée de la Grand' Chambre Madame la Princesse qui se jetta à ses pieds; elle demanda à Mr. de Beaufort sa protection, elle me dit qu'elle avoit l'honneur d'être ma parente. Mr. de Beaufort fut des plus embarrassés & je faillis à mourir de honte. Monsieur dit à la Compagnie que le Roi avoit commandé à Madame la Princesse de sortir de Chantilli, parce qu'on avoit trouvé un de ses valets de pied chargé de lettres pour celui qui commandoit dans Saumur: qu'il ne la pouvoit souffrir à Paris, parce qu'elle y étoit venue contre les ordres du Roi: qu'elle en sortît pour temoigner son obeissance, & pour meriter que le Roi qui seroit de retour dans deux ou trois jours, eût égard à ce qu'elle alleguoit de sa mauvaise santé. Elle par-
tit

ut dès le soir même, & alla coucher à Berni, d'où le Roi qui arriva un jour ou deux après, lui donna ordre d'aller à Valeri. Elle resta malade à Angerville.

Je ne vois pas que Monsieur eût pû se conduire plus justement pour le service du Roi : cependant le Cardinal prétendit qu'il avoit trop ménagé Madame la Princesse, & il nous dit à Mr. de Beaufort & à moi, que c'étoit en cette occasion où nous avions dû signaler le pouvoir que nous avions sur le peuple. Il étoit naturellement vetilleux & grondeur, grand défaut à des gens qui ont affaire à beaucoup de monde.

Je m'aperceus deux jours après de quelque chose de pis. Comme il y avoit eu des particuliers qui avoient fait du bruit dans les assemblées de l'Hôtel de Ville, à cause de l'intérêt qu'ils avoient dans les rentes, ils appréhendoient d'en être recherchés & ils souhaiterent, peu de tems après que Mr. le Prince fut arrêté, que j'obtinsse une amnistie. J'en parlai à Mr. le Cardinal qui n'en fit aucune difficulté & qui me dit même dans le grand cabinet de la Reine en me montrant le Cordon de son chapeau qui étoit à la fronde, je serai moi-même compris dans cette amnistie.

Au retour des voyages du Roi ce ne fut plus cela; il me proposa une abolition dont le titre seul eût noté cinq ou six Officiers du Parlement qui avoient été Syndics, & peut-être mille ou deux mille des plus notables Bourgeois de Paris. Je lui fis faire ces considérations, qui paroissoient n'avoir point de replique. Il contesta, il remit, il éluda: En-

fin, quoique Mr. le Prince eût été arrêté dès le 18. Janvier, l'amnistie ne fut publiée & enregistrée au Parlement que le 12. de Mai. Encore ne fut-elle obtenue que sur ce que je fis entendre, que si on n'en eût l'accordé pas, je poursuivrois à toute rigueur la justice contre les témoins à brevet; chose que l'on appréhendoit au dernier point, parce que dans le fond, il n'y avoit rien de si honteux. Ils en étoient si convaincus que Canto & Pichon avoient disparu même avant que Mr. le Prince fût arrêté.

Nous eûmes presque au même temps un autre démêlé sur le sujet des Rentes de l'Hôtel de Ville, où d'Emeri qui ne vécut pas long temps après, n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit altérer les Rentiers même sur des sujets où le Roi trouvoit si peu de profit, que j'eus lieu d'être persuadé qu'il n'agissoit ainsi que pour leur faire voir que leurs protecteurs les avoient abandonné depuis leur accommodement avec la Cour.

Je fus averti d'ailleurs que l'Abbé Fouquet cabaloit contre moi chez le menu peuple, qu'il y jettoit de l'argent, & semoit tous les bruits qui pouvoient me rendre suspects.

La vérité est que tous les subalternes, sans exception, qui appréhendoient une union véritable entre le Cardinal & moi, & qui croioient qu'elle seroit facile par le mariage de l'ainé Mancini avec Me. de Retz qui est présentement Religieuse, ne songerent qu'à nous brouiller dès le lendemain que nous fûmes racommodés, & ils y trouverent de la facilité; parce que les ménagemens que j'étois obligé de garder avec le public pour

ne

ne me pas perdre, leur donnoit lieu de les interpréter à leur mode auprès du Mazarin, & aussi parce que la confiance que Mr. le Duc d'Orleans prit en moi, aussitôt après la prison de Mr. le Prince, devoit par elle même produire dans son esprit une défiance très-naturelle. Coulas Secrétaire des Commandemens de Monsieur rétabli dans sa maison par la disgrâce de la Riviere qui l'en avoit chassé, contribua beaucoup à la lui donner par l'intérêt qu'il avoit à affoiblir auprès de son Maître par le moyen de la Cour ma faveur naissante, qu'il s'imaginait traverser la sienne. Remarquez que je n'avois pas recherché cette faveur, que je connoissois pour très-fragile & pour périlleuse, par l'humeur de Monsieur, & je n'ignorois pas que l'ombre même d'un cabinet dont on ne peut empêcher les faiblesses, n'est pas bonne à un homme dont la principale force consiste dans la réputation publique. Ma pensée avoit été de lui produire le Président de Bellievre, parce qu'il lui falloit toujours quelqu'un qui le gouvernât, mais il ne prit pas le change. Il avoit de l'aversion pour sa mine trop fine & trop bourgeoise, disoit-il. Le Cardinal, qui croioit & avec raison Goulas trop dépendant de Chavigni, balança trop au choix; car si d'abord il eût soutenu Belot ami de Goulas, je crois qu'il eût réussi. Quoi qu'il en soit le sort tomba sur moi, & j'en fus presque aussi fâché que la Cour, pour les raisons marquées, & parce que cette sujétion contraignoit mon libertinage qui étoit extrême & hors de raison.

Un autre incident me brouilla avec Mr. le

Cardinal. Le Comte de Montross Ecoſſois & Chef de la maiſon de Graham, le ſeul homme du monde qui m'ait jamais rapellé l'idée de certains Heros que l'on ne voit plus que dans les vies de Plutarque. avoit ſoutenu le parti du Roi d'Angleterre dans ſon païs, avec une grandeur d'ame qui n'en avoit point de pareille en ce ſiècle. Il battit les Parlementaires, quoi qu'ils fuſſent victorieux par tout ailleurs, & il ne deſarma qu'après que le Roi ſon Maître ſe fut jetté lui-même entre les mains de ſes ennemis. Il vint enſuite à Paris un peu devant la guerre civile, & je fis connoiſſance avec lui par un Ecoſſois qui étoit à moi, & qui ſe trouvoit un peu ſon parent. J'eus lieu de ſervir ce Gentilhomme dans ſon malheur. Il prit de l'amitié pour moi, & cette amitié l'obligea de s'attâcher à la France plutôt qu'à l'Empire, quoi que l'Empire lui offrit l'emploi de Feld-Maréchal qui eſt une charge très-conſiderable. Je fus l'entremetteur des paroles que Mr. le Cardinal lui donna, & que Mylord Montross n'accepta que pour le temps où le Roi d'Angleterre n'avoit pas beſoin de ſon ſervice. Il fut en effet remandé quelques jours après par un billet de ſa main, qu'il porta au Cardinal qui le loua de ſon procédé, & lui dit en termes formels que l'on demeureroit fidelement dans les engagements qui avoient été pris. Milord Montross repaſſa en France deux ou trois mois après que Mr. le Prince eut été arrêté, & amena avec lui près de cent Officiers, la pluſpart gens de qualité & tous de ſervice. Mr. le Cardinal ne le connut plus.

plus alors. Ne trouvez-vous pas que j'avois bien sujet d'être satisfait ?

Je travaillai cependant de bonne foi à suppléer dans le Parlement & dans le peuple à toutes les fausses démarches que l'ignorance du Cardinal & l'insolence de Servien, leur fit faire en plus de dix rencontres. J'en couvris la plupart, & s'il eût plu à la Cour de se ménager, Mr. le Prince eût eu, au moins pour assez long-temps, beaucoup de peine à se relever, mais rien n'est plus rare & plus difficile aux Ministres que ce ménagement, dans le calme qui suit immédiatement les grandes tempêtes ; parce que la flatterie y redouble, & que la défiance n'y est pas éteinte.

Ce calme ne pouvoit toutefois porter ce nom que par la comparaison du passé ; car le feu recommençoit à s'allumer de bien des côtez. Le Maréchal de Brezé homme de très-petit mérite s'étant étonné à la première déclaration qui fut enregistrée au Parlement, envoya assurer le Roi de sa fidélité, mais il mourut aussitôt après, & Du Mont que vous voyez à Mr. le Prince, & qui commandoit sous lui dans Saumur, crut qu'il étoit de son honneur de ne pas abandonner les intérêts de Madame la Princesse fille de son Maître. Il se déclara pour le parti, dans l'esperance que Mr. de la Rochefoucaut, qui sous prétexte des funérailles de Mr. son pere avoit fait une grande assemblée de noblesse, le secoureroit : mais Loudun dont il avoit fait dessein de se rendre maître lui ayant manqué, & cette noblesse s'étant dissipée, Du Mont rendit la place

à Cominges à qui la Reine en avoit donné le Gouvernement.

Madame de Longueville & Mr. de Turenne firent un traité avec les Espagnols. Le dernier joignit leur armée qui entra en Picardie & assiégea Guise, après avoir pris le Catelet. Briedieu qui en étoit Gouverneur, la défendit très-bien, & le Comte de Clermont Cadet de Tonnerre, s'y signala. Le siege dura dix-huit jours, & le manquement de vivres obligea l'Archiduc à le lever. Mr. de Turenne avoit fait quelques troupes avec l'argent que les Espagnols venoient de lui accorder par son traité, & les avoit grossies du debris de celles qui avoient été dans Bellegarde. La plupart des Officiers de celles qui étoient sous le nom de Mrs. les Princes, l'avoient joint avec Mrs. de Bouteville, de Coligni, de Langres, de Duras, de Rochefort, de Tavannes, de Persan, de la Moussaie, de la Suze, de St. Ibal, de Cognac, de Chavignac, de Guitaut, de Mailli, de Meillo, les Chevaliers de Foix & de Gramont &c.

Cette nuée qui grossissoit devoit faire faire réflexion à Mr. le Cardinal sur l'état de la Guienne, où la pitoyable conduite de Mr. d'Epemon avoit jetté les affaires, que rien ne pouvoit débrouiller que son éloignement. Mille démêlez particuliers dont la moitié ne venoit que de la ridicule chimere de sa Principauté roturiere, l'avoient brouillé avec le Parlement, & avec les Magistrats de Bourdeaux, qui pour la plupart n'étoient pas plus sages que lui. Mazarin qui à mon sens étoit en cela plus fol encore que tous les deux

deux, prit sur le compte de l'autorité Royale tout ce qu'un habile Ministre eût pû imputer sans inconvenient & même à l'avantage du Roi aux deux Partis.

Un des plus grands malheurs qu'ait causé dans l'Etat l'autorité despotique des Ministres du dernier siecle, c'est la pratique que leurs interêts particuliers mal entendus y ont introduite de soutenir toujours le supérieur contre l'inférieur. Cette maxime est de Machiavel, que la plupart des gens qui le lisent n'entendent pas, & que les autres croient avoir été habile, parce qu'il a toujours été méchant. Il s'en faut de beaucoup qu'il ne fût habile & il s'est très-souvent trompé, mais en nul endroit à mon opinion plus qu'en celui-ci. Mr. le Cardinal étoit sur ce point d'autant plus aveugle, qu'il avoit une passion effrénée pour l'alliance de Mr. de Candale qui n'avoit rien de grand que les canons : Et Mr. de Candale dont le genie étoit au dessous du mediocre, étoit gouverné par l'Abbé d'Etrées présentement Cardinal qui a été dès son enfance l'esprit du monde le plus visionnaire & le plus inquiet. Tous ces caracteres differens faisoient un galimathias inexplicable dans les affaires de la Guienne, & je ne pense pas que pour les débrouiller le bon sens des Jeannins, & des Villerois infus dans la cervelle du Cardinal de Richelieu eût même été assez bon. Monsieur conçut la suite de cette confusion, il m'en parla un jour en se promenant dans le jardin du Luxembourg, & me pressa d'en parler au Cardinal. Je m'en excusai, sur ce qu'il voyoit comme moi

qu'il n'y avoit entre nous que les apparences. Je lui conseillai d'essayer de lui faire ouvrir les yeux par le Maréchal d'Etrées & par Seneterre. Il les trouva dans les mêmes sentimens que lui, bien qu'ils fussent attachez à la Cour: & même Seneterre très-aise de ce que Monsieur l'assuroit que j'y étois comme lui avec les plus sinceres & les meilleures intentions du monde, entreprit de me raccommo-der avec le Cardinal avec qui je n'avois pas encore rompu, ouvertement. Il m'en parla donc, & me trouva très-bien disposé, parce que je voyois que nôtre division grossiroit en moins de rien le parti de Mr. le Prince, & jetteroit les choses dans une confusion où la bonne conduite n'auroit plus de part, parce que l'on ne pourroit prendre son parti, qu'avec précipitation. J'allai donc avec Mr. de Senetterre chez Mr. le Cardinal qui m'embrassa avec tendresse. Il mit son cœur sur la table, (c'étoit son terme,) m'assura qu'il me parleroit comme à son fils. Je n'en crus rien; je l'assurai que je lui parlerois comme à mon pere, & j'eus tins parole. Je lui dis que je n'avois au monde aucun intérêt personel que celui de sortir des affaires publiques sans nul avantage: mais qu'aussi par la même raison, je me sentoie obligé plus qu'un autre à en sortir avec dignité & avec honneur. Que je le suppliois de faire reflexion sur mon âge qui joint à l'incapacité ne lui pouvoit donner aucune jalousie à l'égard de la premiere place: que je le conjurois en même temps de considerer que la dignité que j'avois dans Paris étoit plus avilie qu'elle n'étoit honorée par

cette

cette espec. de Tribunal du peuple, que la seule necessité rendoit supportable; & qu'il devoit juger que cette consideration toute seule seroit capable de me donner de l'impatience pour sortir de la faction, quand il n'y en auroit pas eu mille autres qui m'en faisoient naître le dégoût à chaque instant: que pour ce qui étoit du Cardinalat qui lui pouvoit faire quelque ombrage, je lui allois decouvrir avec sincerité quels avoient été & quels étoient encore mes mouvemens sur cette dignité: que je m'étois mis follement dans la tête qu'il seroit plus glorieux de l'abbatre que de la posséder: qu'il n'ignoroit pas que j'avois fait paroître quelques étincelles de cette vision dans les occasions: que Mr. d'Agen m'en avoit guéri en me faisant voir par de bonnes raisons qu'elle n'avoit jamais réussi à ceux qui l'avoient eue: que cette circonstance lui faisoit au moins connoître que l'avidité pour la pourpre n'avoit pas été grande en moi, même dès mes plus jeunes années, & qu'elle y étoit encore assez modérée: que j'étois persuadé qu'il étoit assez difficile qu'elle manquât dans les temps à un Archevêque de Paris; mais que je l'étois encore davantage, que la facilité qu'il auroit à l'obtenir dans les formes, & par les actions purement de sa profession, lui feroient tourner à honte les autres moyens qu'il emploieroit pour se la procurer: que je serois au desespoir qu'il y eût sur ma pourpre une seule goutte du sang qui avoit été repandu dans la guerre civile, & que j'étois résolu de sortir absolument de tout ce qui s'appelle intrigue, avant que de faire ni de

souffrir un pas qui y eût le moindre raport. Qu'il savoit que par la même raison je ne voulois ni argent ni Abbaie; & qu'ainfi j'étois engagé par les declarations publiques que j'avois faites sur tous ces chefs, à servir la Reine sans intérêt. Que le seul intérêt qui me tenoit en cette disposition étoit de finir avec honneur & de rentrer dans les emplois purement spirituels de ma profession, mais avec seureté. Que je ne lui demandois pour cet effet que l'accomplissement de ce qui étoit encore plus du service du Roi que de mon avantantage particulier; qu'il sçavoit que dès le lendemain que Mr. le Prince fut arrêté, il m'avoit fait porter aux Rentiers telles & telles paroles, & que je voyois qu'au préjudice de ces paroles on affectoit tout ce qui pouvoit persuader à ces gens-là que j'agissois de concert avec la Cour pour les tromper. Que j'étois averti, que Undedée avoit dit à certaine heure chez Mr. Dempus, que le pauvre Mr. le Cardinal avoit failli à se laisser surprendre par le Coadjuteur, mais qu'on lui avoit bien ouvert les yeux, & qu'on me tailloit une besogne à laquelle je ne m'attendois pas. Que je ne doutois point que l'accès que j'avois auprès de Monsieur ne lui fît peine, mais qu'il devoit être informé que je ne l'avois recherché en aucune façon & que j'en voyois les inconveniens. Je m'étendis beaucoup en cet endroit qui est le plus difficile à comprendre pour un homme de cabinet, & ces sortes de gens-là en sont toujours si entêtez, que l'expérience même ne leur peut ôter de l'imagination que toute la considération n'y con-

consiste. La conversation dura depuis trois heures après midi jusqu'à dix heures du soir, & je ne dis pas un mot dont je me puisse repentir à l'heure de la mort. La vérité jetée, lors qu'elle est arrivée à un certain point, une sorte d'éclat auquel on ne peut plus résister: mais je n'ai jamais vu d'homme qui fît si peu d'état de la vérité que Mazarin. Elle le toucha pourtant en cette occasion à un point que Mr. de Seneterre, qui étoit présent en fut étonné. Il me pressa de prendre ce moment pour lui parler des dangereuses suites des mouvemens de la Guienne. Je le fis, & je lui représentai que s'il s'opiniâtroit à soutenir Mr. d'Épernon, le parti de Mrs. les Princes ne manqueroit pas cette occasion: que si le Parlement de Bourdeaux s'y engageoit, nous perdriens peu à peu celui de Paris: qu'après un aussi grand embrasement le feu ne pourroit pas être assez éteint en cette Capitale, pour ne pas craindre qu'il n'y en restât encore beaucoup sous la cendre: que les factieux y auroient beau champ pour faire apprehender le contrecoup du châtimement d'un corps coupable d'un crime dont la Cour ne nous tenoit pas même purgez que depuis deux ou trois mois. Seneterre appuya mon sentiment avec vigueur, & nous ébranlâmes le Cardinal qui avoit été averti la veille, que Mr. de Bouillon commençoit à remuer dans le Limousin, où Mr. de la Rochefoucault l'avoit joint avec quelques troupes; qu'il avoit enlevé à Brissac la Compagnie des Gensd'armes du Prince Thomas, & qu'il avoit tenté d'en faire autant aux troupes qui étoient

étoient dans Tulles. Ces nouvelles obligèrent S. E. à faire reflexion sur ce que nous lui disions, il nous parut moins retif, & Mr. le Maréchal d'Etrées qui le vit un quart-d'heure après nous dit à l'un & à l'autre le lendemain au matin, qu'il l'avoit trouvé convaincu de ma bonne foi & de ma sincérité, & qu'il lui avoit repeté à diverses reprises : *dans le fond ce garçon veut le bien de l'Etat.* Ces dispositions donnerent lieu à ces deux hommes très-corrompus d'ailleurs, mais qui cherchoient leur repos particulier dans le repos public parce qu'ils étoient fort vieux, de songer à trouver les moyens de nous unir intimement, le Cardinal & moi. Ils lui proposerent pour cet effet le mariage de son Neveu avec ma Niece. Il y donna les mains de bon cœur, mais je m'en éloignai à proportion, ne pouvant pas me résoudre, à ensevelir ma maison dans celle du Mazarin, & n'estimant pas assez la grandeur, pour l'accepter par la haine publique. Je repondis civilement aux Oublieux (on apelloit ainsi ces Messieurs, parce qu'ils alloient d'ordinaire entre huit & neuf heures du soir dans les maisons où ils negocioient quelque chose, & ils negocioient toujours,) je leurs repondis donc civilement, mais negativement. Comme ils ne souhaitoient pas une rupture entre nous, ils colorerent si adroitement le refus, qu'il ne produisit point d'aigreur, & comme ils avoient tiré de moi que j'aurois une grande joie d'être employé à la paix générale, ils firent si bien que le Cardinal de qui l'entousiasme pour moi dura douze ou quinze jours.

jours me le promit comme de lui-même, & de la meilleure grace du monde. Le Maréchal d'Etrées se servit habilement de ce bon intervalle, pour le retablissement de Mr. de Chateauneuf dans la commission de Garde des Sceaux dont le Cardinal de Richelieu l'avoit depouillé. On l'avoit ensuite tenu prisonnier treize ans dans le Château d'Angoulême. Cet homme qui avoit vieilli dans les emplois & qui s'y étoit aquis beaucoup de réputation, à laquelle sa longue disgrâce donna même beaucoup d'éclat, étoit proche parent du Maréchal de Villeroi. Le Commandeur de Jarsei avoit été sur l'échafaut de Troyes pour ses démêlez avec le Cardinal de Richelieu. On l'avoit veu Amant de Madame de Chevreuse, & il ne l'avoit pas été sans succès. Il étoit alors âgé de 72. ans: mais sa santé forte & vigoureuse, sa dépense splendide, son desintéressement parfait en tout ce qui ne passoit pas le médiocre, & son humeur brusque & féroce, qui paroissoit franche, suppleoient à son âge, & faisoient qu'on ne le regardoit pas encore comme un homme hors d'œuvre. Le Maréchal d'Etrées qui vit que le Cardinal se mettoit dans l'esprit de se rétablir dans le public en accommodant les affaires de Bourdeaux & en remettant l'ordre dans les rentes, prit le temps de cette verve, pour ainsi dire, qui ne dureroit pas long-temps, disoit il, pour lui persuader qu'il falloit couronner l'œuvre par la degradation du Chancelier, odieux au public ou plutôt méprisé, à cause de son penchant naturel à la servitude qui obscurcissoit la grande capacité qu'il avoit pour
cet-

cette dignité, & par l'installation de Mr. de Châteauneuf dont le seul nom honoroit le choix. Je ne fus jamais plus étonné que quand le Maréchal d'Etrées nous vint dire à Mr. de Bellievre & à moi, qu'il voyoit jour à ce changement. Je ne connoissois Mr. de Châteauneuf que par reputation, mais je ne me pouvois figurer que la jalousie d'un Italien lui pût permettre de mettre en place, un esprit aussi bien fait pour le Ministère, & ma surprise qui n'eut point d'autres causes que celle-là, fut interprétée par le Maréchal, comme l'effet de mon apprehension que ce ne fût un genie tout aussi bien fait pour un Cardinal. Il ne m'en témoigna rien, mais il le dit le soir à Mr. le Président de Bellievre qui sachant mes intentions l'asséura fort du contraire. Il n'en fut pourtant pas persuadé, au contraire il le fut si peu qu'il ne cessa point d'être surpris, & pour lever l'obstacle qu'il eût peur que je ne fisse à son ami, il m'apporta une lettre de sa part, par laquelle il m'asséuroit de ne jamais songer au Cardinalat avant que je l'eusse moi-même. Je faillis à tomber de mon haut, à un compliment de cette nature, que je ne m'étois nullement attiré. On l'ornoit d'une période à chaque mot que je disois pour m'en défendre: on le fit pour moi à Madame de Chevreuse, à Noirmoutier, à Laigues, & à douze ou quinze autres. Le bon homme s'aida ainsi de tout le monde, & tout le monde l'aida. Le Cardinal le fit Garde des Sceaux, non pour couronner les deux grands desseins de l'accommodement de Bourdeaux & du retablissement des

Ren

Rentes, mais au contraire pour autoriser par un nom de reputation la conduite toute opposée qu'il avoit prise à la persuasion des subalternes qui apprehendoient sur tout nôtre reünion : & la resolution de pousser le Parlement de Guienne, & de decréditer dans Paris les frondeurs. Il crut d'ailleurs que ce nom lui serviroit à reparer un peu à l'égard du public le tort qu'il s'y faisoit en donnant la Surintendance des finances, vacante par la mort d'Emeri, au Président des Maisons dont la probité étoit moins que problematique. Enfin il vouloit m'opposer dans le besoin un rival illustre pour le Cardinalat. Seneterre qui étoit attaché à la Cour, & même au Cardinal, me dit ces propres mots en parlant de lui; cet homme se perdra & perdra peut-être l'Etat pour les beaux yeux de Mr. de Candale.

Le jour que Seneterre prononça cet oracle, les nouvelles arriverent que Mrs. de Bouillon & de la Rochefoucaut, avoient fait entrer dans Bourdeaux Madame la Princesse & Mr. le Duc que le Cardinal avoit laissé entre les mains de Madame sa Mere, au lieu de le faire nourrir auprès du Roi, comme Servien le lui avoit conseillé. Le Parlement de cette Ville, dont le plus sage & le plus vieux jouoit en ce temps-là gayement tout son bien en une soirée, sans faire tort à sa reputation, eut en une même année deux spectacles assez extraordinaires. Il vit une Prince & une Princesse du sang à genoux au Bareau lui demandant justice, & il fut assez fou, si on peut parler ainsi d'une Compagnie en corps, pour faire exposer sur
le

le même Bureau une hostie consacrée, que des soldats des troupes de Mr. d'Epéron avoient laissé tomber d'un ciboire qui avoit été volé. Le Parlement de Bourdeaux ne fut pas fâché de ce que le peuple avoit donné entrée à Mr. le Duc, mais il garda pourtant beaucoup plus de mesures qu'il n'appartenoit au climat Gascon & à l'humeur où il étoit contre Mr. d'Epéron. Il ordonna que Madame la Princesse, Mr. le Duc, Mrs. de Bouillon & de la Rochefoucault auroient la liberté de demeurer dans Bourdeaux, à condition qu'ils donneroient leur parole de n'y rien entreprendre contre le service du Roi, & que cependant la Requête de Madame la Princesse seroit Envoyée à S. M. & que T. H. Remonstrances lui seroient faites sur la detention de Mrs. les Princes. Le Président de Gourges dépêcha un courier à Seneterre son ami, avec une lettre de treize pages en chiffre, par laquelle il lui mandoit que son Parlement n'étoit pas si emporté qu'il ne demeurât dans la fidélité, si le Roi vouloit revoquer Mr. d'Epéron; qu'il lui en donnoit sa parole; que ce qu'il avoit fait jusques là n'étoit qu'à cette intention, mais que si l'on differoit, il ne repondoit plus de la Compagnie, & beaucoup moins du peuple, qui ménagé & appuyé comme il l'étoit par le parti des Princes, se rendroit même dans peu maître du Parlement. Seneterre n'oublia rien pour faire que le Cardinal profitât de cet avis. Mr. de Châteauneuf fit des merveilles, & voyant que le Cardinal ne repondoit à ses raisons que par des exclamations

nions contre l'insolence du Parlement de Bourdeaux qui avoit donné retraite à des gens condamnés par une déclaration du Roi, il lui dit brusquement, partez demain, Monsieur, si vous ne vous accommodez aujourd'hui, vous devriez être déjà sur la Garonne. Le succès fit voir que Mr. de Châteauneuf avoit raison de conseiller le radoucissement, & qu'on eût mieux fait de ne pas tant presser l'exécution. Car bien qu'il y eût de la chaleur dans le Parlement de Bourdeaux, & qui alloit même jusques à la fureur, il résista pourtant long-temps aux emportemens du peuple animé par Mr. de Bouillon, & donna arrêt pour faire sortir de la ville Dom Joseph Osorio qui étoit venu d'Espagne avec Mrs. de Silleri & de Vassé que Mr. de Bouillon y avoit envoyé pour traiter. Il fit plus, il défendit qu'aucun de son corps ne rendît visite à aucun de ceux qui avoient eu commerce avec les Espagnols, non pas même à Madame la Princesse. La populace ayant entrepris de le faire opiner de force pour l'union avec les Princes, il arma les Jurats qui la firent retirer à coups de mousquets. Cette résistance du Parlement de Bourdeaux, a été traitée de simulée par presque tout le monde, mais elle m'a été confirmée pour véritable & pour très-sincère, par Mr. de Bouillon qui m'a dit plusieurs fois depuis, que si la Cour n'eût point poussé les choses, on eût eu de la peine à les porter à l'extrémité. Ce qu'il y a de certain est qu'on crut à la Cour que tout ce que faisoit ce Parlement n'étoit que grimace, qu'au retour de Compiègne où le Roi étoit allé dans le

temps du siege de Guise, pour donner par sa présence de la vigueur à l'armée commandée par le Maréchal du Pleffis Praslin, on resolut d'aller en Guienne; que ceux qui en représenterent les consequences, passerent pour des factieux qui ne vouloient pas que l'on fît un exemple de leurs semblables, & qui avoient correspondance avec ceux de Bourdeaux: que tout ce que l'on dit des suites prochaines & des influences immediates que ce voyage auroit dans le Parlement de Paris, passa pour fable ou au moins pour une prédiction du mal que l'on vouloit faire, & auquel on ne pourroit pas réussir; & que quand Monsieur s'offrit d'aller lui-même travailler à l'accommodement, pourveu qu'on lui donnât parole de revoquer Mr. d'Epernon; on lui dit pour toute réponse, qu'il étoit de l'honneur du Roi de le maintenir dans son Gouvernement.

Je vous ai déjà dit que la tendresse du Cardinal pour moi ne dura pas long-temps: Seneterre qui étoit de son naturel grand rhabilleur, ne voulut pas laisser partir la Cour sans mettre un peu d'onction, (c'étoit son mot,) à ce qui restoit, disoit-il, par un pur mal-entendu. La verité est que le Cardinal ne se pouvoit plaindre de moi, & que je me voulois encore moins plaindre de lui, quoi que j'en eusse sujet. On se raccommode plus aisément quand on est disposé à ne se point plaindre, que quand on l'est à se plaindre, quoi qu'on n'en ait pas de sujet. Je l'éprouvai en cette rencontre. Seneterre dit au Premier Président qu'un mot que la Reine avoit dit à Mr. le Cardi-

nal à la louange de ma fermeté, lui avoit frappé l'esprit d'une telle manière, qu'il n'en reviendrait jamais. Il ne laissa pas de me témoigner toute l'amitié imaginable avant qu'il partît pour la Guienne. Il aff. & même de me laisser le choix d'un Prévôt des Marchands, ce qui fut honnête en apparence, mais un coup habile en effet ; car il avoit reconnu que le précédent qui y avoit été mis de sa main, lui avoit été inutile : cependant il n'oublia rien le même jour pour nous brouiller, Mr. de Beaufort & moi sur un détail qu'il est nécessaire de reprendre de plus haut.

Vous avez vu que la Reine avoit désiré que je ne m'ouvrisse point avec Mr. de Beaufort, du dessein qu'elle avoit d'arrêter Mrs. les Princes. Le jour que ce dessein fut exécuté, ce qui fut sur les six heures du soir, Madame de Chevreuse nous envoya querir sur le midi, lui & moi, & nous le découvrit comme un grand secret que la Reine lui eût commandé de nous communiquer, à l'issue de la Messe. Mr. de Beaufort le prit pour bon, je le menai dîner chez moi, je l'amusai toute l'après-dînée à jouer aux échecs, je l'empêchai d'aller chez Me. de Montbazon, & Mr. le Prince fut arrêté avant qu'elle en eût le moindre soupçon. Elle en fut en colère, & dit à Mr. de Beaufort tout ce qui lui pouvoit faire croire qu'on l'avoit joué. Il s'en plaignit à moi, je m'en éclaircis avec lui devant elle : je lui tirai de ma poche les patentes de l'Amirauté. Il m'embrassa, Me. de Montbazon m'en baisa cinq ou six fois bien tendrement. Ainsi finit cette affaire. Mr.

le Cardinal prit en gré de la renouveler deux ou trois jours devant qu'il partit pour Bourdeaux, il témoigna une merveilleuse amitié à Me. de Montbazon, lui fit des confidences extraordinaires & après de grands détours tout aboutit à lui exagérer la douleur qu'il avoit eue d'avoir été obligé par les instances de Me. de Chevreuse & du Coadjuteur, à lui faire une finesse de la prison de Mrs. les Princes. Mr. de Beaufort à qui le Président de Bellievre fit voir que cette fausse confidence du Mazarin n'étoit qu'un artifice, me dit en présence de Madame de Montbazon; „ foyez alerte, je gage que l'on „ se voudra bien-tôt servir de Mlle. de „ Chevreuse pour nous brouiller. Le Roi partit pour Guienne dans les premiers jours de Juillet, & Mr. de Mazarin aprit un peu avant son départ, que le bruit de son voyage avoit produit par avance tout ce qu'on lui avoit prédit; que le Parlement de Bourdeaux avoit accordé l'union avec Mrs. les Princes, & qu'il avoit député vers le Parlement de Paris: que ce Député avoit ordre de ne voir ni le Roi ni les Ministres: que Mrs. de la Force & de St. Simon étoient sur le point de se déclarer; (ils ne persisterent pas) & que toute la Province étoit prête à se soulever. La consternation du Cardinal fut extrême. Il se recommanda même aux moindres frondeurs, & cela avec des bassesses que je ne vous puis exprimer. Monsieur demeura à Paris avec le commandement. La Cour lui laissa Mr. le Tellier pour surveillant. Mr. le Garde des Sceaux & Mr. le Premier Président entroient au
Con-

Conseil. On m'y offrit place, & je ne jugeai pas à propos de l'accepter. Tout le monde sans exception s'y trouva fort embarrassé, parce que nous y demeurâmes dans un état où il étoit impossible de ne pas broncher de côté ou d'autre à tous les pas. Vous en verrez le détail après que je vous aurai dit un mot du voyage de Guienne. Aussitôt que le Roi fut à la portée, Mr. de St. Simon Gouverneur de Blois qui avoit branlé, vint à la Cour, & Mr. de la Force avec qui Mr. de Bouillon avoit aussi traité, demeura dans l'inaction, mais d'Ognon qui commandoit dans Brouage, & qui devoit toute sa fortune au feu Duc de Brezé, s'excusa sous prétexte de la goutte. Les Députés du Parlement de Bourdeaux furent au devant de la Cour à Libourne, on leur commanda avec hauteur d'ouvrir leurs portes pour y recevoir le Roi avec toutes ses troupes. Ils répondirent qu'un de leurs privilèges étoit de garder la personne des Rois quand ils étoient dans leurs villes. Le Maréchal de la Meilleraie s'avança entre la Dordogne & la Garonne, il prit le château de Vaire, où Pichon commandoit 300. hommes pour les Bourdelois, & le Cardinal le fit pendre à Libourne à cent pas du logis du Roi. Mr. de Bouillon fit pendre par représailles Canolet Officier dans l'armée de Mr. de la Meilleraie. Il attaqua ensuite l'île de St. Georges qui fut peu défendue par la Mothe de Las, & où le Chevalier de la Valette fut blessé à mort: il assiegea après cela Bourdeaux dans les formes, & ensuite d'un grand combat il emporta le Fauxbourg

de St. Surin, où St. Megrin, & Roquelaure Lieutenant Général dans l'Armée du Roi firent très bien. Mr. de Bouillon n'oublia rien de tout ce qu'on pouvoit attendre d'un sage Politique & d'un grand Capitaine Mr. de la Rochefoucaut signala son courage dans tout le cours de ce siege, & particulièrement à la defense de la demi-lune où il y eut assez de carnage, mais il falut enfin ceder au plus fort. Le Parlement & le Peuple ne voyant point le secours d'Espagne, obligerent les gens de guerre à capituler, ou, pour mieux dire, à faire une espece de paix. Gourville qui alla trouver de la part des assiegez la Cour, qui s'étoit avancée à Bourg, & les Députez du Parlement convinrent de ces conditions. Que l'amnistie générale seroit accordée à tous ceux qui avoient pris les armes & negocié avec l'Espagne sans exception: que tous les gens de guerre seroient licenciez à la reserve de ceux qu'il plairoit au Roi de retenir à sa solde: que Madame la Princesse avec Mr. le Duc demeureroient ou en Anjou, dans l'une de ses maisons, ou à Mouron à son choix, à condition que si elle choisiroit Mouron qui étoit fortifié, elle n'y tiendrait pas plus de deux cens hommes de pied & 60. chevaux: que Mr. d'Épernon seroit revoqué du Gouvernement de Guienne. Madame la Princesse vit le Roi & la Reine, & dans cette entrevue & il y eut de grandes conférences de Mrs. de Bouillon & de la Rochefoucaut avec Mr. le Cardinal. Ce qui obligea le Cardinal, au moins à ce que l'on a cru, à ne pas s'opiniâtrer à une reduction plus pleine & plus

plus entière de Bourdeaux , fut l'impatience extrême qu'il eut de revenir à Paris. Vous en allez voir les raisons.

Les coups de canon que l'on tira à Bourdeaux avoient porté jusques à Paris, avant même que l'on y eût mis le feu. Aussitôt que le Roi fut parti, Voisin Conseiller Député de ce Parlement demanda audience à celui de Paris ; on pria Monsieur d'y venir prendre sa place , & comme j'étois averti qu'il y auroit bien du feu à l'apparition de ce Député, je dis à Monsieur que je croiois qu'il feroit à propos qu'il concertât avec Mr. le Garde des Sceaux & avec Mr. le Tellier. Il les envoya querir à l'heure même, & il me commanda de demeurer avec eux dans le cabinet. Le Garde des Sceaux ne put ou ne voulut pas concevoir que le Parlement pût seulement songer à deliberer sur une proposition de cette nature. Je considérai sa sécurité comme une hauteur d'un Ministre accoutumé au temps du Cardinal de Richelieu , mais vous verrez qu'elle avoit un autre principe. Quand je m'aperçus que Mr. le Tellier qui n'étoit plus en école, parloit sur le même ton , je me modérai, je fis mine d'être ébranlé de ce que l'un & l'autre disoient, & Monsieur qui connoissoit mieux le terrain , s'en mettant en colère contre moi , je lui proposai de prendre les sentimens du Premier Président. Il y envoya sur le champ Mr. le Tellier , qui revint très-convaincu de mon opinion, & qui dit nettement à Monsieur que celle du Premier Président étoit qu'il passeroit du bonnet à entendre le Député. Vous remarquerez que

lorsque les Députez de la Compagnie avoient été recevoir les commandemens du Roi à son départ, le Garde des Sceaux leur avoit dit en sa présence, que ce Député n'étoit qu'un Envoyé des seditieux & non pas du Parlement.

Il se trouva le lendemain que l'avis du Premier Président étoit bon, quoi que Monsieur eût dit d'abord que le Roi avoit commandé à Mr. d'Epernon de sortir de la Guienne, & de venir au devant de lui sur son passage, dans la vue de traiter les affaires avec douceur, & d'agir en Pere plutôt qu'en Roi. Il n'y eut pas dix voix à ne pas recevoir le Député. On le fit entrer à l'heure même, il présenta la lettre du Parlement de Bourdeaux, il harangua & même avec éloquence: il mit sur le bureau les arrêts rendus par la Compagnie, & il conclut par la demande de l'union.

L'on opina deux ou trois jours de suite sur cette affaire, & l'on conclut à faire registre de ce que Monsieur avoit dit touchant l'ordre du Roi à Mr. d'Epernon, que le Député de Bourdeaux donneroit sa créance par écrit, laquelle seroit présentée au Roi par les Députez du Parlement de Paris, qui supplieroient très-humblement la Reine de donner la paix à la Guienne. La délibération fut assez sage; on ne s'emporta point, mais ceux qui connoissoient le Parlement, virent clairement à l'air plutôt qu'aux paroles, que celui de Paris ne vouloit pas la perte de celui de Bourdeaux. Monsieur me dit dans son carrosse au sortir du Palais; „ les „ flatteurs du Cardinal lui manderont que „ touc

„ tout va bien, & je ne sçais s'il n'auroit
 „ pas été à propos qu'il eût paru aujourd'hui
 „ d'hui, plus de chaleur. Il devina, car le
 Garde des Seaux me dit à moi-même en-
 suite, que ce que le Premier Président avoit
 mandé à Monsieur la veille, n'étoit qu'un
 effet de la passion qu'il avoit de se faire va-
 loir dans les moindres choses. Il ne le con-
 noissoit pas, & ce n'étoit pas là son foible.
 Le Garde des Seaux fit le même jour une
 faute plus considérable que celle-là. La lettre
 du Parlement de Bourdeaux contenoit une
 plainte contre les violences de Foulai, Maî-
 tre des Requêtes & Intendant de Justice en
 Limousin, & la Compagnie ordonna sur cet
 article que Foulai seroit ouï. Le Garde des
 Seaux crut qu'il y alloit de l'autorité du
 Roi de le soutenir au moins indirectement.
 Il apostâ Menardeau Conseiller de la Grand'
 Chambre habile homme, mais décrié à cau-
 se du Mazarinisme, pour présenter une Re-
 quête de recusation contre le bon homme
 Broussel qui en avoit rapporté une d'un
 nommé Chambret. Ce Chambret recusa
 de sa part Menardeau, & ces contestations tin-
 rent les Chambres assemblées cinq ou six
 jours. Monsieur, ayant pris que le Prési-
 dent de Gourgues étoit arrivé à Paris avec
 un Conseiller nommé Guyonet Envoyé par
 la Compagnie pour Chef de la Députation,
 le voulut voir de l'avis de Mr. le Tellier
 qui connoissoit mieux que tous ceux qui
 étoient à la Cour, la conséquence des mou-
 vemens de Guienne. Je m'imaginai, car je
 ne l'ai jamais sçu au vrai, qu'il avoit reçu
 quelques ordres secrets de la Cour qui lui

donnoient lieu de conseiller à Monsieur ce que vous allez voit : Car je doute , de l'humeur dont il étoit , qu'il eût été assez hardi pour l'oser faire de lui-même. Il l'assentoit pourtant & je m'en raporte à ce qui en est. Il dit donc à Monsieur , que son avis seroit que S. A. R. assentât dès le lendemain les Deputez que le Roi avoit envoyés à Mr. d'Épernon à Loches , que l'on lui ôteroit même le Gouvernement de la Guienne pour satisfaire à l'aversion des peuples ; que l'on donneroit une amnistie générale à Mrs. de Bouillon. & de la Rochefoucault ; qu'il souhaitoit qu'ils écrivissent à leur Compagnie les propositions qu'il leur faisoit , & qu'ils l'assentassent qu'il iroit lui même , si elle le desiroit , les negocier à la Cour. Monsieur me commanda d'aller conférer de sa part avec Mr. le Premier Président , qui m'embrassa , ne doutant non plus que moi , que le Cardinal ne fût obligé par les difficultez qu'il trouvoit en Guienne , à prendre le parti de faire faire ces propositions par Monsieur , afin de couvrir & son imprudence & sa legereté. Il me parut très-persuadé qu'elles adouceroient beaucoup le Parlement ; & comme il sçut que Monsieur les avoit faites aux Deputez de Bourdeaux , il envoya les Gens du Roi dans les Chambres des Enquêtes dire au nom de S. A. R. qu'elle les avoit mandé ce matin pour leur ordonner de dire à la Compagnie qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle s'assemblât , parce qu'il étoit en traité avec les Deputez du Parlement de Bourdeaux. Ce procédé choqua ces Enquêtes , elles prirent leurs places tumultuairement dans

dans la Grand' Chambre, & le plus ancien de leurs Présidens dit à Mr. le Premier Président, que l'ordre n'étoit pas de porter des paroles aux Chambres par les Gens du Roi, & que quand il y avoit une proposition, elle devoit être faite en pleine assemblée du Parlement. Le Premier Président surpris ne la put pas refuser, & pour la différer au moins jusques au lendemain, il prit le prétexte de Monsieur, sans lequel il n'étoit pas du respect d'opiner ni même de la possibilité de le faire, puis qu'il s'agissoit d'une proposition qui avoit été faite par lui.

Il y eut le soir une scene chez Monsieur, qui merite vôtres attention. Il nous assembla Mr. le Garde de Seaux, Mr. le Tellier, Mr. de Beaufort & moi, pour sçavoir nos sentimens sur la conduite qu'il avoit à tenir dans le Parlement. Le lendemain matin le Garde des Seaux soutint d'abord qu'il falloit que Monsieur ou n'y allât point, ou défendît l'assemblée, ou du moins qu'il n'y demeurât qu'un moment, & qu'après avoir dit à la Compagnie son intention, il sortît pour peu qu'il trouvât d'opposition. Cette disposition qui eût tourné en moins d'un demi-quart d'heure toute la Compagnie du côté des Princes, si elle eût été exécutée, ne trouva aucune approbation, mais elle ne fut contredite que par Mr. de Beaufort & par moi, parce que Mr. le Tellier, qui en voyoit le ridicule comme nous, ne s'y voulut pas opposer avec force, pour laisser échauffer la contestation entre le Garde des Seaux & moi, qu'il étoit fort aisé de brouiller, & pour faire sa cour au Cardinal, en lui faisant voir qu'il

al-

alloit aux avis les plus vigoureux pour son service. Je connus dans la même conversation, que le Garde des Sceaux méloit dans son humeur brusque & dans ses anciennes maximes, quelque artifice pour faire aussi sa cour à mes depens, & pour faire paroître à la Reine qu'il se détachoit des frondeurs où il s'agissoit de l'autorité Royale. Je voyois aussi qu'en me roidissant contre leurs sentimens, je donnois lieu & à eux & à tous ceux qui vouloient plaire à la Cour, de me traiter d'esprit dangereux, qui cabaloit auprès de Monsieur, pour les aliener, & qui avoit intelligence avec les Rebelles de Bourdeaux. Je considérois d'autre part que si Monsieur suivoit leur conseil, il donneroit en peu de semaines le Parlement de Paris à Mr. le Prince; que Monsieur, dont je connoissois la foiblesse, s'y redonneroit lui même dès qu'il verroit que le public y courroit; que le Cardinal y pourroit même revenir, & qu'ainsi je courrois risque de perir par les fautes d'autrui, & par celles-là mêmes par lesquelles je ne pouvois me défendre de m'attirer ou la defiance & la haine de la Cour, ou l'aversion publique, & la honte du mauvais succez, en y consentant. Je ne trouvai de ressource qu'à me remettre au jugement de Mr. le Premier Président. Mr. le Tellier y alla de la part de Monsieur, & il en revint persuadé que l'on perdroit tout, si l'on ne menageoit le Parlement avec adresse, dans une conjoncture où les serviteurs de Mr. le Prince n'oublioient rien pour faire apprehender les consequences de la perte de Bourdeaux. Je fus encore plus per-

persuadé au retour de Mr. le Tellier, que la complaisance qu'il avoit eue pour le Garde des Sceaux, n'étoit qu'un effet des raisons que je vous ai déjà marquées ; car aussi-tôt qu'il en eut assez dit pour pouvoir mander à la Cour qu'il n'avoit pas tenu à lui que l'on n'eût fait des merveilles, & qu'il m'avoit commis avec le Garde des Sceaux, il revint à mon avis, sous prétexte de se rendre à celui du Premier Président, avec une précipitation que Monsieur remarqua, & qui l'obligea à me dire dès le soir, que le Tellier n'avoit jamais été dans la Cour d'un autre avis que de celui auquel il disoit seulement être revenu.

Monsieur proposa le lendemain au Parlement ce qu'il avoit offert aux Deputez de Bourdeaux, en ajoutant qu'il souhaitoit que ses offres fussent acceptées dans dix jours, à faute dequoi il retireroit sa parole. Vous comprenez que Mr. le Tellier non seulement n'eût pas fait une proposition de cette nature, mais qu'il n'y eût pas même consenti, s'il n'eût eu un ordre bien exprès de Mr. le Cardinal ; & vous concevrez encore plus facilement l'importance de ne faire jamais ces propositions que bien à propos. Celle de la destitution de Mr. d'Epemon eût desarmé la Guienne & peut-être pour toujours. Elle eût imposé silence aux partisans de Mr. le Prince dans le Parlement de Paris, si elle y eût été faite seulement huit jours avant le départ du Roi, qui fut dans les premiers jours de Juillet : mais elle ne fut pas comptée pour beaucoup le huit & le neuf d'Août, & l'on se contenta d'ordonner qu'on en donneroit avis

au Président le Bailloul & aux autres Deputez de la Compagnie qui étoient partis pour aller à la Cour, & cela n'empêcha pas que Mr. d'Orleans ne menaçât à tous momens de se retirer, si l'on méloit dans les opinions, des matieres qui ne fussent pas de la deliberation.

Il y eut beaucoup de voix concédantes à demander à la Reine l'élargissement de Mrs. les Princes & l'éloignement du Cardinal Mazarin. Le Président Viole passionné partisan de Mr. le Prince, ouvrit l'avis, non qu'il esperât de le faire passer, car il sçavoit bien que nous étions encore plus forts que lui en nombre de voix, mais pour en tirer l'avantage de nous embarrasser, Mr. de Beaufort & moi, en un sujet sur lequel nous n'avions garde de parler, & sur lequel nous ne pouvions pourtant nous taire sans passer en quelque façon pour des Mazarins. Le Président Viole servit admirablement Mr. le Prince en cette occasion, où Bourdet brave soldat qui avoit été Capitaine aux Gardes, & qui depuis s'attacha à Mr. le Prince, fit une action qui ne lui réussit pas, mais qui donna beaucoup d'audace à son parti. Il s'habilla en masson avec huit cens Officiers de ses troupes qui s'étoient glissées dans Paris, & ayant ramassé des gens de la lie du peuple auxquels on avoit délivré quelque argent; il vint droit à Monsieur qui sortoit, & qui étoit déjà au milieu de la file, en criant, point de Mazarins, Vive les Princes. Monsieur, à cette vision & à deux coups de pistolet que Bourdet tira en même temps, tourna brusquement, & s'enfuit confusément

sement dans la Grand' Chambre, quelque effort que Mr. de Beaufort & moi fissions pour le retenir. J'eus un coup de poignard dans mon rochet, & Mr. de Beaufort aiant fait ferme avec les Gardes de Monsieur & nos gens, repoussa Bourdet & le renversa sur les degrez du Palais. Il y eut deux Gardes de Monsieur tuez. Le fracas de la Grand' Chambre étoit un peu plus dangereux. On s'y assembloit presque tous les jours, à cause de l'affaire de Foulai, dont je vous ai déjà parlé, & il n'y avoit point d'assemblées où on ne donna des *bonrades* au Cardinal, & où ceux du parti de Mr. le Prince n'eussent le plaisir deux ou trois fois le jour de nous faire voir au peuple comme des gens qui étoient dans une parfaite union avec lui. Ce qu'il y a de plus admirable est que dans ces mêmes momens le Cardinal & ses adherens nous accusoient d'avoir intelligence avec le Parlement de Bourdeaux, parce que nous soutenions que si on ne s'accommodoit avec lui nous donnerions infailliblement celui de Paris à Mr. le Prince. Mr. le Tellier qui le voyoit comme nous, nous disoit qu'il le mandoit tous les jours à la Cour: mais je ne puis vous dire ce qui en étoit. Le Grand Prevôt qui étoit à la Cour me dit, quand elle fut revenue, que le Tellier disoit vrai, & qu'il le sçavoit de science certaine. Lionne m'a assuré depuis tout le contraire, & qu'il étoit vrai que le Tellier avoit pressé le retour du Roi à Paris; mais pour ouvrier, disoit-il, aux cabales que j'y faisois contre le service du Roi. Si j'étois à l'article de la mort je ne me confesserois pas

pas sur ce point, tant j'agissois en ce temps-là avec toute la sincérité que j'eusse pu avoir, si j'avois été Neveu du Cardinal Mazarin. Ce n'étoit pourtant pas pour l'amour de lui, mais je me croiois obligé par les regles de la bonne conduite de m'opposer aux progres que la faction de Mr. le Prince faisoit, par la mauvaise conduite de ses propres ennemis: & pour m'y opposer avec effet, je me trouvois dans la necessité de combattre avec autant d'application la flaterie des partisans du Ministre, que les efforts des serviteurs de Mr. le Prince.

Le 3. de Septembre le Président le Bailleul revint avec les autres Députez, il fit la relation de son voyage à la Cour dans le Parlement, & la substance en fut que la Reine les avoit remercié des bons sentimens, que la Compagnie lui avoit temoigné, & qu'elle leur avoit commandé de l'asseurer de sa part, qu'elle étoit très-bien disposée pour donner la paix à la Guienne, & qu'elle l'auroit déjà, si Mr. de Bouillon qui avoit traité avec les Espagnols, ne se fût rendu maître de Bourdeaux, & n'eût empêché les effets de la bonté du Roi.

Les Députez du Parlement de Bourdeaux entrerent en même temps dans la Grand' Chambre, & ils y firent leurs plaintes en forme, de ce qu'on avoit donné si peu de temps de négocier à ceux de Paris, à qui on n'avoit pas permis seulement de demeurer deux jours à Libourne; & de ce qu'on n'avoit laissé trois jours à Angoulême, sans leur donner aucune réponse, en sorte qu'ils avoient été obligez de revenir avec aussi peu d'éclair-

cifément qu'ils en avoient lors qu'ils étoient sortis de Paris. Ce procédé eût porté la Compagnie à un grand éclat, si Monsieur qui l'avoit preveu, n'eût pris très sagement le parti d'étouffer le plus petit bruit par le plus grand, en disant au Parlement qu'il avoit reçu une lettre de Mr. l'Archiduc qui lui faisoit sçavoir que le Roi d'Espagne ayant envoyé un plein pouvoir de faire la paix, il souhaitoit avec passion de la traiter avec lui. Monsieur ajouta qu'il n'avoit point voulu faire de reponse que par l'avis de la Compagnie. Cette petite pluie fit tomber le vent qui commençoit à se lever dans la Grand' Chambre, & l'on résolut de s'assembler le Lundi suivant, pour deliberer sur une proposition de cette importance. La veille que Monsieur l'aporta au Parlement, elle fut extrêmement discutée dans son cabinet, & l'on convint que selon toutes les apparences elle n'étoit pas faite de bonne foi par les Espagnols. Ils venoient de prendre la Capelle, Mr. de Turenne les avoit joint avec ce qu'il avoit pu amasser d'Officiers & de troupes de Mrs. les Princes; le Maréchal du Plessis qui commandoit l'armée du Roi n'étoit pas en état de leur faire tête. Le trompette qui apporta la lettre de l'Archiduc à Monsieur datée du camp de Bazoches auprès de Rheims, fit une chamade à la croix du tirouer, & tint même des discours fort seditieux au peuple. On trouva le lendemain cinq ou six placards affichez en différens endroits de la Ville au nom de Mr. de Turenne, par lesquels il assuroit que Mr. l'Archiduc ne venoit

qu'avec un esprit de paix. Et dans l'un des placards ces paroles y étoient continuës : „ C'est à vous, Peuple de Paris, à solliciter „ vos faux Tribuns devenus enfin pension- „ naires & protecteurs du Cardinal Mazarin, „ qui se jouent depuis si long-temps de „ vos fortunes & de votre repos, & qui „ vous ont tantôt excité, & tantôt ralenti, „ tantôt poussé, & tantôt retenu selon leurs „ caprices, & selon les differends progres „ de leur ambition. Vous voyez l'état „ où étoient les Frondeurs dans une conjoncture où ils ne pouvoient faire un pas qui ne fût contre eux. Monsieur me parla le soir avec une très grande aigreur contre le Cardinal, ce qu'il n'avoit jamais fait jusques-là. Il me dit, „ je crois qu'il m'a fait proposer par Mr. le Tellier ce qu'il avança à la „ Compagnie, pour me decréditer. Une „ disparité pareille ne peut être l'effet de la „ pure imprudence. Il faut qu'il y ait de „ la mauvaise intention. Il ajouta qu'il me vouloit découvrir un secret sur lequel il ne s'étoit jamais expliqué. Que le Cardinal lui avoit fait deux perfidies terribles en sa vie; qu'il y en avoit une dont il ne s'ouvreroit jamais à personne. Voici l'autre. Dans l'accommodement qu'il fit avec Mr. le Prince touchant le Pont de l'Arche il étoit expressément porté que s'il arrivoit que lui (Monsieur) eût quelque chose à démêler avec Mr. le Prince, il se déclareroit contre Monsieur, & ne marieroit même aucunes de ses Nieces sans le consentement de Mr. le Prince. Monsieur ajouta encore deux ou trois conditions aussi engageantes, & que j'ai oubliées avec

avec des opprobres contre la Riviere, qui le trahissoit, me dit-il, pour les deux autres, & qui les trahissoit pourtant tous trois. Monsieur continua à s'emporter contre le Cardinal jusqu'au point de me dire, qu'il perdrait l'Etat en se perdant soi-même, & qu'il nous perdrait tous avec lui, qu'il remettrait Mr. le Prince sur le trône. Je vous assure que s'il m'eût plu ce jour-là de pousser Monsieur, je n'eusse pas eu peine à lui faire prendre des vœux peu favorables à la Cour, mais je me crus obligé à la conduite contraire, parce que dans l'éloignement où elle étoit, la moindre apparence qu'il eût donné de son mecontentement eût été capable de l'empêcher de se rapprocher, & peut-être même de la porter à se raccommoder avec Mr. le Prince. Je répondis à Monsieur, que je n'excusois pas le procédé de Mr. le Cardinal, qui étoit insoutenable, mais que j'étois persuadé toutefois qu'il n'avoit pas un aussi mauvais principe que celui qu'il lui donnoit. Que je croiois donc que connoissant que la présence du Roi n'avoit pas produit à Bordeaux l'effet qu'on en avoit attendu, son premier dessein avoit été de penser sérieusement à l'accommodement, & qu'il avoit donné sur cela ses ordres à le Tellier: Que voyant depuis que les Espagnols ne faisoient pas pour le secours de cette ville ce qu'il en avoit dû attendre lui-même, il avoit changé d'avis dans la vue & dans l'esperance de la reddition, que je ne prétendois pas faire son panegyrique en l'excusant ainsi, mais que je concevois pourtant que l'on devoit faire une notable différence entre une faute de cette

espece & celle dont S. A. R. le soupçonnoit. Voila par où je commençai son apologie, je la continuai par tout ce que le meilleur de ses amis eût pu dire pour sa défense, & je la finis par l'explication de la Maxime qui nous ordonne, *de ne nous pas si fort choquer des fautes de ceux qui sont nos amis, que nous en donnions de l'avantage à ceux contre qui nous agissons.* Cette dernière considération toucha Monsieur qui revint à lui presque tout d'un coup, & qui me dit, je vous l'avoué, il n'est pas encore temps de mettre à bas Mazarin. Je remarquai ces paroles, & je le dis le soir au Président de Bellievre, qui me repondit *allerte.* Cet homme peut nous échaper à tous les momens. Comme cette conversation avec Monsieur finissoit, Mr. le Garde des Sceaux, Mr. le Premier Président, Mr. d'Avaux & les Présidens le Coigneux, le Pair & de Bellievre, qu'il avoit envoyé querir, entrèrent dans sa chambre avec Mr. le Tellier, & comme ils le trouverent presque tout ému de l'importement où il avoit été contre le Cardinal, & que le premier mot qu'il dit à le Tellier fut un reproche du pas auquel il l'avoit engagé, & qui avoit été si mal secondé par Mr. le Cardinal, toute la Compagnie qui m'avoit trouvé seul avec lui, ne douta pas que je ne l'eusse échauffé. Et quoi que je me joignisse de très-bonne foi à ceux qui le supplioient d'attendre avant que de se plaindre, le retour de Coudrai Monsieur qu'il avoit envoyé à la Cour & à Bourdeaux touchant les offres qui lui avoient été inspirées par le Tellier, personne, à la réserve du Pré-

Président de Bellievre qui sçavoit ma pensée, ne douta que ce que je disois ne fût un jeu tout pur. Ce qui le faisoit croire encore davantage, est que de temps en temps je faisois de certains signes à Monsieur, pour le faire ressouvenir de ce qu'il venoit de confesser lui-même. Il n'étoit pas temps d'éclater contre le Cardinal, on prenoit ces signes au sens contraire, parce que Monsieur ne s'en aperçut pas d'abord, & qu'il continua à pester : de sorte que quand il se radoucit, ils crurent que la force de leurs raisons l'avoit emporté sur la fureur de mes conseils, & dès le soir ils s'en firent honneur, & l'écrivirent à la Cour. Madame de Lesdiguières m'en fit voir une relation très-habilement & très-malicieusement circonstanciée quinze jours ou trois semaines après : mais elle ne me voulut pas dire de qui elle la tenoit. Elle protesta seulement que ce n'étoit pas du Maréchal de Villeroi. Je crus qu'elle étoit de Vardes qui étoit en ce temps-là un peu amoureux d'elle.

Mr. de Beaufort vint à cet instant chez Monsieur, & s'impatientsa d'entendre assez souvent, à travers les acclamations accoutumées, des voix qui nous reprochoient notre union avec Mazarin. Il dit assez brusquement à Mr. le Tellier qu'il ne concevoit pas pourquoi le Cardinal avoit affecté de recevoir comme il avoit fait, les Députés du Parlement de Paris, & qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour donner le Parlement entier à Mr. le Prince. Comme je connoissois l'impetuosité de l'éloquence de Mr. de Beaufort, je voulus dire un mot

pour la moderer, & le Garde des Sceaux s'aprochant alors de l'oreille du Premier Président lui dit, voila le bon & le mauvais soldat. Ornano Maître de la Garderobe de Monsieur qui l'entendit, me le redit un quart d'heure après. Le reste de la soirée ne racommoda pas ce qu'il sembloit que la fortune prit plaisir à gâter, l'on parla de la lettre de l'Archiduc sur laquelle le Premier Président prononça hardiment & devant même qu'on lui eût demandé son avis. Il la faut prendre pour bonne, dit-il, si par hazard elle l'est. Si elle ne l'est pas, il est important d'en faire connoître l'artifice aux François & aux étrangers. Vous avouerez qu'un homme de bien & sage ne pouvoit pas être d'un autre avis; mais le Garde des Sceaux le combattit avec une force qui passa jusques à la brutalité, & soutint qu'il étoit du respect dû à la souveraineté, de n'y point faire de réponse & de renvoyer tout à la Reine. Le Tellier qui connoissoit comme nous que si on prénoit ce parti, on donneroit lieu aux partisans de Monsieur le Prince de se rejeter sur la rupture de la paix générale, parce qu'il étoit public que le Cardinal avoit rompu celle de Munster; le Tellier, dis-je, n'appuya l'avis du Garde des Sceaux, qu'autant qu'il falut pour nous commettre encore davantage ensemble. Dès qu'il eut fait son effet il tourna tout court comme l'autre-fois, & il se rendit au sentiment de Mr. d'Avaux qui fut plus fort que celui du Premier Président & que le mien; car au lieu que nous n'avions fait que proposer que Monsieur écrivît à l'Archiduc, & lui

nan-

mandât seulement en général qu'il avoit receu les offres avec joye, & qu'il le prioit de lui faire ſçavoir ſon intention plus en particulier pour la maniere de traiter, il ſoutint que Monsieur devoit dépêcher le lendemain un Gentilhomme pour lui en propoſer lui même la maniere. Ce qui, ajouta-il, abrègera de beaucoup, & fera connoître aux Eſpagnois que la propoſition, qu'ils ne font peut-être en mauvaife intention, que parce qu'il ſont perſuadez que nous ne voulons pas la paix, pourra produire un meilleur effet qu'ils ne ſe le ſont eux-mêmes imaginé. Mr. le Tellier en appuyant ce ſentiment dit à Monsieur, qu'il le pouvoit aſſeurer que la Reine ne deſapprouveroit pas ces demarches, qu'il ſuplioit S. A. R. de lui dépêcher un courier qui lui apporteroit ſeulement à ſon retour un plein & abſolu pouvoir de traiter & de conclurre la paix générale. Le Baron de Verderonne fut envoyé le lendemain à l'Archiduc avec une lettre, par laquelle Monsieur faiſoit réponſe à la ſienne en lui demandant le lieu, le temps & les perſonnes que l'Eſpagne voudroit employer à la paix, & en l'aſſurant qu'au jour & au lieu préfix, il envoyeroit ſans delay un pareil nombre de perſonnes. Verderonne étant près de partir, Monsieur à qui il vint quelque ſcrupule ſur la réponſe que le Tellier avoit dreſſée, envoya chercher les mêmes perſonnes qui s'étoient trouvés en la converſation du ſoir précédent; & nous fit faire la lecture de cette réponſe. Le Premier Préſident remarqua que Monsieur ne répondoit pas à l'article dans lequel l'Archiduc lui propoſoit de traiter perſonnellement

avec lui, & il me le dit tout bas en ajoutant, je ne sçais si on doit relever l'omission. Mr. d'Avaux ne lui en laissa pas le temps, car il parla & même avec vehemence. Mr. le Tellier s'excusa sur ce que la veille on ne s'en étoit pas expliqué distinctement. Mr. d'Avaux insista que cette clause y étoit entièrement nécessaire. Le Premier Président se joignit à lui, Mrs. le Coigneux & de Bellievre furent de même avis. Le Garde des Sceaux & le Tellier prétendirent que Monsieur ne se pouvoit engager à un Colloque personnel avec l'Archiduc, sans un agrément exprès & même sans un commandement positif du Roi, & qu'il y avoit bien de la difference entre une réponse générale sur un traité de paix que S. A. R. sçavoit ne pouvoir jamais être refusé par la Cour, & une conference personnelle d'un Fils de France avec un Prince de la Maison d'Autriche. Monsieur qui étoit naturellement foible, se rendit ou aux raisons ou à la faveur de Mr. le Tellier, & la lettre demeura simplement comme elle étoit. Mr. d'Avaux qui étoit très-homme de bien, s'emporta contre le faux Caton, c'est ainsi qu'il apella le Garde de Sceaux, & il me témoigna être satisfait de ce que j'avois dit à Monsieur. Nous nous connoissions peu, & comme il étoit frere de Mr. le Président de Mesme avec qui j'étois fort brouillé à cause des affaires publiques, le peu d'habitude que nous avions eu ensemble devant les troubles, étoit comme perdu. La sincérité avec laquelle je parlois à Monsieur contre les sentimens de le Tellier lui plut, & lui don-

donna lieu d'entrer en matiere avec moi sur la paix , pour laquelle je suis persuadé qu'il eût donné sa vie du meilleur de son cœur. Il le fit bien voir à Munster , où , si Mr. de Longueville eût eu la fermeté nécessaire , il l'eût donnée à la France , malgré les artifices du Ministre , avec plus de gloire & d'avantage pour la Couronne que dix batailles ne lui en eussent pû apporter. Il me trouva dans la conversation dont je vous parle , si conforme à ses sentimens , qu'il m'en aima toujours depuis , & qu'il eut même souvent sur ce point des contestations avec ses freres.

Verderonne revint & ramena avec lui Dom Gabriel de Toledé qui avoit une lettre de l'Archiduc à Monsieur , par laquelle il le prioit que l'assemblée se fît entre Rheims & Rethel , & que Monsieur & lui y traitassent personnellement , en choisissant toutefois ceux qu'il leur plairoit de part & d'autre pour les assister. Le courier dépêché à la Cour arriva aussi , & il sembloit que le Ciel alloit benir ce grand ouvrage quand toutes les esperances s'évanouirent de la maniere la plus surprenante.

La Cour fut surprise & affligée de la proposition de l'Archiduc , parce que dans la verité Servien avoit corrompu l'esprit du Cardinal à l'égard de la paix générale , & que le desir que je lui avois temoigné , lors que je m'étois raccommode la derniere fois avec lui , d'être un des Plenipotentiaires , lui fit croire que cette proposition étoit un peu jouée , & que j'avois été de concert avec Mr. de Turenne pour la faire

S s faire

faire à l'Archiduc. Il n'osa pourtant refuser le Tellier qui lui avoit mandé que Paris se souleveroit si seulement il balançoit. Le Grand Prevôt me dit au retour qu'il sçavoit de science certaine que Servien avoit fait tous les efforts possibles pour l'obliger à ne point envoyer à Monsieur le plein pouvoir, & pour faire qu'il ne se rendît pas, particulièrement sur le point de la conference personnelle de Monsieur avec l'Archiduc.

Les patentes arriverent à propos pour les faire voir à Dom Gabriel de Tolede. Elles donnoient à Monsieur un plein & entier pouvoir de faire traiter & conclure la paix à telles conditions qu'il trouveroit raisonnables & avantageuses pour le service du Roi. Ces mêmes patentes lui joignoient, avec subordination, mais cependant aussi avec le titre d'Ambassadeurs extraordinaires & Plenipotentiaires, Mr. Molé Premier Président & d'Avaux. Vous êtes peut-être surprise de ne me pas trouver en tiers après les engagements dont je vous ai parlé ci-dessus. Je le fus aussi, mais je n'éclatai pas, & j'empêchai Monsieur, qui n'en étoit gueres moins en colere que moi, de faire paroître ses sentimens : car je ne voulois pas donner la moindre lueur d'aucun intérêt particulier dans les préliminaires d'un bien aussi grand & aussi général que celui de la paix. Je m'en expliquai dans ces termes à tout le monde, & j'ajoutai que tant qu'il y auroit esperance de la faire réussir, je lui ferois de bon cœur le ressentiment qu'il pouvoit & devoit avoir de l'injure que l'on m'avoit faite. Madame de Chevreuse qui en

apprehenda la suite d'autant plus que j'étois
 modéré, obligea le Tellier, d'en écrire à la
 Cour. Elle en écrivit elle-même très-forte-
 ment, le Cardinal s'éfraia, il m'envoya la
 commission d'Ambassadeur extraordinaire
 comme aux deux autres, & Mr. d'Avaux
 qui en fut transporté de joye, m'obligea à
 parler à Dom Gabriel de Toledé en particu-
 lier, & à l'asseurer, que si les Espagnols se
 vouloient reduire à des conditions raisonna-
 bles, nous ferions la paix en deux jours. Ce
 que Mr. d'Avaux me dit sur ce sujet est re-
 marquable. Venant de recevoir la commis-
 sion de Plenipotentiaire je faisois quelque
 difficulté de conferer sur cette matiere, quoi
 que pourtant legerement, avec un Ministre
 d'Espagne. Il me dit alors, j'eus cette foiblesse
 à Munster dans une occasion où il a peut-être
 coûté la paix à l'Europe, Monsieur est Lieu-
 tenant Général de l'Etat, & le Roi est Mi-
 neur. Vous lui ferès agréer ce que je vous
 propose, parlez en à Monsieur, je consens
 que vous lui disiez que je vous l'ai conseil-
 lé. J'entrai sur le champ dans le cabinet des
 livres, où Monsieur arrangeoit ses medail-
 les: je lui fis la proposition de Mr. d'Avaux.
 Il le fit entrer, & après l'avoir fait parler
 plus d'un quart d'heure sur ce détail, il me
 recommanda de dire ou de faire dire à Dom
 Gabriel de Toledé qu'il disoit être homme
 à argent, que si la paix se faisoit dans la
 conferece qui avoit été proposée, il lui don-
 nerait deux cens mille écus, & qu'il le prioit
 pour toutes conditions de dire à l'Archiduc,
 que si les Espagnols en proposoient de rai-
 sonnables il les accepteroit, les signeroit, &

les feroit enregistrer au Parlement, avant que le Mazarin en eût seulement le premier avis.

Mr. d'Avaux crut que je devois écrire en même temps à Mr. de Turenne, & il se chargea de lui faire rendre ma lettre en main propre. La lettre fut honnêtement folle, pour être écrite sur un sujet sérieux. Elle commençoit par ces paroles; „ Il vous sied „ bien, maudits Espagnols, de nous traiter de „ Tribuns du peuple. Elle ne finissoit pas plus sagement; car je lui faisois la guerre d'une petite griffette qu'il aimoit de tout son cœur dans la rue des petits champs. Le milieu de la dépêche étoit plus solide. On lui faisoit voir que nous étions bien intentionnez pour la paix. Je parlai à Dom Gabriel de Toledé chez Monsieur, d'une manière qui parut si peu affectée, qu'elle ne fut pas remarquée, mais qui ne laissa pas de lui expliquer suffisamment ce que j'avois à lui dire. Il le reçût avec une joye sensible, & je ne fis même ni le fin ni le délicat sur la proposition des deux cens mille écus. Il étoit intime avec Fuenfaldaigne qui avoit de l'inclination pour lui, & qui, pour l'excuser de certaine fantaisie particulière à laquelle il étoit sujet, disoit que c'étoit le plus sage fou qu'il eût jamais veu. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces sortes d'esprits persuadent peu, mais qu'ils insinuent bien, & que *le talent d'insinuer est plus en usage que celui de persuader; parce que l'on peut insinuer à tout le monde, & que l'on ne persuade presque jamais personne.* Dom Gabriel n'insinua ni ne persuada à Fuenfaldaigne ce que l'on avoit espéré; car le Nonce du Pape & le

Mi-

Ministre, qui en l'absence de l'Ambassadeur résidoit à Paris pour la République de Venise; l'ayant suivi de fort près avec Mr. d'Avaux, & étant allé coucher à Nanteuil pour attendre de plus près les passeports qu'ils demandoient à l'Archiduc pour concerter en détail ce que Dom Gabriel de Toledé n'avoit touché que fort en général; ils eurent pour toute réponse que Sa Majesté Imperiale ayant assigné le lieu & le temps comme il avoit fait, n'avoit rien à dire de nouveau: que le mouvement des armées ne lui permettoit pas d'attendre plus longtemps que le vingt-huitieme, qu'il n'étoit aucun besoin de mediateur, & que toutes les fois que la conjoncture pourroit permettre de traiter de la paix, on y apporteroit toutes les facilités imaginables. Vous voyez que l'on ne put sortir d'affaire, je ne dis pas plus malhonnêtement, mais plus grossièrement que les Espagnols en sortirent en cette occasion; ils y agirent contre leurs intérêts, contre leur reputation, & contre la bienveillance, & je n'ai jamais pu trouver personne qui m'en pût dire la raison. Cet événement est à mon sens un des plus rares & des plus extraordinaires de notre siècle; en voici un d'une autre nature qui n'est pas moindre. Le Roi d'Angleterre qui venoit de perdre la bataille de Worcester, arriva à Paris le propre jour du départ de Dom Gabriel de Toledé: Milord Taff lui servoit de Grand Chambellan, de Valet de chambre, d'Ecuyer de cuisine, & de Chef de goblet. L'équipage étoit digne de la Cour, & il n'avoit pas changé de chemise depuis l'Angle-

gleterre. Milord Jermyn lui en donna une des siennes en arrivant. La Reine sa mere n'avoit pas assez d'argent pour lui donner de-quoi en acheter pour le lendemain. Monsieur l'alla voir si-tôt qu'il fut arrivé, mais il ne fut pas en mon pouvoir de l'obliger à offrir un sol au Roi son neveu, parce que, disoit-il, peu n'est pas digne de lui, & beaucoup m'engageroit à trop dans la suite. A propos de ce paroles je fis cette reflexion, *qu'il n'y a rien de si fâcheux que d'être le Ministre d'un Prince dont on n'est pas le Favori : parce qu'il n'y a que la faveur qui donne le pouvoir sur le petit détail de sa maison, dont on ne laisse pas d'être responsable au public, lors que le monde voit que l'on a le pouvoir sur des choses bien plus considerables que le domestique.* La faveur de Mr. le Duc d'Orleans ne s'aqueroit pas, mais elle se conqueroit. Il sçavoit qu'il étoit toujours gouverné, & il affectoit toujours d'éviter de l'être, ou plutôt de paroître l'éviter : & jusques à ce qu'il fut dompté, pour ainsi parler, il ruoit & donnoit des saccades. J'avois trouvé qu'il me convenoit assez d'entrer dans les grandes affaires, mais je n'avois pas cru qu'il me convint d'entrer dans les petites : la figure qu'il y eût fallu faire, m'eût trop donné l'air de confusion, qui ne m'étoit pas bon, parce qu'elle ne se fût pas bien accordée avec l'homme du public, dont je tenois le poste, plus beau & bien plus seur que celui de Favori de Mr. d'Orleans. Je dis plus seur, car le peuple de Paris s'y fixe plus aisément qu'aucun autre, & Mr. de Villeroi qui en a parfaitement connu le naturel dans tout le

le cours de la Ligue, où il gouvernoit sous Mr. du Maine, a été de ce sentiment. Ce que j'en ai éprouvé moi-même me le persuadoit, bien que Montresor qui avoit été long-temps à Monsieur, me pressât de prendre au Palais d'Orleans l'appartement de l'Abbé de la Riviere que Monsieur m'avoit offert ; & m'assurât que j'en aurois des degoûts, tant que je ne me serois pas érigé moi-même en Favori. Madame m'en pressa très-souvent aussi elle-même, bien qu'il n'y eût rien de si facile, parce que Monsieur joignoit à l'inclination qu'il avoit pour ma personne, une très-grande considération pour le pouvoir que j'avois dans le public. Je demeurai pourtant toujours ferme dans ma première resolution qui étoit bonne dans le fond, mais qui ne laissa pas d'avoir des inconviniens que vous verrez dans la suite : par exemple celui sur le sujet duquel je vous fait cette remarque : c'est que si je me fusse logé au Palais d'Orleans, & que j'eusse vu les comptes du Tresorier de Monsieur, j'eusse donné la moitié de son apanage à qui il m'eût plu, & quand il l'auroit trouvé mauvais, il ne m'en eût osé rien dire. Je ne voulus pas me mettre sur ce pied. Il ne fut donc pas en mon pouvoir de l'obliger d'affister le Roi d'Angleterre de mille pistoles, & j'en eus hont pour lui & pour moi. J'en empruntai quinze cens de Mr. Morangis oncle de celui que vous connoissez, & je les portai à Milord Taff pour le Roi son Maître. Il ne tint qu'à moi d'en être remboursé dès le lendemain, en raonnoye même de son païs, car en retournant chez moi sur les onze heures du soir

je rencontrai un certain Tilnei, Anglois que j'avois connu autrefois à Rome, qui me dit que Vaire grand Parlementaire & très-confident de Cromwel venoit d'arriver à Paris, & qu'il avoit ordre de me voir. Je me trouvai un peu embarrassé, je ne crus pas toutefois devoir refuser cette entrevue. Vaire me donna une petite lettre de la part de Cromwel, laquelle n'étoit que de creance. Elle portoit que les sentimens que j'avois fait paroître dans la défense de la liberté publique jointe à ma réputation, avoient donné à Cromwel le dessein de faire une étroite amitié avec moi. Le fond fut orné de toutes les honnêtetez, de toutes les offres, de toutes les vœux que vous pouvez vous imaginer. Je répondis avec respect, mais je ne dis & ne fis rien qui ne fût digne d'un vrai Chrétien & d'un bon François. Vaire me parut d'une capacité surprenante. Je reviens à ce qui se passa le lendemain chez Mr. Laigues qui avoit eu le matin une grande conférence avec Mr. le Tellier. Il m'aborda, & je connus qu'il avoit quelque chose à me communiquer. Je le lui dis, & il me répondit, il est vrai, mais me donnes-vous votre parole de me garder le secret? Le secret étoit que le Tellier avoit ordre positif du Cardinal de tirer Mrs. les Princes du bois de Vincennes si les ennemis se mettoient à portée d'en pouvoir approcher, & de ne rien oublier pour y faire consentir Monsieur, mais de l'exécuter quand bien même il n'y consentiroit pas; d'essayer de me gagner sur ce point par le moyen de Madame de Chevreuse qui n'étoit pas encore tout-à-fait payée

payée des quatre-vingt mille livres que la Reine lui avoit donné de la rançon du Prince de Ligne qui avoit été pris prisonnier à la bataille de Lens : qu'elle croioit par cette considération être plus dépendante de la Cour. Laigues ajouta toutes les raisons qu'il put trouver lui-même pour me prouver la nécessité & même l'utilité de cette translation. Je l'arrêtai tout court, & je lui répondis que je serois bien aise de lui parler devant Mr. le Tellier, & nous l'attendîmes chez Monsieur. Nous le prîmes sur le degré, nous le menâmes dans la chambre du Vicomte d'Autel, & je l'assurai que je n'avois aucune aversion à la translation de Mrs. les Princes; que je ne croiois pas y avoir aucun intérêt; que j'étois même persuadé que Monsieur n'y en auroit aucun véritable, & que s'il me faisoit l'honneur de m'en demander mon sentiment, je n'estimois pas parler contre ma conscience en lui parlant ainsi : mais que mon opinion avoit été en même temps, qu'il n'y avoit rien de plus contraire au service du Roi, parce que cette translation étoit de la nature des choses dont le fond n'étoit pas bon, & dont les apparences sont mauvaises, & qui par cette raison sont toujours dangereuses. Je m'explique, ajoutai-je. Il faudroit que les Espagnols leussent gagné une bataille pour venir à Vincennes; & quand ils l'auroient gagnée, il faudroit qu'ils eussent des Escadrons volans pour l'investir avant qu'on eût le temps d'en tirer Mrs. les Princes. Je suis convaincu par cette raison que la translation n'est pas nécessaire,

& je soutiens que dans les matieres qui ne sont pas favorables par elles-mêmes, tout changement qui n'est pas necessaire, est pernicieux, parce qu'il est odieux. Je la tiens encor moins necessaire du côté de Monsieur, & du côté des Frondeurs, que du côté des Espagnols. Supposé que Monsieur ait toutes les plus méchantes intentions du monde contre la Cour, supposé que Mr. de Beaufort & moi voulions enlever Mrs. les Princes, comment s'y prendroit on? Toutes les Compagnies qui sont dans le château ne sont-elles pas au Roi? Monsieur a-t'il des troupes pour assieger Vincennes? Et les Frondeurs, quelque foux qu'ils puissent être, exposeroient-ils le peuple de Paris, à un siege que deux mille chevaux detachez de l'Armée du Roi feront lever dans un quart-d'heure à cent mille bourgeois. Je conclus que la translation n'est pas bonne. Dans le fond examinons les apparences. Ne feront-elles pas que Mr. le Cardinal se feroit voulu rendre maître sous prétexte des Espagnols, des personnes de Mrs. les Princes pour en disposer à sa mode. Qui peut répondre que Monsieur n'en prenne pas lui-même de l'ombrage, ou du moins qu'il ne se choque d'une action que le commun ne peut au moins s'empêcher de croire lui être defavantageuse? Qui ne peut pas répondre du soulèvement de tous les esprits que vous réunissez de tous les partis contre vous? En moins d'un quart-d'heure, le peuple qui est généralement frondeur, croira que vous lui ôtez Mr. les Prince, qu'il croit tout présentement en ses mains, quand il le voit sur le
haut

du donjon, & que vous le lui ôtés pour pouvoir mieux lui rendre la liberté, quand il vous plaira de venir assiéger Paris une sixième fois avec lui. Les partisans de Mr. le Prince s'en serviront utilement pour échauffer les esprits par la commiseration que le seul spectacle de trois Princes enchaînez & promenez de cachot en cachot produira dans l'imagination.

Je vous ai dit que je n'avois aucun intérêt dans cette translation: je me suis trompé, j'y en trouve un grand, qui est que le peuple le croira, & dans ce peuple je compte tout le Parlement. Je serois obligé pour ne me point perdre, de dire que je n'ai pas approuvé la resolution: on mandera à la Cour que je la blâme, & l'on mandera le vrai. On ajoutera que je la blâme pour émouvoir le peuple, & pour decréditer Mr. le Cardinal, & cela ne sera pas vrai, mais comme l'effet s'ensuivra, cela sera crû ainsi. Il m'arrivera ce qui m'est arrivé au commencement des troubles, & ce que j'éprouve encore aujourd'hui sur les affaires de Guienne. J'ai fait les troubles, parce que je les ai prédit, & je fomenté la revolte de Bourdeaux, parce que je me suis opposé à la conduite qui l'a fait naître. Voilà ce que j'ai à vous dire sur ce que vous me proposez, & que j'écrirai, si vous voulez, aujourd'hui à Mr. le Cardinal, & même à la Reine.

Le Tellier qui avoit son ordre, ne prit de mon discours que ce qui facilitoit son dessein, il me remercia au nom de la Reine de la disposition que je temoignois à ne m'y point opposer. Il exaggeroit l'avantage que

ce me feroit d'effacer par cette complaisance, (quoi que non raisonnable si je le voulois,) pour la Reine, les ombrages qu'on avoit voulu donner de ma conduite auprès de Monsieur, & je connus alors de le Tellier ce qu'on m'en avoit déjà dit; qu'une des figures de sa rhétorique étoit souvent de ne pas justifier celui qu'il ne vouloit pas servir. Je ne me rendis pas à ses raisons qui n'étoient point solides, mais je m'étois attendu par avance à celles que je vous ai déjà touchées sur un autre sujet, & qui étoient tirées de la nécessité de ne pas outrer le Cardinal, dans une conjoncture où il pouvoit à tout moment s'accommoder avec Mr. le Prince. Je promis à Mr. le Tellier tout ce qu'il lui plut sur ce fait, & je le lui tins fidelement, aussitôt qu'il en eut fait la proposition à Monsieur, de la part de la Reine: non pas pour le soutenir sur ce qu'il disoit de la nécessité de la translation, de laquelle je ne me pus pas résoudre de convenir, mais pour faire voir à Monsieur, qu'elle lui étoit indifférente en son particulier, & que supposé que la Reine la voulût absolument, il y devoit consentir. Mr. de Beaufort s'opposa avec fureur à la proposition de le Tellier, & jusques au point d'offrir à Monsieur de charger leurs gardes, quand on les transféreroit. Je ne manquai pas de bonnes raisons pour combattre son opinion, & comme il se rendit lui-même de bonne grace à la dernière que je lui alleguai, qui étoit que je sçavois de la propre bouche de la Reine que Barlai avoit offert, lors qu'elle partit pour aller en Guienne, de tuer lui-même Mrs. les Princes
s'il

cria de toutes pars, que c'est ainsi que la Compagnie l'entendoit, Messieurs des Enquetes donnerent, à leur ordinaire *maintes Bourades* à Mr. le Premier President. Martineau Conseiller des Enquetes dit publiquement que le *retentant* de l'arrêt étoit que l'on feroit fort bonne chere à l'Envoyé d'Espagne: & en attendant la reponse de St. Germain qui ne pouvoit être que quelque mechante chicane du Cardinal Mazarin, Charton pria tout haut Mr. le Prince de Conti, de suppléer à ce que les formalités du Parlement ne permettoient pas à la Compagnie de faire. Pontcarré dit qu'un Espagnol ne lui faisoit pas tant de peur qu'un Mazarin. Enfin il est certain que les Generaux en virent assez pour ne pas apprehender que le Parlement se fâchât des démarches qu'ils pouroient faire vers l'Espagne, & Mr. Bouillon & moi n'en eûmes que trop, pour satisfaire pleinement l'Envoyé de l'Archiduc, à qui nous fîmes valoir jusques aux moindres circonstances. Il en fut content au delà de ses esperances, & il dépêcha dès la nuit un second Courier à Brusselles que nous fîmes escorter jusques à dix lieues de Paris avec 500. chevaux. Le Courier portoit la relation de tout ce qui s'étoit passé au Parlement, les conditions que Mr. le Prince de Conti & les autres Generaux demandoient pour faire un traité avec le Roi l'Espagne, & ce que je pouvois donner en mon particulier d'engagemens. Je vous rendrai Compte de ce detail & de la suite, après que je vous aurai raconté ce qui se passa le même jour qui fut le 19. Fevrier.

Pendant que cette piece de l'Envoyé d'Espagne

„ & il est seur que sur cet article il ne si-
„ moque pas de nous & qu'il nous fait beau-
„ coup de plaisir. Nous avons entendu son
„ Envoyé, &, veu la necessité où nous som-
„ mes, nous n'avons pas eu tort. Nous a-
„ vons resolu d'en rendre Compte au Roi,
„ & nous avons eu raison. On veut s'imagi-
„ ner que pour rendre ce Compte, il faut
„ que nous envoions la feuille de l'arrêt;
„ voila le piege. Je vous declare Messieurs,
„ dit-il, en se tournant vers Mr. le Premier
„ President, que la Compagnie ne l'a pas en-
„ tendu ainsi & que ce qu'elle a arresté est
„ purement que l'on porte la copie, mais
„ que l'original demeure au greffe. J'aurois
„ souhaité que l'on n'eut pas obligé les gens
„ à s'expliquer, parce qu'il y a des matieres
„ sur lesquelles il est sage de ne parler qu'à
„ demi, mais puis que l'on y force, je
„ dirai sans balancer, que si nous portons la
„ feuille, les Espagnols croiront que nous
„ commettons au caprice du Mazarin les
„ propositions qu'ils nous font pour la paix
„ generale & même pour ce qui regarde nô-
„ tre secours; au lieu qu'en ne portant que
„ la copie & en ajoutant en même temps,
„ comme la Compagnie l'a très sagement
„ ordonné de T. H. REMONSTRANCES,
„ pour faire Lever le siege; toute l'Europe
„ Connoitra que nous nous tenons en état
„ de faire ce que le veritable service du Roi
„ & le bien solide de l'Etat demandent de
„ nôtre Ministere, si le Cardinal est assez
„ aveugle pour ne se pas servir de cette con-
„ joncture, comme il doit. Ce discours
„ fut reçu avec une aprobation generale, l'on
„ cria